

DELLY

# Fille de Chouans



BeQ

**Delly**

# **Fille de Chouans**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 284 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

# **Fille de Chouans**

Édition de référence :

Tallandier, 1962,

# **Première partie**

## I

Le ronflement de la faucheuse rompait presque seul le silence qui régnait sur les champs maintenant à peu près complètement dépouillés. Les travailleurs, las d'une journée de chaleur orageuse extrêmement pénible, échangeaient à peine, de temps à autre, quelques interpellations sans entrain. Ils se hâtaient, car, vers l'ouest, de lourds nuages sombres, ourlés d'une teinte cuivrée, annonçaient un orage prochain.

– Allons, les garçons, ça avance ! Encore une demi-heure, et tout sera fini !

Ces mots étaient prononcés par un grand vieillard maigre, dont la physionomie bienveillante et noble s'encadrait d'une large barbe blanche. Il était vêtu simplement, en propriétaire campagnard. Il y avait en lui un singulier mélange de rusticité et de distinction... Et c'était celle-ci qui l'emportait un peu sur

l'autre.

– Une demi-heure, monsieur Bordès ?...  
Croyez-vous que l'orage va attendre jusque-là ?  
dit un des moissonneurs.

Le vieillard leva les yeux vers l'ouest et fronça un peu ses épais sourcils blancs.

– Hum !... Enfin, travaillez ferme, mes gars, peut-être ça se tirera-t-il jusque-là ! Et puis, on vous prépare un bon repas là-bas, pour le dernier jour de la moisson. N'avez-vous pas vu mon petit-fils par ici ?

– M. Laurent était là il y a dix minutes. Il est allé faire un tour aux vignes, qu'il m'a dit, répondit celui qui dirigeait l'équipe des travailleurs.

– Bon, merci, Michel.

D'un pas alerte, le vieillard se dirigea, en coupant à travers les sillons, vers le sentier qui longeait d'un côté les champs et de l'autre une haie de noisetiers, que couvraient d'ombre de jeunes chênes en pleine ardeur de sève. Le vieillard s'arrêta une seconde, en jetant un coup

d'œil vers un coteau garni de vignes, qui se dressait mollement, là-bas, au-delà des champs. Puis, levant les épaules, il continua sa route en murmurant :

– Il n'y est peut-être plus. Ce n'est pas la peine que je m'attarde à le chercher, par un temps pareil surtout. L'air devient absolument irrespirable !

De fait, il semblait que l'atmosphère fût devenue une fournaise. Le vieillard prêta l'oreille, croyant entendre le grondement de l'orage.

– Non, ce n'est pas cela. Mais il ne tardera guère... Eh ! qui vient donc là-bas ?... Mais c'est Ninon ! et Tom !

Un chien accourait en aboyant joyeusement. Il précédait une jeune fille – une très jeune fille, car ses cheveux, d'un blond cendré, tombaient en une longue natte sur ses épaules. Elle était petite, toute mignonne, avec un fin visage rosé où riaient de grands yeux bruns. En apercevant le vieillard, elle s'était mise à courir, et, légère comme une biche, se trouva en quelques instants près de lui.



– Ont-ils bientôt fini, grand-père ?

– Bientôt, oui, Ninette. Mais que viens-tu faire ici ? Vois un peu, si l’orage éclate, comme tu seras bien avec ceci !

Et, entre deux doigts, il prenait un morceau de la manche du léger corsage rose qui habillait la jeune fille.

– Oh ! nous serons rentrés avant ! Tout était prêt, à la maison, il m’a pris l’envie de venir au-devant de vous, grand-père.

Et, d’un geste câlin, elle glissait sa main sous le bras du vieillard.

M. Bordès l’enveloppa d’un regard doux et tendre.

– C’est très gentil, mais je ne voudrais pas que ma Ninon fût trempée par une pluie d’orage. Marchons vite, nous arriverons peut-être à temps.

– Bien sûr, grand-père !... Et Laurent, l’avez-vous vu ?

– Non, il était du côté des vignes. Mais comme les hommes vont avoir fini, il ne tardera pas à rentrer.

– Il arrivera en même temps qu’Alexandre. Ce sera une surprise pour lui, car vraiment nous ne pensions pas du tout avoir ce plaisir !

– En effet, il ne nous gêne pas avec ses visites. Un séjour de deux ou trois jours chaque année. Il faut qu’il ait quelque importante communication à nous faire pour revenir maintenant, après être venu à Pâques. Un mariage pour lui, peut-être.

– Tiens, c’est une idée, grand-père !... Oui, ce doit être cela ! Oh ! je serais bien contente d’avoir une belle-sœur.

– C’est selon quelle belle-sœur, Ninon.

– Ah ! Alexandre ne peut choisir que quelqu’un de bien !

M. Bordès ne répliqua rien, mais eut un mouvement des lèvres qui signifiait : « Peut-on savoir ! »

Devant eux, le sentier s’allongeait, très ombreux. Mais l’atmosphère était, ici comme ailleurs, d’une lourdeur intolérable.

– Ça prend à la tête ! dit Ninon en portant la main à son front blanc parcouru de légers

frissons. Peut-être fera-t-il meilleur près de la rivière.

Elle apparaissait maintenant, la rivière, la jolie Divette aux eaux transparentes à travers lesquelles flottaient de longues herbes pâles. Sous le ciel lourd d'un noir violacé, elle semblait toute sombre et dégageait une mélancolie intense.

Un grondement se fit entendre tout à coup et se répercuta longuement.

– Pressons, petite ! dit M. Bordès.

Ils traversèrent la rivière sur un petit pont de pierre et s'engagèrent dans un large chemin vicinal, bordé de fort beaux peupliers. À droite, une clôture basse couverte de lierre et de feuillage grimpant fermait une sorte de petit parc, très frais et bien entretenu. À travers les arbres apparaissait une grande maison faite de briques roses, d'apparence confortable et sans prétention.

Tout en continuant à marcher d'un pas hâtif, M. Bordès étendit la main dans cette direction.

– As-tu eu des nouvelles de M. Larmy, aujourd'hui, Ninon ?

– Oui, grand-père, il va mieux. Didier est venu cet après-midi pour savoir si c’était décidément samedi que nous faisons la grande pêche à l’étang de Sorine.

– Est-ce que Gratien est encore à la Mirille ?

– Oui, jusqu’à dimanche.

– Je ne sais pas trop ce que ce garçon-là fait à Paris. Son droit !... Son droit ! Il a toujours été paresseux comme une carpe, et s’il arrive jamais un jour à être avocat, on pourra bien dire que les recommandations n’ont pas dû lui manquer, car...

– Chut ! Le voici, grand-père !

D’un sentier transversal débouchait un jeune homme de petite taille, vêtu avec recherche. Il semblait marcher péniblement, traînant la jambe, et s’essuyant fréquemment le front. À la vue de M. Bordès et de Ninon, il se découvrit, tandis que son visage mince et pâle grimaçait comme s’il éprouvait une violente douleur.

– Eh bien ! qu’est-ce que tu as, mon garçon, interrogea M. Bordès.

– Une crise de rhumatisme articulaire qui me

reprënd, monsieur. Je n'en avais pas eu depuis l'année dernière. C'est tout juste si je vais pouvoir arriver jusqu'à la maison. Et j'en aurai pour plusieurs jours sans bouger bras et jambes !

– Veux-tu que je t'aide à rentrer chez toi !

– Par exemple, monsieur Bordès !

– Mais si, mais si, appuie-toi donc sur moi !

Et M. Bordès, s'approchant du jeune homme, lui prenait le bras et le passait sous le sien.

– Ça ira mieux comme ça... Ne crains pas de t'appuyer, je suis fort encore.

– Grand-père est un colosse ! ajouta Ninon avec un sourire qui découvrit de toutes petites dents.

– Comme tous les Bordès, Ninon. Vos frères sont des hommes superbes, et vigoureux comme les chênes de notre pays.

Une petite flamme d'orgueil passa dans les yeux du vieillard.

– Oui, Alexandre et Laurent sont de beaux hommes. Mais l'aîné, devenu citadin, se

conservera moins bien que Laurent.

Le jeune homme eut un petit rire légèrement ironique, tout en continuant à avancer au bras de M. Bordès.

– Ah ! Ah ! Il y a toujours une rancune là, monsieur ! Vous ne pardonnez pas à Alexandre d’avoir abandonné la campagne ?

– Je n’ai pas à pardonner, Gratien. Alexandre m’a dit un jour qu’il avait la vocation de la médecine. J’ai commencé à l’éprouver, en l’obligeant à s’occuper de la ferme. Puis, quand j’ai vu qu’il n’y mordait pas, j’ai cédé... à contrecœur, c’est vrai, car les citadins ne manquent pas, tandis qu’on déserte la terre, notre belle et bonne terre...

Son regard triste et grave se posa, une seconde, à travers les troncs sveltes des peupliers, sur les prés qui s’étendaient là-bas, sur les champs dépouillés maintenant de leurs épis nourriciers.

– Puis, c’était rompre la tradition. Jusqu’à ce jour, tous les Bordès avaient été cultivateurs ou

prêtres. Alexandre, le premier, s'est séparé de la terre. Qu'il ne s'en repente pas, c'est tout ce que je peux lui souhaiter.

– À propos, il arrive ce soir, Alexandre ! dit Ninon qui marchait un peu en arrière des deux hommes, avec Tom sur ses talons. Nous avons reçu la dépêche tout à l'heure.

– Il revient pour participer au grand dîner des moissonneurs ?

– Ce n'est pas probable. Il n'est pas très fort pour nos coutumes patriarcales, dit M. Bordès dont le front se plissa un instant. Il se dit pourtant très républicain, ce qui n'est pas non plus dans nos traditions. Mais enfin, j'admets que chacun ait ses idées. Seulement, il faut mettre ses actes d'accord avec elles. Un démocrate sorti du peuple lui-même ne doit pas trouver déplacée la coutume de prendre nos repas avec nos serviteurs. C'est là de la vraie fraternité, me semble-t-il ?

Les lèvres de Gratien eurent un singulier rictus, qui se confondit avec une grimace de douleur.

– Aïe ! Quelle crise épouvantable je vais avoir !

– Te voilà presque arrivé... Va ouvrir la barrière, Ninon.

La jeune fille s'élança et souleva le loquet de fer qui fermait la large barrière en bois brun au-delà de laquelle commençait l'allée d'ormes menant à la maison de briques roses.

– Je vais te conduire jusque là-bas, dit M. Bordès.

– Certes, non ! protesta Gratien. Vous vous êtes déjà retardés à cause de moi. D'ailleurs, j'aperçois là-bas le jardinier ; je vais lui faire signe de venir m'aider. Rentrez vite, voilà la pluie qui commence !

De fait, Ninon venait de recevoir une large goutte sur son petit nez.

– Eh bien ! bonsoir ! lança-t-elle avec un petit geste d'adieu. Mille choses à Mélite et à Valentine !

– Mon bon souvenir à ton père. J'ai été content de savoir qu'il allait mieux. J'irai le voir



dimanche.

– Il en sera enchanté. Bonsoir, monsieur Bordès... Bonsoir, Ninon.

La voix habituellement douce s'était faite plus douce encore ; les yeux bleus, très larges et très beaux, enveloppaient Ninon d'un regard plein d'une grâce féline.

Mais Ninon, sans s'en apercevoir, tournait déjà le dos et s'élançait en avant en criant :

– Je vais vous faire envoyer votre caoutchouc, grand-père ! Ne courez pas, pour ne pas vous essouffler !

En dépit de cette recommandation, M. Bordès pressait très fortement le pas. Néanmoins, il était tout trempé par la pluie torrentielle en arrivant au seuil de la ferme où l'attendait sa bru, une mince femme brune à l'air sérieux et avenant.

– Changez-vous vite, mon père, dit-elle en entrant avec lui dans la grande salle où se trouvait dressé, sur quatre longues tables, le couvert du grand dîner de la moisson.

– Oh ! ce n'est rien ! Ninon n'est pas

mouillée ?

– Un peu. Je l’ai envoyée mettre un autre corsage. Nous avons eu si beau temps jusqu’ici !

– Il faut encore en remercier Dieu, Marcelle. Il faut d’ailleurs le remercier de tout, car tout ce qu’il envoie est pour notre bien.

– C’est vrai, mon père.

Et, en prononçant ces mots, son regard, résigné et tendre, se levait vers une grande photographie représentant son mari, son cher Paul, mort six ans auparavant. En voyant sa douleur, le vieux curé, qui avait assisté celui qu’il appelait « le meilleur de mes paroissiens », avait murmuré à son oreille :

– Qui sait si ce n’est pas là une grande pitié de Dieu qui lui épargne ainsi quelque grand chagrin, quelque terrible douleur dans l’avenir !

Et cette parole lui était demeurée, elle surgissait, plus nette, chaque fois que le souvenir de la perte si cruelle à son cœur d’épouse aimante lui revenait toujours si profondément douloureux.

Duquel pourrait lui venir l’épreuve ? Laurent,

le cadet, était sérieux et bon, chrétien exemplaire, fils dévoué. Ninon avait une nature exquise. Alexandre...

Ici le front de la mère se barrait d'un pli d'anxiété. Alexandre, l'aîné, avait, le premier de sa race, abandonné le labeur de la terre. Il avait fait ses études de médecine, et s'était installé à Paris, l'année précédente. C'était un garçon d'intelligence moyenne et qui se croyait cependant très supérieur. À une personnalité de son envergure, la campagne ne pouvait convenir. Paris seul était capable d'apprécier la haute valeur d'Alexandre Bordès.

Mais, pour le moment, la clientèle n'affluait pas encore, et le grand-père devait envoyer d'assez fréquents subsides.

Pauvre grand-père Bordès, quelle dure désillusion avait été pour lui la désertion de l'aîné ! Longtemps, il avait eu de la peine à lui pardonner.

– Il a suivi sa vocation, mon père, disait sa bru qui dissimulait sa propre déception, car elle aussi avait rêvé de voir ses deux fils demeurer dans la

vieille ferme des Nardettes, depuis des siècles propriété de la famille Bordès.

L'aïeul secouait la tête.

– Sa vocation !... Elle n'était pas plus pour cela que pour autre chose. Ce qu'il lui fallait, c'est fuir la campagne. Adolescent déjà, il ne rêvait que l'existence de la ville. La vocation médicale a servi de prétexte. Et maintenant, au lieu d'occuper une bonne situation ici, il est perdu dans la foule des médecins sans clientèle qui encombrent Paris.

– Il finira par percer, mon père.

– Ma bonne Marcelle, je voudrais l'espérer. Mais Alexandre n'a jamais beaucoup travaillé, il est d'intelligence ordinaire, et je doute fort qu'il puisse jamais réussir à Paris.

M<sup>me</sup> Bordès protestait. Mais, au fond, elle n'était pas sans inquiétude sur l'avenir de son aîné.

Et ce soir, la dépêche annonçant son arrivée inattendue avait augmenté son anxiété. Qu'était-il advenu, pour qu'il fit ainsi subitement ce

voyage ? La mère forgeait en son esprit mille suppositions, tout en vaquant à ses devoirs de ménagère, compliqués ce soir par le dîner de fin de moisson.

Ninon, ayant revêtu un corsage sec, était descendue pour l'aider. Légère et vive, la jeune fille allait de la salle à la grande cuisine où Martine, la vieille servante, surveillait les préparatifs du repas.

Au-dehors, la pluie tombait à torrents. L'orage se rapprochait, et, tout à coup, un éclair bleuâtre illumina toute la sombre cuisine.

Martine se signa, et son aide, une jeune paysanne joufflue, se retourna contre le mur en cachant son visage entre ses mains.

– Ce pauvre Alexandre, quel temps il a pour son arrivée ! s'écria Ninon qui entra, tenant un petit panier plein de pêches. Heureusement que nous avons pu prévenir Michonnet.

– Tenez, c'est-il pas lui qui arrive ? dit Martine en prêtant l'oreille. Voilà Tom qui aboie.

Ninon s'élança vers la salle. Sa mère était déjà

près de la porte restée ouverte, et Tom, sans souci de la pluie, bondissait dans la cour, au-devant d'un jeune homme qui descendait d'une carriole couverte d'une bâche.

– À bas, Tom !... à la niche ! dit l'arrivant avec impatience.

Et, en quelques enjambées, il se trouva au seuil de la salle.

– Entre vite ! dit M<sup>me</sup> Bordès en se reculant pour le laisser passer. Quel temps, mon pauvre ami !

– Épouvantable !... Bonjour, maman ; comment allez-vous ?

Successivement, il embrassait sur les deux joues sa mère et Ninon.

– Et grand-père ?

– Il va descendre dans un instant, je pense... Tu vas bien, Alexandre ?

– Très bien, maman.

Elle enveloppa d'un long regard le grand garçon bien découplé, dont le visage aux traits un

peu mous s'ornait d'un collier de barbe blonde.

– Tu as pâli et maigri, Alexandre.

Il eut un rire un peu ironique.

– Vous ne voudriez pas, maman, qu'un Parisien ait le même teint qu'un campagnard comme Laurent ?... Et puis, j'ai eu du travail depuis plusieurs mois. Une épidémie de grippe a régné dans Paris, puis ensuite la scarlatine, et tous les médecins ont donné. Maintenant, j'ai une assez gentille clientèle.

– Tant mieux... Tu as dû avoir bien chaud aujourd'hui ?... Tu vas prendre quelque chose ?

– Du vin blanc, n'est-ce pas ? dit Ninon qui s'en allait déjà vers le placard où l'on mettait la provision de vin pour la journée.

– Oui, Ninette, de notre bon vin mousseux. C'est ce que notre pays produit de meilleur.

Une voix sévère et un peu grondeuse s'éleva.

– Il produit pourtant encore nombre d'excellentes choses... Quand ce ne seraient que ses habitants, qui sont encore aujourd'hui de ceux qui résistent le mieux à la contagion des

mauvaises doctrines.

– Ah ! voilà grand-père !... Bonjour, grand-père !

Alexandre, s’avançant vers le vieillard qui entrait, reçut son accolade. Et aussitôt, M. Bordès demanda :

– Qu’est-ce qui t’arrive, Alexandre ?

Un pli se forma une seconde sur le front dégarni du jeune homme.

– J’ai à vous parler, grand-père : un conseil à demander, à ma mère et à vous.

– Bon, conte-nous ça. Nous sommes encore tranquilles pour un moment, les gars ne rentreront pas avant une heure d’ici, avec un temps pareil.

Ninon s’éloigna discrètement, tandis que l’aïeul prenait place dans son grand fauteuil de paille, dans une embrasure de fenêtre. En face de lui s’assit sa bru, et, près d’elle, Alexandre, qui avait peine à dissimuler un certain embarras.

– Alors, garçon, il s’agit de ?...

– De mariage, grand-père.



Toujours M. Bordès avait tenu à ce que ses petits-enfants allassent droit au but, et Alexandre, qui aurait volontiers aimé les lignes courbes, savait qu'il était inutile d'en essayer avec son aïeul.

– Bon, c'est de ton âge... Tu as trouvé quelqu'un à Paris ?

– Oui, grand-père... Une jeune fille très intelligente, très sérieuse, bonne ménagère, pourvue d'une jolie dot.

– La famille ?

Les paupières d'Alexandre, très longues et très flasques, eurent un léger battement.

– Excellente... Le père est un ancien sous-préfet, la mère est fille d'un magistrat.

– Sont-ils dans nos idées ?

– Dans « vos » idées... Non, pas tout à fait, grand-père.

Une même inquiétude s'exprima sur la physionomie de l'aïeul et de la mère.

– Ce qui veut dire ? interrogea brièvement

M. Bordès.

– Eh bien, grand-père, ils ont, en matière politique, des opinions que vous qualifiez d'avancées... et, quant à la religion, leurs principes sont... très larges, comme il convient à des cerveaux intelligents.

– Comme il convient à... Ah ! çà, nous considères-tu comme des brutes ?

Le vieillard redressait son buste vigoureux, et ses yeux foncés, où s'allumait une flamme de stupéfaction et de colère, se posaient sur le visage embarrassé d'Alexandre, qui regrettait déjà sa phrase malencontreuse.

– Grand-père... Vous savez bien que je n'ai pas idée de pareille chose... Je voulais dire seulement...

– C'est bon, je n'ai pas besoin de tes explications ! interrompit brusquement M. Bordès. Ce que tu viens de dire est le fond de ta pensée. Alexandre Bordès, le descendant d'une vieille race de catholiques, le petit-fils des chouans qui s'en allaient au combat le chapelet à

la main, a rejeté toutes les croyances de son enfance. Je m'en doutais déjà, maintenant j'en suis certain.

À son tour, Alexandre se redressa, le regard dur, plein de défi.

– Eh bien, ne suis-je pas libre ?

– Oui, tu es libre, comme je le suis aussi, moi, de te dire toute ma pensée. Si tu as rejeté loin de toi la religion de tes pères, c'est que ses préceptes de haute morale te gênaient, c'est que tu veux louvoyer, peut-être, vers nos adversaires, les ennemis du Christ et de sa loi, car tu es comme tous ceux qui abandonnent leurs croyances, soi-disant parce qu'ils ne peuvent plus admettre ceci ou cela, mais qui se gardent bien d'étudier ce point où, selon eux, vient se briser leur foi, ni d'en référer à plus instruit qu'eux pour s'éclairer. S'éclairer ! Non, non, ils préfèrent la nuit dans leur conscience, pour pouvoir mieux en étouffer les reproches.

Le vieillard s'était animé, ses joues ridées et brunies rosissaient.

Devant lui, Alexandre, les traits durcis, paraissait comprimer avec peine une sourde colère. M<sup>me</sup> Bordès, toute pâle, regardait son fils avec des yeux désolés.

– Alexandre réfléchira... Il verra bientôt qu’il a eu tort, et retrouvera toutes ses croyances, dit-elle doucement.

Le jeune homme eut une sorte de ricanement.

– Ne comptez pas trop là-dessus, maman. Je suis de mon temps et je ne veux pas m’embarrasser de préjugés d’un autre âge. Je me trouve, du reste, tout à fait d’accord sur ce point avec celui que j’espère appeler bientôt mon beau-père.

– Tout à fait bien ! dit M. Bordès avec une ironie qui voilait mal l’altération de sa voix. Et qui est ce personnage ?

Alexandre eut une seconde d’hésitation... Puis tout à coup, d’un ton de défi, il lança :

– C’est M. Bardonnier.

L’aïeul eut un brusque soubresaut.

– Bardonnier ?... Un parent de Firmin

Bardonnier, le député ?

– Non, non, lui-même, grand-père. Un homme charmant, l’amabilité même, et si intelligent, si...

Il s’interrompt. Son grand-père venait de lui saisir le poignet entre ses doigts devenus glacés, et, en dépit de son assurance, le jeune homme frémit un peu sous le regard indigné du vieillard.

– Ah ! c’est « ça » que tu veux pour beau-père ! Le pire sectaire, peut-être, parmi tous ceux qui s’acharnent sur notre pauvre France, sur notre chère religion, l’apologiste de l’homme au « drapeau sur le fumier », un être qui a tripoté dans toutes les affaires louches de ces dernières années, l’ignoble, le méprisable Bardonnier ! Et tu oses venir me dire cela ?

Tout le grand corps robuste du vieillard tremblait... Et la mère, les mains jointes, les joues livides, frémissait de tous ses membres.

Très pâle, un peu écrasé d’abord par la véhémence indignation de son aïeul, Alexandre se ressaisit tout à coup. Redressant la tête avec arrogance, il dit sèchement :

– Nous ne voyons pas les choses du même point de vue, grand-père. Certes, ce n'est point dire que j'adopte toutes les idées de M. Bardonnier. Mais ce n'est pas lui que j'épouse... D'ailleurs, l'opposition l'a odieusement calomnié. Toutes ces histoires de chantage, de pots-de-vin, de protection accordée à des affaires malhonnêtes sont des mensonges...

– Tais-toi, je te défends de prendre devant moi le parti de cette canaille ! Et qu'il ne soit plus question de cela, n'est-ce pas ? Si changées que soient certaines de tes idées, je veux croire que tu as gardé un suffisant sentiment de l'honneur pour comprendre qu'il est impossible de faire entrer dans notre famille la fille de cet homme.

– Vous vous trompez, grand-père, car je ne suis pas si intransigent que vous, j'admets fort bien que chacun ait ses opinions, et il m'importera peu que mon beau-père ait de telles idées, tels principes qui ne cadrent peut-être pas tout à fait avec les miens. Lui aussi fait un sacrifice en acceptant de s'allier à une famille telle que la nôtre, si connue pour son intolérance

religieuse, pour ses opinions politiques, pour ses idées rétrogrades en toutes choses.

M. Bordès se leva brusquement.

– Assez !... Tu es un misérable de parler ainsi de tout ce qui lui fait notre honneur et notre fierté ! Plus un mot à ce sujet, et qu'il ne soit jamais question d'un mariage de ce genre. Tu peux épouser la plus pauvre des paysannes, la plus humble des ouvrières, je ne m'y opposerai pas si elle est honorable, mais la fille d'un Bardonnier, jamais !

Une flamme s'alluma dans les yeux clairs d'Alexandre. Lui aussi s'était levé, et bravait du regard son aïeul.

– En ce cas, je serai obligé de me passer de votre consentement, grand-père, car je suis absolument décidé à épouser Jeanne Bardonnier.

– Alexandre !

C'était la mère qui jetait cette exclamation de surprise douloureuse.

M. Bordès, lui, semblait soudain calmé. Son regard froid et sévère se posa sur son petit-fils,

plongea dans ces yeux qui avaient toujours su dérober les secrètes pensées d'Alexandre.

– Évidemment, cela cadre bien avec tes nouveaux principes. Agis comme tu l'entendras, puisque je ne peux rien empêcher, mais souviens-toi que dès l'instant où tu deviendras le gendre de cet homme, tu cesseras de faire partie de notre famille.

D'un pas ferme, le vieillard se détourna et sortit de la salle. Mais ce pas fléchissait, tandis qu'il montait le vieil escalier dont la rampe de chêne ciré était usée par le contact des mains de tant de générations. Et, en entrant dans sa chambre, M. Bordès se laissa tomber dans un fauteuil, en plongeant son visage entre ses mains et en murmurant :

« Seigneur ! quelle épreuve vous nous envoyez !... Un Bordès, déserteur de son devoir, passant au camp ennemi !... Mon Dieu, tout, plutôt que cela ! »



## II

Ninon venait de se lever après une nuit d'insomnie, pendant laquelle elle avait cherché quel malheur pouvait s'être abattu sur la famille, pour que, la veille, pendant le dîner, sa mère et son grand-père eussent une physionomie si altérée, et Alexandre un air à la fois arrogant et maussade. Quand elle avait, plus tard, dit bonsoir à sa mère, elle avait vu des larmes dans les beaux yeux bleus, et comme elle interrogeait avec inquiétude, M<sup>me</sup> Bordès avait répondu d'une voix étouffée :

– Prie bien pour Alexandre, petite chérie, car il s'apprête à nous faire un grand chagrin.

– Ah ! maman ! Lequel donc ?

– Je te dirai cela plus tard. D'ailleurs, j'espère qu'il va réfléchir, que ce n'est chez lui qu'un moment de bravade.

Ninon, qui aimait ardemment tous les siens, n'avait pu fermer l'œil de la nuit. Sans cesse, elle cherchait ce que pouvait bien méditer Alexandre pour causer tant de peine à ceux qui l'avaient élevé et entouré d'une affection forte et tendre.

Il n'avait jamais été le frère préféré de Ninon. Sa nature égoïste, molle pour tout ce qui n'était pas son intérêt ou son plaisir, vaniteuse, très renfermée et manquant de franchise, faisait un contraste absolu avec celle de Laurent, excellent garçon, serviable comme pas un, très simple, très droit, travailleur infatigable et extrêmement affectueux. La plus complète harmonie avait toujours existé entre celui-ci et la petite sœur très vive, un peu coléreuse parfois, mais si tendre et si câline, qui était vraiment, depuis sa naissance, le rayon de soleil de la vieille ferme.

Néanmoins, Ninon ne manquait pas d'affection pour l'aîné, et Alexandre, de son côté, lui en témoignait autant qu'il en était capable. D'ailleurs, qui n'eût aimé cette charmante créature, si bonne, si ardemment charitable, si délicieusement impulsive, toujours gaie, toujours

prête à rendre service ? Ninon était la petite chérie du grand-père, ce dont aucun de ses frères n'avait songé à être jaloux ; elle était aussi très estimée de tous les habitants du bourg de Sarnay, dont dépendaient les Nardettes. Et surtout elle était tendrement aimée à la Mirille, la grande maison rose qui était la propriété de l'ancien industriel Pierre Larmy.

Le père de celui-ci, issu d'une humble famille du pays, avait réussi, par son travail et ses aptitudes particulières, à établir à Angers une importante fabrique de chapellerie qui était vite devenue très florissante. Pierre lui avait succédé, tout marchait admirablement, lorsque, trois ans auparavant, ce dernier avait été atteint d'une douloureuse maladie qui l'avait obligé malgré lui à abandonner complètement la direction de la fabrique à un chargé d'affaires, en attendant que son fils aîné, Didier, pût le remplacer une fois son service militaire fini. Sur le conseil des médecins, il était venu s'installer pour toute l'année, avec ses deux filles, à la Mirille, la jolie propriété où auparavant il venait seulement passer l'été, la proximité d'Angers lui permettant d'aller jeter

fréquemment à la fabrique le coup d'œil du maître.

Ses enfants et les jeunes Bordès s'étaient connus tout jeunes. D'ailleurs, il y avait entre eux un lointain lien de parenté. Ils étaient également de la vieille race de ces paysans qui, aux jours de la Terreur, luttèrent intrépidement pour leur foi et pour leur roi. La fortune avait laissé Pierre Larmy très simple, sans aucune prétention, et la différence de position ne l'empêchait pas de considérer les Bordès comme ses meilleurs amis. Veuf de bonne heure, il avait élevé ses quatre enfants dans les principes solides et très religieux qui avaient toujours été ceux de sa famille. Mérite et Valentine, maintenant sorties du couvent, tenaient sa maison. Didier, qui venait d'avoir vingt et un ans, allait commencer au mois d'octobre, à Laval, son service militaire, Gratien, plus jeune d'un an, faisait son droit à Paris. Ils formaient une des familles les plus considérées du pays, à cause de sa dignité de vie, de ses convictions religieuses très fermes, de sa charité très grande. Sur Gratien seul, on se réservait. Le jeune Larmy n'avait pas le sérieux de son aîné, et

il était revenu aux oreilles de plusieurs que le père avait dû payer de grosses dettes contractées par lui à Paris. Mais il était aimable et plaisait généralement beaucoup, du moins aux gens superficiels.

Avec Ninon, il continuait, de même que son aîné, les rapports d'amitié simple et de camaraderie contractés dès l'enfance. Le charme de la jeune fille agissait sur lui comme sur tous, et si Ninon eût été coquette, ou seulement un peu moins inexpérimentée, elle se serait aperçue qu'elle était fort admirée de Gratien Larmy.

Mais Ninon était encore enfant, et surtout elle ne s'occupait aucunement d'elle-même. Puis, sans qu'elle en eût même conscience, déjà son jeune cœur s'était donné.

La jeune fille, sa toilette achevée, était entrée dans la chambre de sa mère. M<sup>me</sup> Bordès, déjà levée, se coiffait devant la vieille glace entourée d'un cadre dédoré, qui formait le principal ornement de cette pièce meublée avec une simplicité extrême. Elle tourna vers sa fille son visage fatigué, creusé par l'insomnie de cette

nuit.

– Vous n’avez pas dormi, maman chérie ? dit tristement Ninon en offrant son front aux lèvres maternelles.

– Non, mignonne, je n’ai pas pu. Je suis si tourmentée !

– Pourquoi donc, chère maman ?

Le bras de la mère entourait le cou de Ninon, attira la jolie tête blonde qui s’appuya contre la poitrine maternelle.

– C’est Alexandre... Il veut faire un mariage que nous ne pouvons admettre. Comprends-tu, Ninon, qu’il veut épouser la fille de Firmin Bardonnier !

– Oh ! maman !

Si jeune que fût Ninon, elle était au courant de la politique actuelle, dont on parlait fréquemment devant elle. Surtout elle n’ignorait rien de Bardonnier, dont le nom était lié à la persécution religieuse qui sévissait sur la France.

– Ce n’est pas possible ! Alexandre !... Oh ! il ne peut persister dans cette idée !

– J’espère, en effet, qu’il réfléchira, et qu’il ne passera pas outre à la volonté de son grand-père. Mais comme cela prouve, hélas ! quel changement s’est produit en lui !

– Et... s’il veut quand même, maman ?

– Nous ne le reverrons plus... Oh ! ma Ninon, prie bien pour que ce malheur s’éloigne de nous.

Ninon mit un ardent baiser sur la joue sillonnée de pleurs.

– Je vais à la messe, et je demanderai tant au bon Dieu qu’il change le cœur d’Alexandre ! Ne pleurez pas, maman aimée, ce n’est pas possible qu’il nous fasse ce chagrin affreux, en manquant ainsi à tous ses devoirs !

Quand Ninon descendit, elle trouva à la porte de la salle son grand-père qui fumait sa pipe, sur le seuil. Près de lui, Laurent se tenait debout, silencieux, une expression soucieuse et triste sur son visage au teint clair et coloré, un teint de blond que le hâle n’avait jamais pu altérer.

Sans mot dire, Ninon vint appuyer sa tête contre l’épaule de l’aïeul, en levant vers lui ses

yeux qui disaient clairement :

– Je vous aime tant, grand-père ! Oh ! bien plus encore maintenant qu'un autre vous fait souffrir !

La main du vieillard se posa doucement sur la blonde chevelure.

– Va prier pour nous, chérie.

Il mit un baiser sur le front de la jeune fille, et Laurent l'imita. Alors, Ninon s'éloigna et, traversant la grande cour où s'ébattaient de nombreux volatiles, se trouva sur la route qui allait rejoindre le bourg de Sarnay.

À gauche, à une centaine de mètres des Nardettes, se dressait une vieille maison à demi croulante, dont une épaisse toison de lierre cachait par endroits les crevasses. Un enclos mal tenu l'entourait. On appelait cette demeure la Brossière. Elle appartenait à une vieille cousine des Larmy, marraine de Didier, qui y vivait seule avec une jeune servante aux trois quarts idiote. M<sup>me</sup> Brénoux avait perdu naguère son mari et son fils dans des circonstances terribles, et, depuis



lors, elle était demeurée très bizarre. D'humeur sauvage, elle ne voulait voir personne en dehors des Larmy et des Bordès. Encore, à certains jours de plus noire mélancolie, refusait-elle même de les recevoir.

Très méfiante par nature, elle était devenue d'une avarice sordide, se privant de tout et n'ayant jamais l'idée de venir en aide au prochain. Comme elle n'avait, prétendait-elle, aucune confiance dans les banques, elle conservait chez elle tout son avoir, très considérable, dont les Larmy devaient être les seuls héritiers. Sa vie s'écoulait, triste et sans consolation, dans cette sombre demeure. Mélite et Valentine Larmy venaient la voir de temps à autre, mais elles n'y étaient guère encouragées par l'humeur revêche de la vieille dame qui critiquait tout en elles. Ninon seule trouvait un peu grâce devant elle et parvenait parfois à adoucir ce pauvre esprit aigri par le chagrin et une farouche solitude.

Comme la jeune fille passait ce matin-là devant la Brossière, une fenêtre du rez-de-

chaussée s'ouvrit, le long et blême visage de M<sup>me</sup> Brénoux apparut.

– Viendras-tu me voir aujourd'hui, Ninon ? demanda-t-elle.

– Pas aujourd'hui probablement, madame, mais demain, bien sûr.

– Bon, tu seras gentille... Ce n'est pas comme Mélite et Valentine, qui ne se soucient guère de se déranger pour moi !

Ninon ne répliqua rien, mais elle songea en elle-même que M<sup>me</sup> Brénoux faisait tout ce qu'il fallait pour éloigner ses jeunes parentes. À leur dernière visite, qui datait de quinze jours, elle s'était montrée si malveillante, si acerbe, que Valentine était sortie de chez elle en pleurant, et que Mélite, moins sensible, s'était écriée avec colère :

– Elle pourra attendre longtemps avant de nous revoir !

– Gratien est-il toujours à la Mirille ? reprit M<sup>me</sup> Brénoux.

– Oui, madame. Et le voilà repris par ses

rhumatismes, pauvre garçon !

– Ça l’oblige à rester tranquille au lieu de faire des sottises ! dit la vieille dame avec une sorte de petit rire ironique. Il paraît que son père est décidé enfin à lui refuser catégoriquement de l’argent. Voilà une bonne résolution qu’il aurait dû prendre il y a longtemps... J’espère que Didier viendra me voir un de ces jours. Il est gentil, ce garçon, bien supérieur à son frère, de toute façon.

– Oh ! oui ! dit Ninon avec conviction.

La vieille dame l’enveloppa d’un regard mi-ému, mi-ironique.

– Ah ! tu trouves cela aussi, toi ? D’ailleurs, Didier a toujours été ton camarade préféré. C’est certainement une belle nature, bien franche et très aimable, et il est certain que vous devez vous comprendre... Allons, au revoir, Ninon, je ne veux pas te retarder.

Bien vite, Ninon gagna l’église. C’était une vieille bâtisse sans grand caractère, mais où il faisait bon prier, dans la tranquillité recueillie qui y régnait. Ninon s’absorba aussitôt dans une

supplication ardente pour Alexandre. Était-ce possible qu'une âme si chrétiennement élevée en arrivât là ! Déjà, depuis plusieurs années, on pouvait remarquer chez lui un changement dans les habitudes religieuses de son enfance et de son adolescence. Quand il venait passer quelques jours aux Nardettes, il se rendait encore à la messe du dimanche, mais il y avait la même attitude distraite et indifférente que prenait M. de Bleuves, un châtelain des environs, piètre chrétien, lorsqu'il accompagnait par pure courtoisie sa femme à l'office dominical.

Oui, il était certain que depuis longtemps Alexandre avait perdu la foi. Et ce projet de mariage ne disait-il pas que chez lui la notion de l'honneur disparaissait aussi ?

Involontairement, le regard de Ninon se portait à sa gauche, vers le banc des Larmy. Là se tenait Didier, qui assistait aussi à cette messe matinale. Celui-là était un vrai chrétien et un honnête homme dans toute l'acception du mot. Puis, comme l'avait dit tout à l'heure M<sup>me</sup> Brénoux, quelle belle nature, loyale, affectueuse et

d'instincts si élevés !

Quand Ninon sortit de l'église, elle trouva près du bénitier Didier, qui lui présenta l'eau bénite. Ils se signèrent tous deux, puis sortirent ensemble. Au-dehors, Ninon tendit la main au jeune homme en demandant :

– Vos sœurs ne sont pas venues ce matin, Didier ?

– Non, Valentine a été souffrante cette nuit, elle a encore un peu de fièvre ce matin, et Mélite a à faire entre elle et ce pauvre Gratien, qui gémit dans son lit où le cloue une crise affreuse.

– Oui, elle commençait hier quand nous l'avons rencontré. J'espère qu'elle ne durera pas trop longtemps ! Et votre père, Didier ?

– Il y a vraiment une amélioration en ce moment. Dieu veuille qu'elle continue ! Il paraît que vous avez la visite d'Alexandre, Ninon ?

Une ombre parut tout à coup couvrir le visage de la jeune fille.

– Oui. Une pénible visite, Didier.

Les yeux de Didier – des yeux bleus très

beaux comme ceux de Gratien, mais si différents d'expression – se posèrent, plein d'un affectueux intérêt, sur la physionomie attristée de Ninon.

– Pourquoi, Ninon ?

– Parce qu'il veut faire un mariage tout à fait inacceptable. Oh ! Didier, qu'il est douloureux de voir changer ainsi ceux qu'on aime...

Des larmes remplissaient les yeux de Ninon. Didier pressa doucement la petite main qu'il tenait toujours.

– Pauvre Ninon ! dit-il avec émotion. Depuis longtemps, je devinais qu'Alexandre n'était plus avec nous. Oui, cela doit être profondément triste pour vous tous ! Mais peut-être arriverez-vous à le raisonner, si vraiment ce mariage est impossible ?

– Oh ! oui, Didier ! Si vous saviez de qui il veut devenir le gendre ! Je ne puis vous le dire, ce serait peut-être indiscret de ma part, car maman m'a appris cela en secret. Mais il faut vraiment, pour avoir eu cette idée qu'Alexandre soit... soit... absolument fou ! Quant à se laisser

raisonner, vous savez combien il a toujours été entêté dans ses idées ?

– Oui, je sais, Ninon. Mais il est capable encore, je suppose, de comprendre des considérations d’honneur, de conscience ?

– Je ne sais pas... murmura faiblement Ninon.

Devant ce jeune homme loyal, intransigeant sur le chapitre de l’honneur et du devoir, elle se sentait profondément humiliée à l’idée que son frère s’apprêtait à forfaire à l’un et à l’autre.

– Si, si, Ninon, il faut le croire ! Voyons, puisque Alexandre est là, je vais vous accompagner chez vous, si vous le voulez bien, pour lui dire bonjour.

Ninon acquiesça joyeusement, et ils prirent la grand-rue du bourg, salués au passage de bonjours empressés, auxquels ils répondaient avec une aimable cordialité. Nul ne songeait à s’étonner de les voir ainsi tous deux. Ils continuaient à agir comme dans leur enfance, avec la même simplicité, et chacun voyait toujours en eux la petite Ninon et le petit Didier

qui jouaient encore l'année précédente comme de vrais enfants.

Comme ils entraient dans la cour des Nardettes, ils rencontrèrent Alexandre qui sortait pour une promenade, dans l'intention, déclara-t-il, d'aller faire une courte visite à la Mirille, car il repartait dans l'après-midi pour Paris.

– Déjà ! Même pas vingt-quatre heures de séjour ? Et on te reverra quand ?

Alexandre eut un geste vague.

– Je ne sais. Retournes-tu chez toi, Didier ? Je t'accompagne en ce cas ?

– Certainement ! Au revoir, Ninon. Puis-je promettre votre visite à Mélite et à Valentine ?

– J'y courrai une minute, cet après-midi, pour avoir des nouvelles de cette pauvre Valentine. À bientôt, Didier.

Le jeune homme serra longuement la petite main qu'elle lui tendait, enveloppa d'un regard affectueux le frais visage de Ninon, et s'éloigna avec Alexandre.

La jeune fille les regarda disparaître, puis



rentra dans le logis en murmurant :

« Quel dommage qu'Alexandre ne ressemble pas à Didier ! Oh ! ce n'est pas lui qui entrerait dans la famille d'un Bardonnier ! »

### III

Alexandre partit, comme il l'avait dit, dans l'après-midi de ce jour. Plus un mot n'avait été échangé entre ses parents et lui au sujet du mariage projeté. Mais ce silence même, l'attitude glaciale, presque arrogante du jeune homme disaient clairement que sa résolution était prise.

Les adieux furent très brefs et très froids. La mère réprimait sa douloureuse émotion, l'aïeul, impassible en apparence, ne lui donna pas le baiser de départ accoutumé, Laurent et Ninon, secrètement révoltés de son attitude et de son insensibilité réelle ou affectée pour le chagrin qu'il causait à des parents si bons, lui montrèrent clairement leur désapprobation... Nul ne sut si, au moment de quitter cette demeure où désormais on refuserait de le recevoir, Alexandre avait éprouvé au moins un instant d'émotion.

Ninon eut encore une nuit pénible et agitée.

Cette épreuve l'atteignait, comme tous les siens, au plus profond de son cœur pénétré de solides principes chrétiens et de toutes les délicatesses de l'honneur. Puis, cette rupture avec un frère aimé malgré tout était si douloureuse ! Et aussi, hélas ! la pensée de la souffrance qui allait, maintenant, tourmenter le grand-père et la chère maman !

À l'aube, la jeune fille, fatiguée de se retourner dans son lit sans pouvoir trouver le sommeil, se décida à se lever et, s'étant habillée, descendit dans le vaste jardin, en partie potager, qui s'étendait derrière la ferme. En dépit de l'heure matinale, l'air était lourd, sans fraîcheur. Ninon se sentit le front comme pris dans un pénible étau, et son être fut envahi d'un indéfinissable malaise.

Rien n'était éveillé encore dans la ferme, sauf les coqs qui lançaient leur fanfare à travers le silence de ce commencement de jour.

Un cri retentit tout à coup, une sorte de clameur rauque, d'appel au secours...

Ninon s'immobilisa, clouée au sol par l'effroi. Cela lui avait semblé venir de la Brossière. On

aurait dit la voix d'Augustine, l'idiote.

Sans réfléchir davantage, Ninon revint en courant vers le logis qu'elle traversa, tira les verrous qui fermaient la porte de la ferme et se précipita sur la route.

Augustine accourait, les yeux hagards, la face convulsée par la terreur.

– Qu'y a-t-il ?... Qu'arrive-t-il ? s'écria Ninon.

– Madame... Morte... Je... l'ai trouvée... dans son lit...

Les mots sortaient à peine des lèvres de cette fille, et Ninon devina plutôt qu'elle ne comprit.

En hâte, elle revint sur ses pas, appela son grand-père et sa mère, puis courut en avant vers la Brossière, suivie d'Augustine qui semblait complètement terrifiée.

M<sup>me</sup> Brénoux avait sa chambre au rez-de-chaussée. C'était une grande pièce sombre, mal meublée, où elle passait toute sa vie.

Ninon, résolue, mais le cœur battant d'effroi, entra doucement. Elle recula tout à coup avec un cri d'horreur. Le visage de la vieille dame était

noirâtre, affreusement convulsé, ses yeux vitreux.

Ninon s'élança hors de la chambre, et, dans le vestibule, se laissa tomber à demi défaillante sur une banquette.

– Ah ! qué malheur ! gémit l'idiote. Quand j'ai vu ça !... Je venais d'ouvrir les volets comme d'habitude.

Ninon, la tête entre les mains, tremblait de tous ses membres. Ce fut ainsi que, cinq minutes plus tard, la trouvèrent ses parents. Tandis que sa mère, inquiète de l'affolement de son regard, demeurait près d'elle, M. Bordès entra dans la chambre. Il en ressortit presque aussitôt, très pâle.

– Mais elle a été assassinée ! On voit sur son cou la marque des doigts qui l'ont étranglée !

Une double exclamation d'effroi lui répondit.

– Assassinée !... Est-ce possible ! Pauvre M<sup>me</sup> Brénoux ! Il faut faire avertir la justice, mon père.

– Oui, immédiatement. Rentrez toutes deux, et prévenez Laurent. Envoyez aussi un domestique à la Mirille. Malheureusement, nous ne pouvons

plus rien, ni les uns ni les autres, pour la pauvre femme. Il ne reste qu'à chercher le criminel.

– Je ne peux pas marcher encore ! murmura Ninon. Laissez-moi ici, maman, et allez chercher Laurent. Tout à l'heure, je serai peut-être plus forte.

M<sup>me</sup> Bordès s'éloigna, et, l'aïeul étant rentré dans la chambre, Ninon demeura seule dans le vestibule avec Augustine, affalée non loin d'elle, la tête cachée dans son tablier et laissant échapper de sourds gémissements.

Le regard de la jeune fille qui errait, vague et terrifié, de-ci de-là, rencontra tout à coup un petit objet gisant près d'un vieux coffre de bois vermoulu. Elle se leva, se pencha pour l'atteindre... C'était un petit portefeuille en cuir jaune, portant gravée l'image de Sainte-Anne d'Auray, avec, au-dessous les initiales : D. L.

Elle le reconnaissait. C'était celui qu'elle avait rapporté deux ans auparavant à Didier, au retour d'un pèlerinage à Sainte-Anne. Comment se trouvait-il là ? Le jeune homme avait dû le laisser tomber lors de sa dernière visite à sa marraine.

Machinalement, Ninon le glissa dans sa poche. Elle le remettrait à Didier dès qu'elle le reverrait – c'est-à-dire aujourd'hui même, car tous les Larmy allaient accourir à l'annonce de la terrible nouvelle.

M<sup>me</sup> Bordès revint presque aussitôt ; elle emmena sa fille et l'obligea à se coucher. Quand elle la vit un peu calmée, elle descendit pour renvoyer à leur travail les servantes qui jasaient sur le terrible événement survenu à côté. On savait déjà que M. Bordès avait constaté l'effraction du vieux meuble où M<sup>me</sup> Brénoux enfermait sa fortune. Le mobile du crime était donc indéniable. L'auteur en était sans doute un chemineau, un de ces terribles rôdeurs si redoutés des paisibles cultivateurs de la contrée.

M. Larmy, nonobstant sa faiblesse, était accouru aussitôt avec Didier et Mélite. Gratien se trouvait cloué au lit par d'atroces douleurs qui lui arrachaient des cris, Valentine avait ce matin une fièvre violente.

La justice vint faire les premières constatations. Il fut établi aussitôt que

M<sup>me</sup> Brénoux avait été étranglée, et qu'une partie de sa fortune – tout l'argent liquide et tous les titres au porteur – avait disparu.

Quant à la façon dont l'assassin s'était introduit dans le logis, elle s'expliqua facilement lorsqu'on eut constaté qu'une porte de cave assez vermoulue, donnant sur le jardin, était complètement brisée.

Mais il n'existait aucune trace permettant de se lancer sur une piste quelconque. Sur le sol du jardin, très caillouteux, les pas n'avaient pas marqué. D'autre part, en ces derniers temps, aucun chemineau n'avait été signalé aux environs.

Mélite, tout en pleurs – car la fin terrible de sa parente lui faisait oublier les pénibles moments passés près de la pauvre femme –, vint voir son amie. Ninon était un peu fiévreuse, mais, une fois Mélite partie, elle voulut se lever, car il n'était guère dans ses habitudes de se dorloter.

En mettant sa jupe, elle rencontra sous sa main le portefeuille de Didier qu'elle avait glissé tout à l'heure dans sa poche.



– Si j’avais pensé, je l’aurais donné à Mélite, songea-t-elle. Mais j’aurai bien occasion de revoir Didier ces jours-ci. Ils vont être souvent, les uns et les autres, sur le chemin de la Brossière.

D’un geste machinal, elle avait pris le portefeuille. Et, tout à coup, elle devint très pâle, ses doigts se mirent à trembler.

Un souvenir surgissait en elle. La veille, en revenant avec elle, Didier lui avait dit, en passant devant la Brossière :

– Voilà plus de dix jours que je ne suis pas venu voir cette pauvre marraine. Mais je ne pourrai pas aujourd’hui encore, car j’ai un rendez-vous d’affaires à Angers cet après-midi.

Pourtant, il était venu, puisque ce portefeuille était dans le vestibule de la Brossière ? Car il ne pouvait y être demeuré depuis dix jours, M<sup>me</sup> Brénoux faisant elle-même son ménage avec un soin et une minutie extrêmes.

« Il aura eu un moment de libre et en aura profité pour faire une petite visite à la pauvre

femme », pensa Ninon.

Mais quelle atroce idée lui avait donc traversé l'esprit, pendant l'espace de quelques secondes ! C'était épouvantable, cela !

Après une prière ardente pour la pauvre femme, dont l'âme avait paru devant Dieu avant d'avoir pu se reconnaître, Ninon descendit dans la salle, d'un pas encore chancelant. Dans la cuisine, Martine était occupée à sermonner Augustine, qui refusait de manger et déclarait que jamais, jamais elle ne retournerait dans cette maison de malheur.

– C'est une pitié d'avoir affaire à une imbécile pareille ! s'exclamait avec colère la vieille servante. Ninon, voyez donc si vous pouvez lui faire entendre raison. Moi, j'y renonce. Elle me fait perdre mon temps, et j'ai encore des pois à cueillir.

Ninon entra dans la cuisine et s'approcha de la pauvre fille. Martine s'éloigna, un panier au bras... Ninon, prenant la main déformée d'Augustine, dit doucement :

– Soyez donc un peu plus raisonnable, ma pauvre Augustine ! Vous n’avez rien à craindre là-bas. Hélas ! les misérables y ont fait tout le mal qu’ils pouvaient faire !

– Eh ! qui sait, mademoiselle ! Y reviendront peut-être bien ! gémit Augustine.

– Pour se faire prendre ? Hélas ! il n’y a pas à l’espérer ! MM. Larmy sont-ils à la Brossière ?

– Rien que M. Didier. Son père était si fatigué, qu’il a été obligé de retourner à la Mirille.

– Il était venu voir sa marraine hier, M. Didier ?

Tout autre que l’idiote eût remarqué l’altération de la voix qui posait cette question et la rougeur soudaine qui empourprait le visage de Ninon.

– Dame, non, mademoiselle ! Voilà plus d’une semaine qu’on ne l’avait vu. Et personne n’est venu hier, je le sais bien, puisque je n’ai pas quitté madame qui me faisait travailler près d’elle.

Subitement, Ninon était devenue toute

blanche. Ses doigts se crispèrent sur la main d'Augustine. Et la jeune servante eut un cri de terreur en la voyant chanceler et s'abattre sur le carreau de la cuisine.

– Eh ! là, mademoiselle Ninon !... Au secours !... Madame Martine !

Elle s'agitait, la tête perdue. Fort heureusement, M. Bordès rentra en ce moment. Il l'entendit et accourut. Bientôt Ninon fut étendue sur son lit, et sa mère s'occupa de la faire revenir à elle.

Cette syncope ne fut pas très longue. En reprenant connaissance, Ninon essaya de rassurer, par un sourire, sa mère dont elle voyait penché sur elle le visage angoissé. Mais ce furent des larmes qui vinrent à ses yeux, et coulèrent à flots pressés sur ses joues pâles.

– Qu'as-tu, ma mignonne, ma petite chérie ? interrogea tendrement M<sup>me</sup> Bordès.

– C'est... l'émotion... le chagrin... Cela passera, maman.

– Cette enfant a éprouvé ce matin une

secousse violente, il lui faut absolument le repos complet, dit M. Bordès. Tu resteras toute la journée au lit, Ninon, et ce soir, si tu ne vas pas mieux, nous ferons venir le D<sup>r</sup> Rochard.

Ninon, qui se sentait très faible, ferma les yeux sans protester. M. Bordès s'éloigna, et peu après sa bru, voyant la jeune fille rester immobile et croyant qu'elle sommeillait, descendit pour donner quelques instructions à Martine.

Ninon était seule maintenant, elle pouvait essayer de remettre un peu d'ordre parmi les idées qui se heurtaient dans sa pauvre tête.

Didier n'était pas venu hier... Alors, ce portefeuille ?...

Oh ! cela, jamais !... Jamais elle ne s'arrêterait à l'horrible soupçon qu'aurait pu faire concevoir cette découverte à qui n'aurait pas connu Didier, ce modèle de l'honneur et du devoir, ce fervent chrétien.

Mais elle frissonna en songeant que d'autres auraient pu trouver cet objet et en dépit de toute vraisemblance, en faire un chef d'accusation

contre Didier Larmy.

D'ailleurs, le portefeuille était-il bien, après tout, celui de son ami ?... D'autres pouvaient en avoir un semblable et posséder les mêmes initiales.

Elle se leva doucement, alla prendre l'objet dans la poche de sa robe et l'ouvrit...

La première chose qui frappa ses yeux fut sa photographie, une petite photographie faite par Didier lui-même l'été précédent, et qui la représentait dans sa tenue de maison. Didier n'avait voulu en tirer qu'un exemplaire, et avait brisé le cliché en disant :

– Je me réserve celle-là, qui représente ma petite Ninon de tous les jours, avec son joli sourire et son regard caressant !

Ainsi, le portefeuille était bien à lui !

Mais que signifiait cela ! Il l'avait laissé tomber à sa dernière visite, et ni M<sup>me</sup> Brénoux ni Augustine ne s'en étaient aperçues...

– C'est impossible ! disait la raison.

– Il est bien plus impossible encore d'oser

seulement songer à un pareil soupçon ! ripostait énergiquement le cœur.

Un pas se faisait entendre dans l'escalier... Bien vite, Ninon cacha le portefeuille et regagna son lit où elle feignit de dormir, car il lui eût été impossible en ce moment de cacher sa pénible émotion au regard perspicace de sa mère.

Et elle ne voulait pas que personne... que jamais personne, effleurât même du plus léger soupçon Didier Larmy !

## IV

L'enterrement de la victime eut lieu trois jours après le crime. M. Larmy et Didier conduisaient le deuil. Gratien, dont la crise diminuait, ne bougeait cependant pas encore de son lit. Valentine était venue en voiture, quoiqu'elle fût encore très souffrante, ainsi qu'en témoignaient sa pâleur et son visage profondément altéré. Mais, au milieu de l'office funèbre, elle s'évanouit et il fallut l'emporter.

– C'est bizarre, cette petite Valentine était pourtant bien portante jusqu'ici, à part quelques malaises de rien du tout, fit observer M. Bordès en revenant du cimetière, entre sa bru et son petit-fils, car Ninon, bien qu'elle fût à peu près remise, n'avait pas eu la permission d'assister à l'enterrement de sa vieille amie, dans la crainte que cette cérémonie ne l'émotionnât trop fortement.



– La terrible fin de sa pauvre cousine l’a extrêmement frappée, paraît-il. Mélite me disait qu’en l’apprenant elle avait eu presque une crise de nerfs.

– Elle n’est cependant pas nerveuse à l’ordinaire. Puis, la pauvre dame ne lui inspirait qu’une affection limitée... Mais une fin pareille est certainement bien impressionnante !... Et toujours aucun indice du meurtrier !

Dans la salle, Ninon attendait ses parents. Son joli visage gardait la trace du malaise qui l’avait tenue au lit pendant ces deux jours, et surtout des secrètes angoisses qui la torturaient.

– Te sens-tu mieux, mignonne ? interrogea M. Bordès en lui mettant un baiser au front.

– Un peu, oui, grand-père. J’ai bien prié pendant que vous n’étiez pas là à l’intention de la pauvre chère M<sup>me</sup> Brénoux... Je vous assure que j’aurais pu, sans inconvénient, assister à la cérémonie !

– Pour faire comme Valentine ? dit Laurent.

On raconta à Ninon l’évanouissement de son

amie, puis M<sup>me</sup> Bordès ajouta :

– Didier doit venir cet après-midi pour nous donner de ses nouvelles, en même temps il te fera une petite visite.

Le cœur de Ninon se mit à battre à coups précipités. Didier allait venir !... Et elle devrait lui remettre l'objet trouvé sans que rien en elle trahît son angoisse, sans qu'il pût penser – ô Ciel ! jamais – qu'un seul mot de sa petite amie aurait peut-être le pouvoir de faire porter sur lui tous les soupçons.

Car si l'on connaissait la trouvaille de Ninon, tout semblerait se réunir pour accuser Didier, aux yeux de ceux qui n'avaient pas en lui la confiance entière, inébranlable de son amie d'enfance. En effet, la jeune fille avait trouvé le portefeuille près de la porte de la cave donnant sur le vestibule. Or, c'était visiblement par la cave que s'était introduit le meurtrier. Il fallait aussi que ce fût quelqu'un au courant des habitudes de la vieille dame, car on n'avait pas touché au secrétaire, beau meuble d'apparence solide, muni d'une forte serrure, mais seulement à cet autre

meuble, sorte de vieux coffre à linge, où M<sup>me</sup> Brénoux, par on ne sait quelle manie, enfermait toujours son avoir.

Oui, si l'on savait, Didier serait tout au moins suspecté...

Mais on ne saurait jamais, car Ninon serait muette toujours, même pour les siens.

Après le déjeuner, elle alla s'asseoir au jardin. Elle, toujours si alerte, se sentait très lasse. Et surtout, c'était ce poids lourd, là, sur le cœur.

Elle mit la main à sa poche. Le portefeuille était là... Et tout à coup, elle songea qu'il faudrait dire à Didier où elle l'avait trouvé. Il s'étonnerait, parlerait peut-être imprudemment.

Elle se cacha son visage entre ses mains avec un gémissement de détresse. Tout à coup, avec la rapidité de l'éclair, avait passé en elle la crainte atroce de le voir pâlir, perdre contenance...

Oh ! non, non, elle n'avait pas cela à redouter ! Mais elle ne voulait pas que lui, si délicatement perspicace, pût craindre un instant que le soupçon l'eût effleurée.

Alors, lui dire qu'elle l'avait trouvé sur la route, n'importe où ?

Mais s'il se rappelait l'avoir perdu là ?

Un frisson la secoua, elle joignit les mains en murmurant :

– Mon Dieu, mon Dieu, délivrez-moi de cette angoisse ! Vous savez bien que, toutes les preuves du monde fussent-elles réunies, jamais je ne croirais que lui, Didier !... Lui, lui ! Vous voyez au fond de mon cœur, vous savez qu'il n'y existe pas de soupçon contre lui, en dépit de toutes les apparences qui l'accuseraient pour les autres. Il y a là quelque coïncidence qui s'éclaircira certainement bientôt. Mais quand tout se dresserait contre lui, moi, je le considérerais toujours comme l'homme le plus honnête, le plus loyal qui existe.

– Ninon, viens, Didier est là ! appela M<sup>me</sup> Bordès.

Elle frémit de tout son être, mais se leva résolument. D'un pas alourdi, elle revint vers la maison.

Didier se tenait sur le seuil de la petite pièce simplement mais gentiment meublée que l'on appelait le salon. Il vint vivement au-devant de sa petite amie, les mains tendues...

– Allez-vous un peu mieux, chère Ninon ? Au milieu de nos douloureux soucis, j'ai pensé sans cesse à vous, ces jours-ci.

Ah ! ce beau regard si franc, si profond, si gravement tendre ! Ninon eût-elle eu quelque doute que tout se serait envolé en cette seule seconde !

Elle répondit aux questions de Didier, s'informa des nouvelles de tous...

– Je ne sais ce qu'a Valentine, dit Didier. L'autre jour, ce n'était qu'un petit malaise sans importance. Mais depuis qu'on lui a appris l'assassinat de ma marraine, la fièvre ne la quitte pas, elle est dans un état d'agitation extraordinaire.

– J'irai la voir demain, Didier ! Pauvre chère Valentine, elle est très impressionnable, sous son air un peu froid... Et Gratien ?

– Gratien va mieux, il essayera de se lever demain. La crise a été extrêmement forte mais plus courte que de coutume.

– L’aurez-vous encore longtemps à la Mirille ?

– Non, aussitôt qu’il se sentira rétabli, il partira pour la Normandie, où son ami Louviers le demande pour finir les vacances.

Une sorte de dureté avait passé dans la voix de Didier en prononçant ces derniers mots.

– Je vais vous dire au revoir, maintenant, Ninon. Je pars tout à l’heure pour Angers, où des affaires me réclament ; mais je reviendrai demain pour assister à l’ouverture du testament de notre pauvre cousine.

Ninon eut un long tressaillement intérieur. D’une main qui tremblait, elle prit dans sa poche le portefeuille et le tendit à Didier.

– Pendant que j’y pense, je vous remets ceci, que j’ai trouvé il y a quelques jours. Il est bien à vous, n’est-ce pas ?

Oh ! ce qu’elle avait tant redouté ! Didier devenait livide, ses yeux se détournaient de ceux

de Ninon, tandis que sa main frémissante saisissait le portefeuille.

– Je vous remercie, Ninon. J'étais désolé de l'avoir perdu, car j'y tiens plus qu'à toute autre chose.

Quelle voix étrange, altérée !

Ninon devait toujours se demander, plus tard, comment elle avait pu rester debout en cette minute, comment, surtout, elle avait eu la force nécessaire pour ne rien laisser paraître, sur son visage, dans ses yeux, de la terrifiante pensée, de l'affolante angoisse qui jaillissaient en elle.

Il est vrai que Didier ne la regardait pas. Tandis que ses doigts tremblants faisaient glisser le portefeuille dans une poche de son veston, il tenait les yeux fixés à terre, comme s'il eût voulu compter les graviers de l'allée.

– Vous allez vous rafraîchir un peu, Didier ! dit M<sup>me</sup> Bordès qui apparaissait au seuil du salon.

– Merci, madame, mais je n'ai vraiment pas soif. Il faut d'ailleurs que je rentre à la Mirille, avant de me rendre à la gare pour le train de cinq

heures.

– Dites à vos sœurs que nous irons les voir demain, si Ninon n'est pas trop fatiguée... Mais qu'as-tu ? Comme tu es pâle, ma petite fille !

– Ce n'est rien... Je suis un peu faible encore... dit Ninon en s'efforçant héroïquement à sourire.

– Il faut bien vous reposer et tâcher de vous distraire un peu, Ninette.

Didier la regardait maintenant, et aussitôt le cœur de Ninon, sous la lumière profonde de ce regard, fut impétueusement envahi par la confiance ardente, absolue qu'elle avait toujours eue en son ami d'enfance, et qu'un épouvantable assemblage d'apparences accusatrices tentait de détruire depuis deux jours.

Ce fut sans hésitation, avec un geste plein d'un inconscient élan, que Ninon tendit la main à Didier au moment où il prenait congé d'elle. Il put emporter, comme toujours, la vision de ses doux yeux bruns limpides et tendres, où, ce soir, semblait flotter une protestation solennelle.



## V

Nul ne se montra surpris, à l'ouverture du testament de M<sup>me</sup> Brénoux, d'apprendre que la vieille dame laissait à Didier, son filleul et son préféré, la presque totalité de sa fortune. Des legs de peu d'importance étaient faits seulement aux deux jeunes filles et à Gratien, que la défunte n'aimait pas.

Ce fut Didier qui vint l'apprendre à ses amis des Nardettes après le départ du notaire venu à la Mirille pour que M. Larmy, très souffrant, ne se dérangeât pas.

– Si cette fortune existait encore, ce gros avantage qui m'est fait me serait fort désagréable, à cause de mes sœurs et de mon frère, dit-il à M. Bordès. Méлите et Valentine sont très désintéressées, elles, mais il n'en est pas de même de Gratien.

– C'est cependant assez naturel, puisque tu

étais son filleul, et que tu as d'ailleurs été toujours pour elle plus gentil que Gratien, fit observer M. Bordès. Du reste, il fallait s'y attendre, M<sup>me</sup> Brénoux ayant déclaré à plusieurs reprises qu'elle t'avantagerait.

Didier le regarda avec surprise.

– Je n'ai jamais entendu parler de cela, monsieur.

– Quoi ! ton père ne t'a jamais dit ? Il le savait, pourtant.

– Sans doute a-t-il préféré me laisser dans l'ignorance, dans la crainte que cette fortune future ne me détournât du travail. Il n'avait pas à craindre cela, pauvre cher père, le travail est pour moi un véritable ami... Et pour vous aussi, Ninette ? Vous avez l'air d'être complètement absorbée par votre raccommodage.

– Emmène-la donc à la Mirille pour voir tes sœurs, cela lui fera du bien, dit M. Bordès qui avait enveloppé d'un coup d'œil soucieux le pâle petit visage un instant levé vers Didier. Elle a besoin d'être distraite, cette petite.

– Je crois bien que je l’emmène !... Allez vite mettre votre chapeau, Ninon.

– Je voudrais finir ces serviettes, grand-père.

– Ne t’occupe pas de cela, et va prendre l’air, ma petite.

Quand Ninon sortit de la ferme en compagnie de Didier, le jeune homme lui dit d’un ton d’affectueux reproche :

– Vous n’aviez donc pas envie de venir avec moi, Ninon ?

Un peu de rougeur monta aux joues blanches de Ninon.

– Vous savez bien que je suis toujours contente d’être avec vous, Didier. Mais j’ai beaucoup à faire, mon malaise de ces jours derniers a retardé mon travail.

– Cela se fera plus tard, Ninette, avant tout il faut vous soigner.

Ils s’avançaient dans un sentier bordé de haies fleuries, où pépiaient des oiseaux bavards. Des prés chauffés par le soleil d’août s’exhalaient des senteurs d’herbe fraîche... Ils se taisaient

maintenant. Didier regardait droit devant lui, d'un air songeur. Ninon, les yeux baissés, concentrait en elle toute sa pensée.

Depuis deux jours, elle se demandait si elle ne devait pas dire à Didier où elle avait trouvé ce portefeuille et lui demander des explications à ce sujet.

Mais en elle s'élevait alors une terreur vague de quelque chose de mystérieux et de terrible dont elle repoussait la pensée de toutes ses forces. Puis, avec la délicatesse extrême qui la caractérisait, elle craignait que Didier, en dépit de toutes les protestations de confiance qu'elle pourrait lui faire, ne crût quand même qu'un soupçon subsisterait en elle, car, enfin, toutes les apparences étaient contre lui !

Ninon avait bien réfléchi à tout cela, elle y réfléchissait encore en ce moment, et se décidait à laisser dans l'oubli ce fait que, seule, elle connaissait.

Comme ils atteignaient la barrière donnant accès dans le parc de la Mirille, Didier lui dit :

– Vous devez me trouver un compagnon bien taciturne, Ninon ? C’est que je suis encore sous l’impression du terrible événement. Pauvre marraine, quelle fin ! Et ce misérable meurtrier qui demeure introuvable !

– Oh ! je voudrais tant qu’on le découvre ! murmura ardemment Ninon.

Mais quelque chose frissonna en elle.

– Il ne faut pas désespérer. Ces gens-là se font parfois prendre maladroitement.

– On dit qu’ils reviennent souvent, attirés par une force secrète, sur le théâtre de leur crime. Est-ce vrai, Didier ?

– Mais je le crois, Ninon. On a vu de nombreux exemples... Tenez, voilà Mélite qui nous a aperçus et arrive au-devant de nous, avec Gratien.

– Il est donc remis, maintenant ?

– Presque, il peut faire quelques pas, non sans souffrir encore.

Le cadet des Larmy s’appuyait sur le bras de sa sœur, une brune au teint coloré et aux yeux

gris très vifs. Il marchait difficilement encore, et Ninon, en approchant de lui, fut frappée de sa mine blafarde et de l'altération de ses traits.

– Il a dû bien souffrir, cela se voit ! murmura-t-elle à l'oreille de Didier.

– Oui, atrocement. Ses plaintes s'entendaient de toute la maison, surtout le matin où nous avons appris la mort de la pauvre cousine.

Les deux couples se rejoignirent, et Méélite, avec sa vivacité coutumière, sauta au cou de Ninon. Puis celle-ci tendit la main à Gratien, en s'informant avec intérêt de sa santé. Il lui répondit d'une voix lente, comme fatiguée, en voilant ses yeux de ses cils bruns qu'il avait très longs, comme Didier.

D'ailleurs, les deux frères se ressemblaient beaucoup.

D'une taille un peu au-dessous de la moyenne, très minces, bien proportionnés, ils avaient le même teint un peu mat, la même allure distinguée, les mêmes cheveux très bruns que Didier, plus simple que son cadet, portait presque

complètement ras, tandis que Gratien les laissait pousser pour les arranger avec une élégance un peu prétentieuse, comme l'était d'ailleurs en général toute sa tenue.

Mais là se bornaient les points de ressemblance entre les deux frères. Didier était aussi sérieux, aussi affectueux, dévoué et travailleur que Gratien s'était toujours montré léger, égoïste et indolent.

Mélite s'était emparée du bras de Ninon et l'entraînait vers la maison. Derrière elles s'avancèrent Didier et Gratien. Sans mot dire, l'aîné avait offert au cadet l'appui de son bras, mais Gratien l'avait refusé avec un bref : « Merci, j'irai seul. »

Valentine se tenait sur un balcon en terrasse, d'où l'on découvrait une vue peu étendue, mais charmante. Enfoncée dans un grand fauteuil d'osier garni de coussins, elle tenait à la main une broderie qui n'avancait guère. Ses yeux bleus étaient profondément cernés, son teint, à l'ordinaire très frais, avait des tons plombés, et toute son attitude trahissait une extrême fatigue.

À l'entrée des quatre jeunes gens, elle eut un brusque tressaillement. Son regard, soudain voilé, glissa vers Gratien, puis se détourna de lui. D'une voix lasse et faible, elle répondit aux tendres questions de Ninon. Les deux frères s'éloignèrent presque aussitôt, Gratien préparant son départ pour la Normandie, et Didier ayant un travail à finir.

Ninon s'attarda un peu près de ses amies. Valentine la retenait en disant :

– Si vous saviez comme vous me faites du bien, Ninon ! Je me sens si triste, si abattue ! La nuit, j'ai des cauchemars terribles.

Et un frisson secouait la jeune fille, dont les beaux yeux semblaient s'emplir de terreur.

Mélite voulait reconduire son amie jusqu'à la barrière, mais Ninon refusa catégoriquement, en disant :

– Restez près de votre sœur.

Elle s'en alla le long de l'avenue, sans se presser, car la température était exquise. Puis elle se sentait vraiment un peu lasse. Et, un peu avant



d'arriver à la ferme, elle s'assit un instant près de la rivière, sur un banc de gazon qui se trouvait là.

Ce banc lui rappelait la bizarre demande que Gratien, à son précédent séjour à la Mirille, lui avait faite un matin, tandis qu'ils étaient assis là, regardant Laurent et Valentine qui canotaient sur la rivière.

– Ninon, avait-il dit, vous avez seize ans, moi vingt. Voulez-vous me promettre que dans deux ans vous deviendrez ma femme ?

Elle l'avait regardé en écarquillant les yeux d'un air stupéfait.

– Qu'est-ce que vous me racontez-là ? Êtes-vous fou, Gratien ?

– Pas du tout, je suis très sérieux ! je vous aime tant, Ninon ! Je...

Elle lui avait éclaté de rire au nez et s'était levée en s'écriant :

– J'espère bien que vous m'aimez ! Il ne manquerait plus que cela ! un ami d'enfance ! Mais ce n'est pas une raison pour me demander une promesse comme cela ! En voilà une idée !...

Des enfants comme nous !

Elle s'était éloignée, riant toujours, et, en rentrant aux Nardettes, avait raconté le fait au grand-père et à M<sup>me</sup> Bordès. Tous deux avaient pris la chose en plaisanterie, en se moquant de ce gamin de Gratien.

– Qu'il finisse donc ses études, on verra après ! avait dit M. Bordès.

À quoi Ninon avait riposté, avec une vivacité qui avait fait sourire sa mère et l'aïeul :

– Oh ! non, on ne verra pas, grand-père ! Gratien est très gentil, et je l'aime bien, mais ce n'est pas du tout un mari comme lui que je voudrais.

Le jeune homme était parti le lendemain, car ses vacances finissaient, et avait dit adieu très froidement à Ninon. Mais celle-ci s'en était à peine aperçue, et cet incident n'avait amené aucune gêne dans ses rapports avec Gratien lors de son retour à la Mirille. Elle était encore à cette époque beaucoup plus enfant que son âge, très simple, très réellement ingénue, et c'était fort

sincèrement qu'elle n'avait vu dans la demande de Gratien qu'un enfantillage sans aucune portée.

En ce moment, ce souvenir lui revenait, mais très vague, comme un épisode insignifiant. L'affection que lui inspirait Gratien n'avait été et ne serait toujours certainement qu'une bonne amitié de camarades d'enfance.

Après ce court repos, Ninon gagna les Nardettes et monta dans sa chambre, une grande pièce garnie de vieux meubles assez laids, mais parfaitement entretenus. À la place d'honneur, se voyait la quenouille de Ninon Bordès, « la grande Chouanne », aïeule paternelle de la jeune fille, qui avait naguère fait le coup de feu contre les bleus, caché des émigrés, pansé les blessures des partisans et sauvé au péril de ses jours le fils du châtelain, le jeune Henri de Marnis, dont les descendants avaient racheté le château de Gauges qu'ils occupaient encore aujourd'hui.

Cette aïeule était la gloire de la famille, et c'était en son honneur que Ninon avait reçu le même nom qu'elle.

La jeune fille, machinalement, se dirigea vers

une fenêtre ouverte et s'y accouda. Devant ses yeux s'étendait le jardin à demi inculte de la Brossière et se dressait la vieille maison noirâtre. Un frisson secoua Ninon à la pensée du drame qui s'était passé là. Drame mystérieux... En connaîtrait-on jamais le secret ?

Elle appuya son front contre sa main en étouffant un douloureux soupir. Depuis ce triste jour, il lui semblait qu'elle avait tout à coup mûri, que la petite Ninon, gaie et insouciante, avait désormais vécu.

En son esprit revint une phrase lancée un jour par Gratien enfant encore, un jour où elle avait refusé de jouer avec lui pour tenir compagnie à Didier convalescent de la rougeole :

– Vous êtes méchante ! Vous aimez mieux Didier que moi !

Et, tandis qu'un peu de rose montait à ses joues pâlies, elle songea :

« Oui, je l'aime bien, Didier... Je l'aime beaucoup plus que Gratien, et je sais qu'il est le plus noble cœur qui se puisse rêver. »

## VI

La fin dramatique de leur voisine avait un instant fait un peu oublier aux Bordès l'épreuve que leur préparait Alexandre. Mais ce souci et cette tristesse leur revinrent ensuite plus intenses, surtout lorsqu'ils comprirent, en recevant les sommations respectueuses, que tout espoir était vain.

Le mariage se fit civilement. Mais Alexandre réussit à faire savoir aux siens – peut-être dans l'espérance d'un rapprochement éventuel – qu'il avait été aussi béni secrètement dans une église de Paris, la position politique de Firmin Bardonnier lui interdisant de faire procéder en public à une cérémonie religieuse.

Était-ce ce chagrin qui avait tout à coup abattu ce chêne solide qu'avait été jusque-là M. Bordès ? Toujours est-il qu'il s'était subitement affaibli, et, au lieu de parcourir la

campagne, demeurait de longues heures assis devant la ferme, la pipe aux lèvres, ses yeux songeurs et tristes suivant vaguement les ébats de Tom.

Il semblait d'ailleurs qu'un vent de mélancolie fût passé sur les Nardettes. Ninon ne chantait plus comme auparavant, elle ne riait plus si souvent, et, en revanche, travaillait beaucoup, comme une personne désireuse d'éloigner ainsi les pensées pénibles.

Un changement allait avoir lieu cette année à la Mirille. M. Larmy était mort, et Valentine était toujours très souffrante, les deux jeunes filles se préparaient à aller passer l'hiver à Angers, près d'une sœur de leur père, tandis que Didier ferait son service militaire à Laval.

C'était un chagrin pour Ninon, qui perdait ainsi ses amies. Puis, pendant cette année, elle reverrait bien rarement Didier.

Un après-midi d'automne, comme elle s'était un peu attardée à la Mirille, Laurent vint la chercher en lui apportant un parapluie, car le temps s'était couvert et menaçait fortement.

– Je vous annonce une nouvelle, dit-il. Figurez-vous qu'on croit avoir trouvé l'assassin de M<sup>me</sup> Brénoux !

Ninon eut un si brusque mouvement qu'une petite table placée près d'elle manqua de s'écrouler avec les menus bibelots qui la garnissaient. Quant à Valentine, elle était devenue d'une pâleur mortelle, et ses yeux pleins d'effroi se détournèrent vers la fenêtre.

– Qui est-ce, Laurent ? s'écria Ninon.

– Tu connais bien le vieux Mocheux, qui habite une mesure non loin de Gauges ?

– Ce braconnier qui a une si vilaine figure et si mauvaise réputation ?

– Oui... Eh bien, il paraît que le bonhomme, qui vivait jusqu'ici dans la plus extrême pauvreté, a fait ces derniers temps des dépenses qui ont étonné d'abord, et ensuite éveillé les soupçons. On l'a interrogé, il a répondu d'une manière si étrange qu'on s'est décidé à l'arrêter. Il faut voir maintenant ce qu'il en sortira.

– Rien, sans doute. Il n'y aura pas de preuves

contre lui, dit Valentine d'une voix blanche.

– Qu'en savez-vous, Valentine ? Cela n'apparaîtra qu'à l'instruction. Il est évident que ce refus de faire connaître la provenance de ses ressources est très louche.

– Oui, c'est certain, murmura Ninon. Il faut savoir...

Valentine se détourna brusquement.

– Cela procurera-t-il quelque bien à la pauvre cousine ? Et si on se trompe ? Si cet homme est innocent ?

Mélite, Ninon et Laurent la regardèrent, surpris de l'éclat fiévreux de son regard et de l'âpreté de sa voix.

– Mais il faut bien chercher le coupable, Valentine ! dit Laurent. Si les preuves manquent, cet homme ne sera pas inquiété davantage. Dans l'autre cas, il recevra le châtement qu'il mérite.

– Des preuves ? Combien de fois en a-t-on trouvé contre des innocents ! Il suffit de si peu de chose pour asseoir la conviction des juges et du public !



Ninon serra l'une contre l'autre ses mains frémissantes. Oh ! oui, il faudrait peu de chose !... Simplement que l'on sût que certain portefeuille avait été trouvé au matin du crime, près de la porte de la cave.

– Cette pauvre Valentine est devenue singulièrement nerveuse et bizarre, dit Laurent en s'en retournant avec sa sœur. Vraiment, je la crois très malade.

– Elle n'a pourtant rien d'atteint, prétend le docteur. C'est un état de faiblesse inexplicable, qui date de la mort de M<sup>me</sup> Brénoux. Peut-être lui sera-t-il bon de changer un peu de milieu.

– Peut-être... Mais ce sera triste de voir la Mirille fermée cet hiver ! murmura mélancoliquement Laurent.

– Oui, très triste, dit Ninon d'un ton pensif. Et maintenant, ils n'y reviendront peut-être plus souvent. Didier, après son service militaire, aura de grandes occupations à Angers, Méлите se mariera l'année prochaine, Valentine bientôt aussi, peut-être !

Une ombre couvrit la physionomie de Laurent, et sa main, d'un geste nerveux, arracha à un arbrisseau une poignée de feuilles jaunies.

Ninon ne s'en aperçut pas. Sa pensée, des habitants de la Mirille, s'en allait vers la Brossière. Toucherait-on vraiment à la connaissance du mystère ? Le criminel auteur de l'attentat était-il enfin trouvé ?

Mais ce portefeuille ?...

... Combien de fois cette interrogation anxieuse revint à l'esprit de Ninon, tandis que s'instruisait le procès de Mocheux, le braconnier !

De fortes présomptions s'élevaient contre cet homme. Le vacher d'une ferme voisine des Nardettes, revenant de la ville dans la nuit du crime, l'avait vu rentrer chez lui, en frôlant les haies, avec toutes les allures du pire malfaiteur. Il était connu en outre que M<sup>me</sup> Brénoux l'avait engagé naguère, pendant quelques jours, pour casser du bois dans sa cour, ce qui expliquait qu'il eût connaissance de la vieille porte de la cave si facile à enfoncer. Puis il y avait surtout

cet argent – on avait découvert encore plusieurs billets en perquisitionnant chez le prévenu – dont l’origine demeurait suspecte.

Mocheux, il est vrai, prétendait qu’il avait trouvé mille francs dans la paillasse de sa mère, une sordide vieille qui habitait à quelques lieues de là et était morte récemment. Mais il n’en pouvait fournir aucune preuve, car il n’avait jamais parlé auparavant de cette découverte, et la défunte, naturellement, n’avait jamais non plus bavardé à ce sujet.

– Croyez-vous qu’il soit coupable, grand-père ? demanda un soir Laurent, tandis que M<sup>me</sup> Bordès servait la soupe à toute la maisonnée.

– Je n’en ai pas idée. Les preuves positives manquent, du reste. Ce sont les antécédents de cet homme qui jouent un grand rôle dans la prévention. Mais si rien de nouveau ne se découvre, il sera certainement relâché.

Il sembla à Ninon que l’angoisse qui la serrait au cœur s’allégeait un peu.

M. Bordès, qui réfléchissait, le menton appuyé

sur sa main, fit observer tout à coup :

– Une chose que je ne m’explique pas, c’est que l’assassin, au lieu de s’en prendre d’abord au secrétaire, soit allé tout droit à ce vieux meuble, sans toucher à rien d’autre dans la maison. C’est le fait d’un homme admirablement renseigné, cela !

– Beaucoup ne voient là que le flair d’un malfaiteur de profession, au courant de toutes les ruses.

– Le flair !... le flair ! C’est une explication si on veut ! Il est certain qu’en dehors du braconnage, Mocheux s’est rendu coupable de deux ou trois vols. Mais il n’était pas question de crime.

– Il est très possible qu’il n’y ait pas eu de préméditation. Seulement, si la pauvre femme s’est réveillée, a cherché à appeler, cette fois, le voilà criminel... Didier est comme vous, grand-père, il ne croit pas du tout à la culpabilité de Mocheux... À propos de Didier, il doit venir dimanche à la Mirille, et je l’ai invité à déjeuner avec nous, ma mère.

– Tu as bien fait... Ninon, il faudra faire tuer notre beau chapon, Didier aime beaucoup la volaille.

– Et tu lui feras une tarte, Ninette, ajouta M. Bordès.

Il regardait sa petite-fille en souriant. Mais ce sourire s’effaça, et une inquiétude passa dans le regard de l’aïeul à la vue de l’air absorbé de Ninon.

... Didier arriva le dimanche suivant à l’heure du déjeuner. Il apportait la nouvelle de la mort de Mocheux, trouvé frappé d’une congestion dans la prison. L’homme habitué à la vie libre et active n’avait pu supporter cette claustration.

Didier était en tenue militaire et semblait en train et bien portant. Il gronda affectueusement Ninon sur sa mine pâlotte, lui donna des nouvelles de ses sœurs et lui annonça que le mariage de Mélite était définitivement fixé pour le mois suivant.

– Ainsi, préparez votre toilette de demoiselle d’honneur, Ninon, ajouta le jeune homme. C’est

moi qui serai votre cavalier. Et tâchez d'avoir un peu de rose à vos joues pour ce jour-là.

– Comme Valentine, elle n'a jamais pu se remettre entièrement depuis la mort de ta pauvre marraine, fit observer Laurent.

Ninon eut un long tressaillement ; son regard se détourna de celui que Didier fixait en ce moment sur elle... Très pâle, elle s'éloigna en prétextant un coup d'œil à jeter sur les préparatifs du déjeuner.

Didier la suivit des yeux. Sur sa physionomie, un observateur eût aisément discerné une sorte d'inquiétude.

Pendant le repas, le jeune homme parut faire un effort pour montrer quelque entrain. Presque aussitôt après, il se retira, en disant qu'il avait affaire à la Mirille.

Ninon alla mettre son chapeau pour se rendre près d'un vieux berger malade, qui habitait en face de la demeure des Larmy. Il vivait seul, et, à cause de son caractère taciturne et sombre, était peu aimé dans le pays. Mais Ninon s'occupait

charitablement de lui, depuis le début de cette maladie qui semblait devoir être la dernière, et le vieil Hilaire lui en témoignait de la reconnaissance.

Aujourd'hui, elle trouva le bonhomme très affaibli. M. le curé était venu le matin, il lui avait administré les sacrements, « et on est prêt maintenant, mademoiselle Ninon ! » ajouta Hilaire, que la mort prochaine ne semblait aucunement émouvoir.

– Vous êtes bien heureux, Hilaire, vous allez voir le bon Dieu ! dit Ninon, qui s'était assise près du lit et posait sa petite main sur la grosse main velue du vieux berger.

– Pour sûr oui, mademoiselle. Voyez-vous, le monde est bien vilain. Quand je pense à l'intolérance du gouvernement qui a voté l'exil de certains ordres religieux...

Et la pensée de Ninon s'en allait tristement vers son frère aîné, devenu le gendre d'un Bardonnier, d'un de ces hommes sur le front desquels demeurera imprimé éternellement le stigmate de la persécution lâche et impitoyable.

– Il est temps que je m’en aille, voyez-vous, mademoiselle Ninon, continua Hilaire. On voit des choses trop laides sur cette terre. Tenez donc, puisque vous êtes là, il faut que je vous dise quelque chose. Ça m’a tracassé d’abord parce que je ne savais pas trop ce qu’il fallait faire. Puis je me suis dit que je ne pouvais tout de même pas, moi qui dois tant à M. Larmy, à M. Didier et à ces demoiselles, aller raconter pareille chose...

« Voilà, mademoiselle, c’était pendant la nuit où fut assassinée M<sup>me</sup> Brénoux. Vers les deux heures, comme j’avais très soif, je me levai pour me verser une bolée de cidre. Tout en buvant, je m’approchai machinalement de la fenêtre. Il faisait un peu de lune, cette nuit-là, si vous vous rappelez, mademoiselle Ninon ? »

– Non, je ne me rappelle pas, dit faiblement Ninon, dont le cœur battait à grands coups.

– Et voilà que j’aperçois un homme ouvrant la barrière de la Mirille. Du premier coup, je reconnais un des jeunes messieurs, bien qu’il eût le col de son pardessus relevé – c’était même une drôle d’idée de mettre un pardessus avec la



chaleur qu'il faisait et son chapeau rabaissé sur ses yeux. Et c'était sûrement M. Didier, puisque l'autre était cloué au lit par ses douleurs, même qu'il criait à faire pitié, m'avait dit leur domestique. Je pensai : « Tiens, qu'est-ce qu'il pouvait bien faire à se promener à cette heure, M. Didier ? » Puis, sans plus y songer davantage, je me remis au lit. Seulement, le lendemain, quand le grand Nicolas, qui s'en allait tout courant prévenir la justice, me jeta la nouvelle de l'assassinat, figurez-vous que cette idée me...

Ninon se redressa, frémissante, les joues livides, le regard enflammé d'indignation et d'angoisse.

– Vous ne voulez pas dire, Hilaire... que... vous avez pu penser...

Sa main avait saisi le poignet du vieillard, et, inconsciemment, y enfonçait ses ongles.

– Non, je ne veux pas dire... Je sais bien que ce n'est pas possible. Lui, M. Didier !... C'est pourquoi je n'ai pas parlé... Pensez donc les ennuis que ça lui aurait fait ! Un si brave garçon !... C'est vrai qu'il aurait bien

certainement expliqué à la justice la raison de sa rentrée si tardive. Mais, enfin, je trouvais qu'il était plus prudent de me taire.

Il semblait à Ninon que tout tournait autour d'elle. Par un effort de volonté, elle se ressaisit. D'une voix qui résonnait étrangement à ses oreilles, elle demanda :

– Pourquoi donc rompez-vous le silence aujourd'hui, Hilaire ?

– Je voulais apprendre cette chose-là à quelqu'un, mademoiselle... On ne sait pas, plus tard... Si on en accusait un autre... et que vous pensiez que... Enfin, je me suis dit : « J'en parlerai à M<sup>lle</sup> Ninon, elle en fera ce qu'elle voudra. »

Le bonhomme, épuisé, se tut. Ninon demeura un moment immobile près du lit. Tout son être frémissait d'effroi et de révolte contre l'odieux soupçon qui flottait sans cesse autour d'elle, essayant de s'insinuer dans son esprit...

Elle donna quelques soins à Hilaire, lui promit de revenir le soir voir comment il se trouvait, et

sortit de l'humble demeure.

Elle s'arrêta tout à coup, les jambes fléchissantes. En face d'elle, dans l'allée de la Mirille, s'avançait Didier.

Il hâta le pas en l'apercevant, et, ouvrant la barrière, s'avança vers elle.

– Quelle bonne rencontre, Ninon ! Nous allons retourner ensemble aux Nardettes où je dirai en passant au revoir à vos parents et à Laurent... Mais qu'avez-vous, petite amie ? ajouta-t-il vivement en voyant le regard étrange qui se levait vers lui.

– Je voudrais vous parler, Didier... vous demander quelque chose.

– Dites vite, Ninon ! C'est quelque chose de sérieux, je le vois à votre air.

– De très sérieux...

La voix de la jeune fille s'étrangla un peu... Au moment où elle allait « savoir », une terreur folle s'emparait d'elle.

Didier lui prit la main en disant de cette voix douce et tendre qu'il avait toujours pour elle.

– Voyons, c’est donc bien difficile, Ninette ?  
De quoi s’agit-il ?

Résolument, elle fixa sur lui ses yeux pleins d’une interrogation solennelle et angoissée.

– Vous rappelez-vous où vous avez perdu votre portefeuille, Didier ?

Elle vit tout à coup, comme l’autre fois, la pâleur et le trouble apparaître sur son visage, et, n’en pouvant plus, elle haleta :

– Dites-moi !... oh ! dites-moi pourquoi il se trouvait dans le vestibule de votre marraine, le matin où on la trouva morte !

– Dans... le... le... vestibule ?

Une expression d’effroi indescriptible se lisait dans le regard stupéfait que Didier attachait sur Ninon.

– Vous dites ?... dans le vestibule ?

– Oui, c’est là que je l’ai trouvé... Je ne l’ai dit à personne... Didier, comment l’avez-vous perdu là ?

Les yeux du jeune homme devenaient hagards,

une pâleur terreuse couvrait son visage. Sa main tremblante saisit l'un des montants de la barrière et s'y cramponna.

– Oh ! murmura-t-il d'un ton d'horreur.

Ninon demeurait sans parole devant lui, pétrifiée par la douloureuse, l'atroce anxiété... Elle balbutia enfin :

– Didier... Expliquez-moi... Vous étiez venu chez votre marraine...

Il se redressa tout à coup, le visage crispé, mais le regard ferme...

– Non, je n'y étais pas venu depuis près de dix jours.

– Alors... le portefeuille ?...

De la même voix nette, où passait comme une vibration d'immense douleur, il répondit :

– Je ne puis dire comment il se trouvait là.

D'un geste presque inconscient, Ninon lui saisit le bras.

– Didier... Songez donc si... si d'autres que moi avaient su...

Le jeune homme porta la main à son front sur lequel perlaient de grosses gouttes de sueur et le pressa fortement.

– C’est atroce !... Oui, on m’aurait accusé... comme vous m’accusez, vous, Ninon ?

Cette interrogation avait été jetée dans un cri d’angoisse poignante.

– Jamais, jamais !... Oh ! Didier, mon ami, vous avez toute ma confiance, toute mon estime !... Mais pourquoi ne voulez-vous pas m’apprendre ?...

Il détourna ses yeux où venait de passer un éclair de douleur inexprimable.

– Je ne le peux pas, Ninon... Ne me demandez rien, je vous en prie.

– Mais si, je veux savoir ! dit-elle d’un ton ardent. Je veux savoir pourquoi cet objet était là... Pourquoi vous êtes rentré à deux heures du matin à la Mirille cette nuit-là...

Il eut un sursaut, un cri de protestation...

– Je suis rentré, moi !

Elle continuait, emportée par la douleur :

– Il faut que vous m’expliquiez, Didier... Le vieil Hilaire vous a vu... Il n’est peut-être pas le seul... Vous comprenez, il faut pouvoir, si un jour quelqu’un vous accusait...

Elle s’interrompit. Didier venait de lui saisir le poignet et plongeait dans ses yeux ses prunelles dilatées par la douleur et l’indignation.

– Si quelqu’un m’accuse ?... Mais c’est vous qui m’accusez en ce moment !... Osez donc nier que vous n’avez pas eu, un instant tout au moins, quelque soupçon !

La violence de son caractère se faisait jour en cette minute.

– Didier, je vous en supplie, ne croyez pas... Oh ! je sais qu’il y a là quelque épouvantable coïncidence !...

– Si, vous avez eu un soupçon, je le sais, je le sens !

– Non, non, dit-elle dans un cri de protestation désespérée.

Mais il ne l’écoutait pas et continuait, les dents

serrées, le regard sombre :

– Après tout, les preuves sont contre moi, et un tribunal m’aurait condamné...

Il s’interrompit tout à coup en portant ses deux mains à son front.

– Et cet homme qui est mort !

– Vous connaissez l’assassin ? dit la voix haletante de Ninon.

Il ne répondit pas, et, laissant retomber ses mains, fit un pas pour s’éloigner... Puis, soudainement, il tourna vers Ninon son visage livide, presque décomposé.

– Je ne vous oublierai jamais, Ninon, dit-il d’une voix rauque. Gardez aussi un souvenir à l’ami de votre enfance... au malheureux qui expiera toute sa vie une faute qu’il n’a pas commise.

Elle lui saisit la main entre ses doigts brûlants...

– Que voulez-vous dire ?... Didier, que signifie ?



– Cela signifie que je dois dire adieu au rêve que j’avais fait depuis si longtemps. Je ne puis plus maintenant, Ninon, entrer dans votre famille.

– Didier !

– Ne me dites rien, ma Ninon bien-aimée ! C’est le devoir, il faut l’accomplir, dût mon cœur se briser. Priez seulement souvent pour votre pauvre Didier.

Il se pencha, posa longuement ses lèvres sur la main de la jeune fille...

Ninon, comme pétrifiée, se croyait en proie à quelque rêve affreux. Elle balbutia, sans trop savoir ce qu’elle disait :

– Alors... je ne vous reverrai plus ?

– Je ferai du moins tout mon possible afin qu’il en soit ainsi. À quoi bon nous déchirer le cœur !

– Mais... c’est affreux ! balbutia-t-elle d’une voix étranglée.

Il détourna la tête comme pour éviter les doux yeux bruns où se lisait une douleur poignante... Puis, tout à coup, saisissant les mains de Ninon, il

dit d'un ton d'angoisse passionnée :

– Avant que je parte, dites-moi seulement, Ninon... là, en me regardant bien en face, que vous ne me croyez pas coupable !

– Non, oh ! non, Didier, je sais que vous êtes l'être le plus loyal et le plus honnête qui existe ! dit-elle, mettant toute son âme dans sa voix, dans son regard.

La physionomie torturée de Didier se détendit légèrement. De nouveau, il porta à ses lèvres la main de Ninon.

– Merci, petite amie si chère... et adieu !

En le regardant disparaître, il sembla à Ninon que tout son jeune passé si heureux venait de s'écrouler là, et qu'une lourde porte se fermait sur son pauvre cœur brisé.

## VII

Mélite Larmy n'eut pas son amie des Nardettes pour demoiselle d'honneur. Ninon était restée quinze jours au lit, en proie à une fièvre lente, et, ensuite, elle était demeurée longtemps languissante. Ainsi elle avait eu un prétexte tout trouvé pour ne pas assister à ce mariage où elle aurait rencontré Didier, perspective douloureuse après la scène pénible qui avait eu pour épilogue l'adieu du jeune Larmy.

Ninon avait tout raconté à sa mère, qui l'interrogeait avec angoisse en la voyant rentrer avec un visage altéré et le corps tout secoué de frissons. M<sup>me</sup> Bordès manifesta la plus intense stupéfaction et s'écria aussitôt :

– C'est impossible, Didier ne peut être coupable !

– Oh ! non, non ! protesta ardemment Ninon. Mais comment expliquer tout... Et son attitude

surtout ?

– Plus tard, cette explication viendra peut-être... En tout cas, nous garderons toutes deux ce secret, ma Ninon, et nous prierons pour ce pauvre Didier, afin que tout s'éclaire bientôt, et qu'il revienne comme auparavant.

... Mais les mois s'écoulèrent, et on ne revit plus Didier aux Nardettes.

La Mirille restait fermée. Mélite, mariée à un officier, habitait une ville du Nord. Valentine, dont la santé ne se remettait pas, vivait toujours à Angers chez sa tante. Ninon allait quelquefois la voir, et entendait parler de Didier, toujours en garnison à Laval. Il était devenu triste, taciturne, et maigrissait beaucoup.

De Gratien, Valentine ne parlait jamais la première, et ce nom amenait toujours une lueur douloureuse dans ses yeux bleus, une crispation de tout son fin visage pâli. Le jeune homme ne venait jamais voir sa sœur. Celle-ci avait appris par des amis habitant Paris que les études de droit consistaient pour lui à s'amuser follement, à jeter l'argent à pleines mains, escomptant sans doute

par avance la part de la succession paternelle qui lui serait remise à sa majorité.

Didier, lui, avait été voir son frère à Paris. Au retour, il dit à Valentine :

– Si tu veux, nous ne parlerons plus de Gratien. Nous avons eu, lui et moi, une discussion extrêmement pénible, après laquelle il nous est impossible de nous revoir.

À la suite de ces paroles, le frère et la sœur eurent un long entretien, d'où l'un et l'autre sortirent très émus, une douleur résignée empreinte sur leur physionomie. Depuis lors, le nom de Gratien n'avait plus été prononcé entre eux, et, de même, celui de Ninon et de Laurent Bordès.

Une année s'écoula, pendant laquelle le vieux M. Bordès s'affaiblit beaucoup. Le dernier coup lui fut porté au moment des élections législatives, lorsqu'il vit son petit-fils figurer, dans le Midi, sur une liste électorale d'extrême gauche.

– Un Bordès !... Seigneur, vous avez voulu me laisser voir ce jour ! Que votre volonté soit

faite !... Mais il me tue, le malheureux enfant !

Au jour du scrutin, il voulut, malgré sa faiblesse, se traîner jusqu'au bureau de vote de sa commune. Comme quelqu'un le reprenait de cette imprudence, il répliqua :

– Je peux bien sacrifier mon pauvre reste de vie pour ce grand devoir.

Au retour, il s'alita définitivement, et, quelques jours plus tard, il rendait à Dieu sa belle âme de chrétien sans reproche, où la religion, la patrie, la famille avaient régné toujours.

M. de Marnis, le député de la circonscription récemment élu et le descendant de cet Henri de Marnis que sauva naguère Ninon Bordès, « la grande Chouanne », vint voir le vieillard à son lit de mort et pria un long moment. En se retirant, il serra la main de M<sup>me</sup> Bordès en disant avec émotion :

– Voilà un vrai Français et un grand chrétien de moins parmi nous, madame. Il ne nous reste qu'à marcher sur ses traces.

Toute la contrée suivit le cercueil du vieux

M. Bordès, et une unanime louange salua ce mort qui avait été dans toute l'acception du mot un homme de bien.

... Mais Dieu n'arrêta pas là les épreuves qu'il destinait aux habitants des Nardettes.

Une quinzaine de jours après le décès du grand-père, on amena à la ferme Laurent tué sur le coup en tombant de son char à bancs qu'avait entraîné un jeune cheval emporté.

Alexandre – blackboulé aux élections, en dépit de ses merveilleuses promesses – avait été avisé de la mort de son grand-père par un simple mot de Laurent, mais il n'était pas venu à l'enterrement et s'était contenté d'envoyer sa procuration pour l'arrangement des affaires. Cette fois, en recevant le télégramme de Ninon annonçant le mortel accident, il partit aussitôt et arriva aux Nardettes la veille des funérailles.

M<sup>me</sup> Bordès, brisée de douleur, parut à peine s'apercevoir de sa présence. Il se montra très froid, mais correct, aida Ninon qui surmontait courageusement son immense chagrin pour s'occuper de tout et de tous, et feignit de ne pas

s'apercevoir de l'attitude aucunement chaleureuse que prenaient à son égard parents et amis.

Valentine, en dépit de sa fatigue continuelle, vint assister à la triste cérémonie. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même, ses yeux seuls semblaient vivre dans sa figure émaciée. Une mélancolie invincible planait sur ce jeune visage, augmentée encore ce jour-là par les larmes qui remplissaient les beaux yeux bleus, tandis qu'elle suivait le cercueil de l'ami d'enfance qu'elle avait profondément aimé.

Didier accompagnait sa sœur. Sur son visage maigri, creusé, on pouvait lire la douleur que lui causaient la mort de l'excellent Laurent et le chagrin de la mère et de la sœur. Mais quand il s'approcha de Ninon pour lui serrer la main, ce visage devint rigide, et il détourna les yeux comme si la vue de la jolie physionomie altérée par la douleur lui était insoutenable.

Autrefois, les jeunes Larmy n'auraient pas manqué d'entourer la pauvre mère et Ninon, après une telle série d'épreuves. Mais cette



affectueuse intimité était finie. Aussitôt après la cérémonie, Valentine et Didier reprirent le train, sans même aller jeter un coup d'œil sur la Mirille.

Lorsque leurs amis et les quelques parents qui leur restaient se furent éloignés, M<sup>me</sup> Bordès, Ninon et Alexandre se trouvèrent seuls dans la grande ferme dont le jeune maître avait disparu pour toujours.

M<sup>me</sup> Bordès se tenait assise près d'une fenêtre, dans le vieux fauteuil de paille de l'aïeul, et ses yeux brûlés de larmes se fixaient vaguement sur la cour où s'ébattaient les volailles. Ninon, la tête appuyée contre son épaule, lui baisait de temps à autre le front, doucement, tendrement, comme pour lui dire : « Je suis là, je vous aime bien, et je voudrais tant pouvoir vous enlever cette douleur, mère chérie ! »

Alexandre se promenait de long en large à travers la salle. Il semblait en proie à d'absorbantes réflexions, ainsi qu'en témoignait l'expression de sa physionomie.

Il s'approcha enfin du groupe formé par sa mère et sa sœur, et, prenant une chaise, s'assit en

face d'elles.

– Je vais être obligé, à mon grand regret, de vous quitter pour repartir ce soir. Ma clientèle m'attend et de plus ma femme est malade... Mais je voudrais auparavant savoir ce que vous comptez faire pour la ferme.

– Oh ! je ne puis penser encore à cela, si tôt après...

Un peu d'émotion vint adoucir la physionomie d'Alexandre. Il se pencha et prit la main de sa mère.

– Soit, n'en parlons pas encore. Le vieux Michel est très au courant, il saura diriger le travail, rien ne presse donc. Je reviendrai dans une quinzaine de jours, peut-être même avant, si ma femme est mieux.

– Qu'a-t-elle donc ? interrogea machinalement Ninon.

– Elle ne s'est pas bien remise, depuis la naissance de notre petite Louise, et...

M<sup>me</sup> Bordès et Ninon redressèrent simultanément la tête.

– Tu as un enfant ?

– Oui, voilà près d'un an déjà. Je ne vous l'avais pas fait savoir, puisque vous aviez jugé bon de rompre tous rapports avec moi... Et surtout, j'ai dû céder sur ce point à l'opposition de ma femme, qui s'est montrée, je vous le dis sincèrement, très froissée de voir que vous la repoussiez.

M<sup>me</sup> Bordès eut un geste vague. En ce moment, elle n'était pas en état de discuter... Et Alexandre, profitant habilement du malheur qui lui ouvrait de nouveau la maison des ancêtres, se montra, pendant cette soirée, si empressé près de sa mère et de sa sœur, que les deux pauvres femmes, brisées par la fatigue et le chagrin, en éprouvèrent une réelle consolation et lui dirent d'elles-mêmes au moment du départ :

– Reviens bientôt.

– Et apporte-nous la photographie de ta petite-fille, ajouta M<sup>me</sup> Bordès.

Une dizaine de jours plus tard, Alexandre apparaissait de nouveau aux Nardettes. Il avait

confié sa clientèle à un confrère, de manière à pouvoir rester jusqu'à entière conclusion des affaires de succession.

Le vieux M. Bordès avait fait un testament avantageant Ninon et Laurent, à la suite du mariage de l'aîné. Nul doute que Laurent n'eût dans l'idée de faire de Ninon sa seule héritière, au détriment de celui qui avait renié tous les vieux principes de sa race. Mais il était mort sans avoir eu le temps d'écrire ses volontés, et Alexandre avait droit maintenant à part égale sur le bien de son cadet.

La question des Nardettes était le gros souci. Alexandre, lui, en vrai déraciné, proposait carrément de vendre la ferme. M<sup>me</sup> Bordès et Ninon sursautèrent d'indignation... Vendre la vieille demeure familiale, le cher logis où tous les ancêtres avaient vécu, et qu'illustrait le souvenir de la « grande Chouanne » ! Comment lui, un Bordès, pouvait-il avoir seulement cette pensée ?

– Mais vous ne pouvez continuer à diriger vous-même cette exploitation ? fit observer Alexandre.

– Pourquoi pas ? dit Ninon. Michel s’y entend très bien, il est très aimé des autres domestiques et saura bien les conduire. Puis, comme j’étais toujours avec grand-père, je suis au courant de bien des choses, je saurai surveiller un peu...

– Toi, pauvre Ninette ? dit-il en enveloppant d’un regard de commisération un peu railleuse la délicate créature que cette série d’épreuves semblait avoir affinée encore. Quelle influence veux-tu qu’une enfant comme toi ait sur ces hommes ?

– Oh ! je ne suis plus une enfant ! dit-elle gravement.

Et, de fait, l’expression rieuse et gaie de jadis semblait avoir fui à jamais des beaux yeux bruns maintenant toujours soucieux et méditatifs.

Ninon s’obstinant à vouloir conserver les Nardettes, Alexandre s’arrangea pour faire entrer dans la part de sa sœur la ferme et les terres en dépendant. Les deux femmes déclinèrent l’invitation qu’il leur adressa, une fois les affaires réglées, de venir passer quelque temps chez lui. Il partit, et M<sup>me</sup> Bordès demeura seule avec Ninon

dans le triste logis.

La jeune fille se mit courageusement à la direction de la ferme. De bons amis, cultivateurs aussi, l'aidaient de leurs conseils. Mais bientôt elle dut tout laisser pour se consacrer uniquement aux soins qu'exigeait la santé déclinante de sa mère. M<sup>me</sup> Bordès ne pouvait se remettre du coup que lui avait porté la mort de son fils, et, après avoir traîné tout l'hiver, elle s'éteignit au printemps entre les bras de Ninon.

Alexandre accourut en recevant le télégramme de sa sœur. Ninon, accablée de douleur, eut un soulagement de pouvoir se reposer sur lui des tristes détails. À l'enterrement, elle revit Didier, mais non Valentine, revenue plus souffrante du Midi où elle avait passé l'hiver. L'aîné des Larmy, ayant accompli son temps de service, s'occupait maintenant de la fabrique, de concert avec son associé. Toujours amaigri, triste et froid, il eut envers Ninon la même attitude que l'autre fois, et disparut aussitôt la cérémonie terminée.

Il y eut encore de nouvelles affaires à régler. Alexandre paraissait très pressé, il activait le

notaire en prétextant des malades qui le réclamaient.

Il fallait aussi fixer le sort de Ninon. Maintenant, la jeune fille ne pouvait demeurer seule à la ferme.

– Il faudra te décider à la vendre, conclut Alexandre le jour où il aborda ce sujet.

– Vendre les Nardettes !... Oh ! jamais ! dit Ninon avec indignation.

Alexandre retint un geste d'impatience.

– Que veux-tu en faire, cependant ? Les louer ?... Ce sera du tracas continu.

– C'est égal, elles seront encore à nous, et si plus tard je puis y revenir...

– Il faudrait pour cela que tu épouses un campagnard, et tu peux faire mieux que cela... Je m'étais figuré que Didier avait un fort sentiment pour toi. Mais il me paraît s'être singulièrement éloigné maintenant.

Ninon, devenue toute pâle, ne répliqua rien et se mit à caresser machinalement de ses doigts tremblants la tête de Tom, tandis qu'Alexandre

continuait :

– Peut-être avec sa fortune trouve-t-il ta dot trop mince. Sous les airs désintéressés qu’il affectait, il est sans doute plus pratique qu’un autre.

– Oh ! non, bien certainement ! protesta Ninon d’une voix sourde.

– Bah ! bah !... Du reste, je ne l’en blâme pas. La vie est si horriblement difficile aujourd’hui !

– Pour ceux qui ne rêvent que luxe et bien-être peut-être. Mais Didier a des goûts très simples.

– Ce n’est pas comme Gratien, alors ! Je l’ai revu dernièrement à Paris. Il a une installation charmante et mène une vie de fête continuelle.

– Quelle différence avec son frère ! murmura Ninon.

Alexandre leva légèrement les épaules.

– Gratien est un bon garçon, très intelligent, mais qui trouve, non sans raison, que la vie est faite pour jouir.

– Non sans raison !... Oh ! Alexandre !



Il donna une petite tape amicale sur la joue de sa sœur.

– Ce n’est pas tes principes, jeune personne sérieuse ? Bah ! tu en changeras peut-être un jour !

– Jamais, jamais ! dit-elle avec énergie.

Jugeant sans doute oiseux de discuter sur ce sujet, Alexandre poursuivit :

– Nous disons donc que nous allons chercher un locataire pour les Nardettes...

– Nos pauvres Nardettes ! murmura Ninon avec un sanglot étouffé.

– Et toi, Ninette, je t’emmène à Paris où ma femme t’attend.

– Moi !... quitter Sarnay !... quitter le pays !

C’était le premier cri de douleur à la pensée de l’exil... Mais Alexandre n’eut pas de peine à lui faire comprendre qu’elle ne pouvait demeurer seule ici, et que sa place était au foyer de son frère.

Quel déchirement pourtant !... Et quelle

appréhension de se trouver dans un milieu si différent de l'entourage qui avait été le sien jusqu'ici !

M<sup>me</sup> Alexandre Bordès lui avait écrit un petit mot, aimable et banal, où ne se laissait pas voir beaucoup de cœur. Alexandre avait du reste reconnu lui-même que sa femme n'était aucunement sensible.

– Elle trouve que cela nuit beaucoup à la santé, avait-il ajouté. Mais c'est une remarquable femme d'intérieur, douée en même temps d'une réelle intelligence, et qui m'aidera pour mon avenir politique.

Ninon, tout accablée encore par son chagrin, ne releva pas cette dernière phrase, pressentant que sa belle-sœur et elle n'auraient rien qui les rapprochât, elle émit l'idée de se retirer dans un couvent de dames pensionnaires. Mais Alexandre se montra si fâché qu'elle n'osa insister.

Elle obtint cependant, sans difficulté, la permission de passer les premiers mois de son grand deuil chez de vieux amis de la famille, tout proche de Sarnay. Alexandre parut même satisfait

de cet arrangement. Peut-être sa femme et lui ne se souciaient-ils pas d'être gênés durant les plaisirs de l'été par les vêtements de deuil de la jeune fille... Il fut convenu qu'au début de l'automne il viendrait chercher sa sœur pour l'emmener à Paris.

Un locataire fut vite trouvé pour le domaine des Nardettes, un des mieux cultivés de la contrée. Par un soir paisible, tout parfumé des douces senteurs qui s'échappaient du jardin fleuri, Ninon, le cœur gonflé de sanglots, quitta le cher vieux logis, emportant entre ses bras la relique familiale, la quenouille de la grande Chouanne ».

Elle n'y revint plus pendant cet été, il lui aurait été trop dur de le voir habité par des étrangers. Jamais, non plus, ses promenades, rares d'ailleurs, ne la conduisirent vers la Mirille, qu'on venait de mettre en vente. Elle avait souffert là une des grandes douleurs de sa vie, et y retrouvait trop vif le souvenir de l'ami d'enfance qui l'avait fuie en emportant un douloureux secret.

Vers la fin de septembre, elle reçut une lettre de son frère lui demandant de rester à Sarnay jusqu'au début de novembre, époque à laquelle il pourrait seulement venir la chercher, une affaire importante l'occupant en ce moment.

– C'est sa campagne électorale, sans doute ? dit M<sup>me</sup> Barbans, la vieille amie chez qui Ninon demeurait.

La jeune fille la regarda avec surprise.

– Sa campagne électorale ?...

M<sup>me</sup> Barbans se tourna vers son mari.

– Tu n'as donc pas dit à Ninon ce que tu avais vu hier dans le journal ?

– C'est vrai, je n'y ai plus pensé ce matin !... Votre frère, ma chère enfant, se présente comme candidat dans une circonscription de l'Est – je ne me rappelle plus laquelle – pour remplacer un député mort il y a quelques mois.

– Oh ! encore ! murmura douloureusement Ninon. Et toujours sous la même étiquette ?

– Toujours, ma pauvre enfant, toujours, hélas !

Ninon pria beaucoup pour que la tentative d'Alexandre connût l'insuccès. Mais Dieu, dans ses impénétrables desseins, ne l'exauça pas, et M. Barbans rentra un matin chez lui, le journal à la main, en disant :

– Alexandre est élu.

Le nouveau député arriva à Sarnay un peu plus tard. Il fut assez intelligent pour ne pas étaler le contentement qui gonflait son cœur, et ne pas se formaliser de la froideur polie des Barbans, non plus que du silence gardé par Ninon sur sa récente élection. Seulement, il pressa le départ.

Un matin pluvieux, Ninon quitta le pays natal. Le jour où Didier lui avait dit adieu, elle avait senti qu'une page de sa vie venait de se terminer, une jolie page douce et lumineuse. Aujourd'hui, une autre, trempée de larmes, venait de tourner encore. Que verrait maintenant le feuillet blanc contemplé par Ninon avec un secret effroi ? Dieu seul le savait.

## **Deuxième partie**

## I

– Alors, c’est aujourd’hui que tu attends la jeune Chouanne, Jeanne ?

En faisant cette interrogation, Edmond Bardonnier laissa échapper un petit rire ironique qui trouva un écho sur les lèvres de sa sœur.

– Oui, Alexandre m’annonce son arrivée pour cinq heures avec la jeune personne en question.

– Cinq heures !... Les voilà qui sonnent. Tu vas voir arriver les voyageurs. Si je restais pour faire connaissance avec cette charmante dévotte ?

– Si le cœur t’en dit... Je t’offre même de partager notre dîner.

– Merci beaucoup, mais je suis attendu à la maison... Dis donc, ça va t’amuser de déniaiser la petite ?

M<sup>me</sup> Jeanne pinça les lèvres qu’elle avait très minces.

– Alexandre prétendait me coller cette tâche, mais je lui ai fait comprendre que la chose se produirait toute seule par le fait même du changement de milieu. La pauvre petite a été élevée dans des idées horriblement rétrogrades, par de vieux fanatiques qui lui ont donné la plus fausse notion de l'existence. Ici, elle trouvera les opinions les plus larges, la liberté morale la plus complète. Au premier moment, elle sera surprise, c'est inévitable. Mais bien vite elle trouvera cela charmant.

– C'est probable. Et vous lui ferez faire un bon mariage. Cent mille francs de dot, c'est assez bien pour qui n'est pas trop ambitieux... Elle est gentille, je crois ?

– Jolie même, prétend Alexandre. Mais il faut se défier de ses exagérations. Les voilà, il me semble.

Un bruit de voix se faisait entendre dans l'antichambre. Jeanne se leva et alla ouvrir la porte du petit salon où elle causait avec son frère. Derrière elle, Edmond s'avança curieusement, tout en tortillant la moustache rousse qui ornait



son visage rond et coloré.

– Sapristi ! oui, elle est jolie ! murmura-t-il entre ses dents en apercevant l'arrivante.

– Jeanne, voici ma petite sœur, dit Alexandre.

Sans élan, Jeanne tendit la main à la jeune fille dont le long voile de crêpe relevé laissait voir le visage pâli et les beaux yeux un peu intimidés.

– Soyez la bienvenue, Ninon. Êtes-vous très fatiguée ?

La jeune fille répondit machinalement, tout en rougissant sous le regard trop admiratif d'Edmond.

– Tiens, tu es là, Edmond ? dit Alexandre en tendant la main à son beau-frère. Ninon, je te présente un des frères de Jeanne, Edmond Bardonnier, secrétaire particulier du ministre de la Justice.

Firmin Bardonnier, en bon père, avait eu soin de bien caser sa progéniture. L'aîné de ses fils venait d'être nommé préfet, en dépit de son incapacité ; Edmond, après avoir réussi péniblement à passer sa licence ès lettres, avait

été pris comme secrétaire par le garde des sceaux, qui ne pouvait rien refuser à son copain Bardonnier, avec lequel il avait brassé naguère quelques affaires louches. Ces honnêtes personnages estimaient qu'il convenait avant toute chose de songer à leur propre intérêt, beaucoup plus pressant que celui du bon peuple qui les avait envoyés au Parlement.

Jeanne emmena sa belle-sœur à la chambre qui lui avait été préparée. Le nouveau député venait de changer d'appartement. On voyait qu'il avait reçu sa part de la fortune de ses parents.

– Je crois que vous serez bien ici, dit Jeanne en jetant un regard autour de la chambre claire et confortable. Du reste, s'il vous manque quelque chose, dites-le-moi.

Ninon la remercia et demanda à voir le bébé. Sur un appel de M<sup>me</sup> Bordès, une jeune bonne apparut, portant une frêle petite fille qui se mit tout d'abord à pleurer en voyant une étrangère. Mais quand le doux visage de Ninon se fut penché vers elle, quand la jeune fille l'eut prise entre ses bras, Louissette se calma et se laissa

embrasser sans protester.

– Vous aimez les enfants, Ninon ? demanda M<sup>me</sup> Bordès.

– Beaucoup !

– Eh bien ! vous pourrez vous amuser à vous occuper de Louissette ! dit la jeune femme d'un ton de satisfaction.

Le dîner parut fort long à Ninon. Tout d'abord, elle était lasse, n'étant pas habituée aux voyages ; puis la présence d'Edmond – celui-ci s'était ravisé et avait accepté l'invitation de sa sœur – l'intimidait et la gênait. Ce gros garçon trop aimable, et de mine ridiculeusement suffisante, lui était dès le premier abord absolument antipathique.

D'ailleurs sa belle-sœur elle-même ne lui plaisait qu'à demi. Petite, un peu boulotte, et très fraîche, Jeanne n'avait pas un physique désagréable, mais au regard, à l'intonation, à certain plissement des lèvres trop minces, on la devinait sèche et autoritaire. Du reste, dès ce premier soir, Ninon comprit qu'Alexandre n'était

pas le maître chez lui.

En se trouvant seule dans sa nouvelle chambre, la jeune fille eut un moment de lourde, d'invincible tristesse, les larmes se mirent à couler sur son visage fatigué. Une à une, toutes les épreuves de cette année écoulée se présentaient à son esprit, venaient raviver les blessures de son cœur ; d'abord ce mystérieux assassinat de M<sup>me</sup> Brénoux, cette étrange découverte du portefeuille de Didier... Puis la bizarre attitude du jeune Larmy, son adieu, et ce brisement de liens d'amitié qui dataient de toujours... Et ensuite la mort de ces êtres si chers qu'étaient le grand-père, Laurent, et la mère tant aimée...

Maintenant, une vie nouvelle s'ouvrait devant Ninon. Étant donné les opinions politiques et religieuses – ou plutôt antireligieuses – de son frère et de sa belle-sœur, elle prévoyait, en dehors même de toute question de caractère, qu'elle aurait à lutter et à souffrir.

– Mon Dieu, ce qu'il vous plaira ! dit-elle avec une ferveur résignée. Je suis bien petite et bien

seule. Mais si vous êtes avec moi, je serai plus forte qu'eux.

Comme elle l'avait dit à sa belle-sœur, Ninon aimait beaucoup les enfants. Aussi se mit-elle sans difficulté à s'occuper de Louissette, à la secrète satisfaction de M<sup>me</sup> Bordès qui se trouvait ainsi délivrée de la surveillance incessante qu'exigeait la jeune bonne coquette et négligente.

Jeanne n'était pas une mère très tendre. Elle aimait certainement sa petite fille, mais n'avait pour elle aucune de ces cajoleries dont sont ordinairement prodigues les jeunes mères. Aussi Louissette eut-elle vite fait de s'attacher à sa tante, dont la tendresse n'excluait pas cependant une certaine fermeté.

– Tu as tout ce qu'il faut pour faire une bonne mère de famille, Ninette, dit un jour Alexandre à sa sœur, en la voyant dans la salle à manger en train de dorloter le bébé qui gazouillait joyeusement. Il faut songer à te marier. Nous allons, Jeanne et moi, te chercher quelque gentil garçon.

Ninon pâlit, et son doux regard se voila.

– Je t’en prie, ne t’occupe pas de cela, Alexandre ! Je ne songe pas du tout au mariage.

– Cette plaisanterie !... Prétendrais-tu rester célibataire !

– Je... je crois que oui, balbutia Ninon.

Son frère leva les épaules.

– Qu’est-ce que cette idée ridicule ? Je ne suppose pas que tu aies la vocation religieuse ?

– Non, malheureusement ! soupira Ninon.

– Alors, quoi ? Je ne dis pas que tu épouses le premier venu, mais nous te trouverons certainement quelqu’un qui te plaira. Tu peux faire un beau mariage, Ninette.

Elle ne répliqua rien, ne voulant pas éterniser la discussion. Il était préférable de conserver toutes ses forces pour le jour où il lui faudrait repousser les prétendants présentés par Alexandre et Jeanne.

Elle savait trop d’avance ce qu’ils seraient, ceux-là ! Un beau mariage, cela signifiait, pour

Alexandre et pour sa femme, de la fortune, une position brillante ou promettant de le devenir bientôt. Quant à l'homme par lui-même, c'était question secondaire, et plus encore les qualités morales, les habitudes, les opinions de l'individu.

Depuis un mois qu'elle était chez son frère, Ninon avait déjà appris bien des choses. Jeanne, ayant déclaré que cette petite avait besoin d'être déniaisée, ne se gênait pas pour parler de tout devant elle. Ninon avait ainsi pu se convaincre combien, en nombre de cas, les réflexions de sa belle-sœur dénotaient une certaine absence de sens moral, un jugement faux et prévenu, et, lorsque la question de religion était en jeu, un inquiétant fanatisme de sectaire.

Alexandre suivait sa femme dans cette voie. Lui qui avait reçu l'éducation la plus chrétienne ne craignait rien tant que d'entendre rappeler ses pieux souvenirs d'enfance. Le fait advint un jour à Ninon, qui, dans le courant de la conversation, avait parlé d'un incident d'autrefois, du temps où son frère servait la messe au curé de Sarnay. Edmond Bardonnier, qui se trouvait là, ricana :

– Tiens, tu ne nous avais pas raconté ça, Alexandre.

Les lèvres serrées, une lueur de colère dans le regard, Alexandre riposta :

– Ces stupides mômèries sont depuis longtemps hors de ma mémoire, et je ne sais au fond de quel sac Ninon a été puiser cela !

Le beau regard de Ninon, douloureux et indigné, se leva vers lui...

– C’est au fond de mon cœur, qui garde bien, lui, nos chers souvenirs ! dit-elle d’une voix vibrante. Je te plains, Alexandre, d’avoir la mémoire si courte !

Alexandre haussa les épaules, mais son visage avait eu une rapide contraction. Jeanne se mit à rire ironiquement, sans rien dire. Mais quand, un peu après le dîner, elle se retrouva seule avec son mari et son frère, Ninon ayant prétexté un mal de tête pour se retirer chez elle, elle s’exclama :

– Crois-tu, Edmond, que nous n’aurons pas de soucis avec cette petite fanatique ? Figure-toi qu’il lui faut sa messe tous les matins, du maigre



le vendredi... Quant à cela, Alexandre, je te préviens que nous ne continuerons pas.

– C’est bien peu de chose, ma chère amie, avança Alexandre.

Il aimait réellement sa sœur, et, s’il n’avait été poussé par sa femme, aurait toujours évité de la contrarier sans motif.

– Peu de chose !... On voit bien que tu n’es pas maîtresse de maison ! riposta aigrement M<sup>me</sup> Jeanne. C’est un plat spécial pour elle, chaque vendredi.

– Il suffirait de faire frire des œufs pour ce jour-là.

– Pas du tout, nous avons coutume d’en prendre seulement aux repas du jeudi et du samedi, et je ne changerai certainement rien à nos habitudes pour cette péronnelle.

– Bah ! ma chère, deux œufs à la coque une fois par semaine ne donneront pas beaucoup de mal à ta cuisinière ! fit observer Edmond.

Sa sœur le regarda avec un rire moqueur.

– Comment, toi, tu voudrais que j’entre dans

les vues de cette petite bigote ? Ah ! les hommes ! Il suffit de deux beaux yeux pour leur faire tourner casaque !

– Permets, permets, ceci ne veut pas dire que j’approuve ses idées. Mais enfin, il me semble inutile de la contrarier pour si peu de chose.

– Je ne considère pas comme peu de chose son éducation à refaire. Ceci sera un premier pas.

Comme toujours, Alexandre laissa faire sa femme. Et, dès lors, le vendredi, Jeanne eut bien soin de ne commander aucun plat pouvant permettre à sa belle-sœur de garder l’abstinence.

Avec sa santé demeurée délicate depuis les malheurs qui s’étaient succédé. Ninon aurait pu facilement demander une dispense à son confesseur. En toute autre circonstance, elle l’aurait fait probablement. Mais ici, elle se trouvait en face d’un parti irréligieux, d’une méchanceté savamment machinée, et, jugeant qu’elle devait en ce cas affirmer hautement sa foi, elle s’abstint dès lors, chaque vendredi, de toucher à ces mets contraires à l’ordonnance de l’Église.

Elle ne céda ni aux sarcasmes de Jeanne, ni aux injonctions d'Alexandre, assez douces d'abord, irritées ensuite. Ils comprirent tous deux qu'ils avaient affaire à forte partie, et que cette délicate petite créature avait une âme énergique qui ne serait pas facilement domptée.

## II

– Ninon, voulez-vous que je vous emmène à la Chambre, aujourd’hui ? Vous entendrez Alexandre, qui doit interpeller le ministre de l’Instruction publique.

La jeune fille, qui parcourait un livre en attendant le déjeuner, leva vers sa belle-sœur son regard sérieux.

– Il ne s’agit pas d’une question religieuse, Jeanne ?... Car, je vous avoue qu’il me serait trop pénible d’entendre mon frère parler contre tout ce que j’aime et respecte.

Jeanne leva impatiemment les épaules.

– Que vous êtes ridicule... Non, il s’agit d’une question d’instituteurs... Vous décidez-vous ?

– Oui, je vous accompagnerai, dit Ninon, après quelques secondes de réflexion.

Quand elles furent installées dans la tribune,

Jeanne lui nomma les principaux parlementaires. Avec un mélange de tristesse et de mépris, Ninon considéra les êtres dont l'unique préoccupation semblait être de ruiner la France, moralement et matériellement. Parmi ceux-là se distinguait Firmin Bardonnier, bien reconnaissable à sa carrure d'athlète, à son ventre bedonnant, à son large visage blafard.

Ninon n'avait eu encore occasion de le voir qu'une fois. Jusque-là, il était demeuré dans sa propriété du Médoc, jugeant que la surveillance de ses vignobles passait encore avant le souci des intérêts de ses électeurs. Il était venu dîner le dimanche précédent chez son gendre, avec sa femme, petite blonde bien dodue, prétentieuse et sotté, que la situation de son mari gonflait d'orgueil. L'un et l'autre avaient fortement déplu à Ninon, malgré le compliment dont Firmin Bardonnier avait cru devoir la saluer à son entrée. Il en avait été de même de Louisa, leur plus jeune fille, une blonde sans fraîcheur, excessivement poseuse, toute pétrie de science et regardant de ce fait du haut de sa grandeur cette petite Ninon qui avait modestement passé son brevet simple et qui

croyait encore, la malheureuse, à tout ce que lui racontaient ses prêtres.

Dans cette enceinte remplie de physionomies inconnues, ce fut un plaisir pour Ninon d'apercevoir le sympathique et franc visage de M. de Marnis, parmi le groupe des députés de droite. C'était quelqu'un du pays, du cher pays d'Anjou. Puis Robert de Marnis s'était toujours montré très bon, très aimable pour les habitants des Nardettes. Jadis, quand il était un très jeune homme, il entraît souvent à la ferme en revenant de la chasse, et s'amusait comme un enfant avec Ninon, toute petite fille alors. Ou bien, il faisait avec Alexandre et Laurent de joyeuses parties à travers les prés... Laurent l'avait en grande amitié, mais Alexandre, tout en se sentant flatté d'être traité en égal, lui, fils de cultivateurs, par le jeune vicomte, ne pouvait au fond le souffrir. D'instinct, l'aîné des Bordès avait toujours sourdement détesté toutes les supériorités, fussent-elles dues à la naissance, à la fortune, à l'intelligence ou même aux qualités morales.

Devenus adversaires politiques, M. de Marnis

et lui ne se voyaient plus en dehors de l'arène parlementaire. Mais Ninon était toujours restée en relations amicales avec le châtelain de Gauges et sa jeune femme. Avant de quitter Sarnay, elle avait été au château dire adieu à la vicomtesse, et celle-ci l'avait invitée avec beaucoup d'instance à venir la voir à Paris.

Mais Ninon se demandait maintenant si on lui permettrait d'entretenir ces relations.

Le discours d'Alexandre fut assez terne. Il n'était pas orateur, loin de là, et le ministre n'eut pas de peine à réfuter, avec une ironique finesse, les arguments présentés par lui.

Mais ce qui intéressa Ninon, ce qui l'intéressa et la fit souffrir à la fois, ce fut la lutte oratoire entre un des plus acharnés parmi les anticléricaux présents et un membre du parti catholique. Elle entendit là des attaques violentes contre sa chère religion, elle vit une partie de l'assemblée applaudir aux paroles de haine sournoisement enveloppées de formes doucereuses. Et elle frémit ensuite d'émotion heureuse quand le député catholique se leva pour défendre, avec une

simplicité qui augmentait la portée de ses paroles, sa religion outragée.

En entendant éclater les applaudissements de la droite et du centre, Ninon eut l'instinctif mouvement de frapper, elle aussi, ses mains l'une contre l'autre. Mais la voix irritée de Jeanne murmura à son oreille :

– Êtes-vous folle ?... C'est stupide ce que vous faites là !

« Cela m'est bien égal ! pensa Ninon. Il est tout naturel que j'applaudisse le défenseur de mes chères croyances ! »

En sortant du Palais-Bourbon, Jeanne s'arrêta un long moment pour causer avec des amies. Ninon, que cette conversation n'intéressait guère, regardait les parlementaires, cherchant à reconnaître ceux que lui avait nommés sa belle-sœur. Elle aperçut M. de Marnis, qui causait avec un homme âgé, de mine bienveillante et distinguée. Au passage, il la salua discrètement.

– C'est vous que ce monsieur salue, Ninon ? demanda avec surprise M<sup>me</sup> Bordès.



– Oui, c’est le vicomte de Marnis, notre député, que nous connaissons depuis toujours.

– Ah ! oui, je me souviens qu’Alexandre m’avait dit cela, autrefois. Mais naturellement, ils ne se voient plus depuis longtemps.

– Il est avec le duc de Mansac, dont le fils est son intime ami, dit une grosse dame qui était la femme d’un important personnage politique. Voilà un vieux qu’on ne peut parvenir à débarquer, dans son coin de province arriérée ! Ces imbéciles d’électeurs tiennent à leur duc, il faut voir ça ! Mais espérons qu’après sa mort nous y arriverons plus facilement.

– De qui souhaitez-vous la mort, madame ? demanda une voix masculine, douce et un peu traînante.

Ninon se retourna vivement, et un cri de surprise lui échappa à la vue de Gratien Larmy.

Lui aussi avait eu un geste d’étonnement, et sa physionomie fatiguée, creusée par les veilles et par la vie de plaisirs, parut s’éclairer tout à coup.

– Ninon !... ici !... Quelle surprise !

– Et vous, monsieur, vous voilà enfin revenu à Paris ? interrogea Jeanne tout en répondant au salut du jeune homme.

– Oui, pour tout l’hiver, je l’espère... J’étais allé, sur le conseil des médecins, reprendre un peu de forces dans un séjour de quatre mois chez un ami, en Italie, ajouta-t-il en s’adressant à Ninon, en manière d’explication.

– Étiez-vous malade, Gratien ?

– Oui, un peu. Je toussais beaucoup à la fin de l’hiver dernier. Mais maintenant c’est fini, je vais très bien... Et vous, Ninon ?

Il avait gardé entre ses mains la petite main qui lui avait été offerte, et enveloppait Ninon de son regard toujours si félinement doux.

– Moi, je n’irais pas trop mal, si... si je n’avais encore tant de chagrin ! dit-elle tristement.

Une ombre d’émotion passa sur la physionomie de Gratien.

– Oui, vous avez eu tellement d’épreuves, pauvre Ninon !... Mais, heureusement, vous avez trouvé un foyer et de nouvelles affections, chez

Alexandre...

– Tiens ! Monsieur Larmy ! On vous revoit enfin !

Louisa Bardonnier s’avançait, suivie de sa mère. Un peu de rose montant à ses joues procurait à son visage un éclat inaccoutumé, tandis qu’elle donnait à Gratien une poignée de main.

Pendant que le jeune homme échangeait quelques mots avec les nouvelles arrivantes, Ninon l’examinait discrètement et fut frappée du changement qui s’était opéré en lui. Oui, il avait été malade... Il devait même l’être encore, en dépit de son assurance. Elle remarqua aussi son rire saccadé et railleur, le pli sardonique des lèvres et l’air de fatuité dédaigneuse qui existait déjà autrefois chez lui, mais que Ninon retrouvait bien accentué maintenant.

– Vous viendrez nous voir un de ces jours ? demanda M<sup>me</sup> Bordès, quand le jeune homme prit congé d’elle.

– Certainement, je vous ferai ma visite de

retour... Au revoir, Ninon. Je suis heureux de vous retrouver à Paris.

– Avez-vous des nouvelles de Mélite ? interrogea Ninon.

– Mais oui, elle m’a écrit la semaine dernière. Tout le monde va très bien chez elle, les deux bébés poussent à merveille.

– Et Valentine ?

Une crispation passa sur le visage de Gratien.

– Valentine... Je ne sais pas trop... Je crois qu’elle ne va pas plus mal... À bientôt, Ninon.

Il salua et se dirigea vers l’élégante petite automobile qui l’attendait devant le Palais-Bourbon.

– C’est votre ami d’enfance, paraît-il ? dit M<sup>lle</sup> Bardonnier d’un ton aigre-doux.

– Oui, et même un parent éloigné. Son frère et lui étaient nos inséparables compagnons pendant leurs séjours à Sarnay.

– Il ne parle jamais de ce frère. Sont-ils brouillés ?

– Je ne sais... Ils avaient un caractère et des goûts très dissemblables. Peut-être s'est-il produit quelque froissement entre eux.

– Celui-ci est charmant, en tout cas... Avez-vous remarqué comme il s'habille bien ?

– Non, je n'ai pas fait attention, avoua Ninon.

Louisa eut une moue méprisante à l'adresse de cette petite provinciale qui n'avait pas été éblouie par la mise pleine de recherche et l'élégance de manières du parfait Parisien qu'était Gratien Larmy.

Tandis que Ninon reprenait le chemin du retour avec sa belle-sœur et les dames Bardonnier, il lui revint à l'esprit la singulière demande en mariage de Gratien, jadis, près de la rivière. En le revoyant, elle n'avait même pas songé à cette courte scène qu'elle avait considérée comme un enfantillage de tout jeune homme, et qui ne lui avait laissé qu'un vague souvenir derrière toutes les épreuves qui l'avaient atteinte depuis lors. Maintenant plus que jamais, elle considérait sous cet aspect la demande de Gratien. Lui, qui ne songeait qu'au plaisir, aurait

été le premier las d'une promesse de fiançailles avec Ninon Bordès, paisible et sérieuse, précocement mûrie par le malheur.

Et devant les yeux soudain voilés d'une brume d'émotion passa la mince silhouette de Didier, son visage énergique, un peu grave quand le sourire ne l'éclairait pas, ses beaux yeux si doux pour ceux qu'il aimait, et pour les malheureux qu'il savait si bien aider et reconforter.

Oh ! celui-là !... pourquoi avait-il fui ?... Pourquoi ?...

– Vous marchez comme une somnambule, Ninon, dit la voix sèche de Jeanne. Est-ce la rencontre de M. Larmy qui vous rend si rêveuse ?

La jeune fille rougit un peu en voyant le sourire ironique des trois dames.

– Peut-être, car il a fait revivre en moi tous mes souvenirs d'autrefois, riposta-t-elle tranquillement.

– Il a été élevé chrétiennement, n'est-ce pas ? dit Louisa Bardonnier.

– Oh ! certes !

M<sup>lle</sup> Bardonnier eut un rire moqueur.

– Eh bien, il a fameusement changé ! Il en dit de belles de votre religion !

– Oh ! est-ce possible ! murmura douloureusement Ninon.

– Demandez à Jeanne.

– Oui, c'est exact, appuya M<sup>me</sup> Bordès. Ce n'est pas lui qui vous encouragera dans vos idées, Ninon.

La jeune fille ne répliqua rien à cette pointe de sa belle-sœur. Mais, à dater de ce jour, elle fit chaque soir une prière spéciale pour Gratien, en offrant à Dieu à l'intention de cette âme coupable les petites épreuves de chaque jour.

### III

Ninon n'était pas là quand Gratien vint faire sa visite. Mais elle le revit deux jours plus tard, au dîner auquel Jeanne et Alexandre l'avaient invité, en même temps que les Bardonnier.

– Que je vous annonce une bonne nouvelle, Ninon ! dit-il gaiement. Ou plutôt, non, devinez !

– Je ne suis pas très forte sur ce chapitre, Gratien.

– Cherchez un peu, voyons... Tenez, je vais vous aider... Quelqu'un que vous aimez bien va venir habiter non loin de Paris...

– Valentine ?

Le visage de Gratien eut la même crispation que l'autre jour.

– Mais non... C'est de Mélite qu'il s'agit. Son mari est envoyé en garnison à Versailles.

– Oh ! quel bonheur !



Une sorte de lueur heureuse passa dans le regard de Gratien à la vue de la joie qui éclairait le joli visage de Ninon, trop souvent mélancolique maintenant.

– Vous voilà contente ? Moi aussi, du reste.

– C’est bien à toi que ton beau-frère doit ce changement, fit observer Alexandre.

– Oh ! je l’ai facilement obtenu du ministre, avec lequel je suis intime. Il y a bien eu la question de religion... Bersier s’affiche un peu trop... Mais, bah ! l’autorité supérieure fermera les yeux, pour me faire plaisir !

– Ta sœur doit être heureuse, je suppose ?

– Ravie !... Le climat de sa région, là-bas, ne convenait pas aux bébés. Puis son mari est ambitieux. Il fera bien, par exemple, de changer d’opinions !

– Oui, les siennes ne le conduiraient pas loin, aujourd’hui ! dit Louisa en riant. Mais vous le convertirez, monsieur ?

– Hélas ! je crains que tous les efforts n’échouent sur cette tête de Breton fanatique !

– Pourtant, en faisant agir l’ambition ?...

– Hum ! je ne sais... Et puis, ce n’est pas Mélite qui l’encouragera à changer d’idées. Elle est encore plus...

Il s’interrompt, en se mordant légèrement la lèvre. Ses paupières s’abaissèrent comme s’il voulait éviter le regard de douloureux reproche qui se tournait vers lui.

Pauvre Ninon, tout la froissait dans cette maison ! Tout, jusqu’aux paroles de l’ami d’enfance qui avait pourtant reçu comme elle une éducation chrétienne et hautement morale.

Pendant le dîner, il lui fallut subir les assiduités du gros Edmond, son voisin de table. En face d’elle, Louisa, très élégante, très en verve, causait avec Gratien. Celui-ci lui donnait la réplique de ce ton à la fois nonchalant et légèrement ironique qui lui était particulier ; mais à certains instants, il devenait distrait, et son regard contrarié se posait un moment sur Edmond pour se reporter ensuite plus longuement, et en s’adoucissant beaucoup, sur Ninon si délicatement jolie dans sa très simple robe de

deuil.

Après le dîner, il essaya de se rapprocher de la jeune fille. Mais Louisa l'accaparait tout à fait, et ce ne fut qu'un peu avant de quitter les Bordès qu'il put échanger quelques mots avec Ninon.

Au premier moment, cette dernière avait été heureuse de revoir ce camarade d'enfance, qui lui rappelait les années heureuses et pour lequel elle avait eu une affection réelle, bien que non comparable à celle que lui inspirait Didier. Mais, maintenant, elle comprenait que tout les séparait. Jeanne ne s'était pas fait faute de lui apprendre la vie très peu exemplaire que menait Gratien et, ce soir, Ninon avait ressenti un douloureux brisement de cœur en devinant qu'il avait renié même jusqu'aux croyances de son enfance, pour s'engager dans la horde des ennemis de l'Église.

Dès lors, que pouvait-il y avoir de commun entre elle et lui ? Et que lui importait la promesse que sa voix douceuse avait murmurée à son oreille :

– Je viendrai quelquefois pour vous voir, Ninon, et causer du cher passé avec vous.

À quoi bon, puisqu'ils ne se comprendraient pas ?

Ninon, à qui Mélite avait écrit un petit mot plein d'affection pour lui annoncer son arrivée, avait formé le projet de se rendre le plus tôt possible près de son amie. Mais Louissette étant tombée malade, et Jeanne ayant pris la grippe, elle fut retenue au logis, de telle sorte que ce fut Mélite qui, un jour, arriva chez Alexandre, en compagnie de son mari.

Elle apprit à Ninon que la santé de Valentine déclinait chaque jour. La jeune fille demeurait l'hiver dans le Midi avec une parente. Didier, quand les affaires de la fabrique lui en laissaient le loisir, allait passer quelque temps près d'elle.

– Lui aussi est si changé ! Non au point de vue de sa santé, toujours bonne ; mais il est grave, absorbé, et devient d'une piété extrême.

– Il l'a toujours été, fit observer Ninon, dont le cœur battait un peu plus vite.

– Pas tant que maintenant. Et il s'occupe

d'œuvres charitables, il dépense santé et argent pour le prochain et pour la religion.

– C'est vraiment une âme d'élite, ajouta le lieutenant Bersier. Valentine est aussi bien charmante, et si résignée !

– Oui, étrangement résignée ! murmura Mélite. On dirait même, parfois, qu'elle est heureuse de sentir la mort qui la guette.

– Oh ! Mélite, est-ce que vraiment ? s'écria Ninon.

– Oui, hélas ! sa vie est en danger ! Si tu voyais comme elle est changée ! Du reste, tu pourras t'en rendre compte. En revenant du Midi, vers le milieu d'avril, elle s'arrêtera quelques jours chez nous, et tu viendras, naturellement ?

– Oh ! oui, promet Ninon.

Jeanne, très souffrante encore, s'excusa de ne pas retenir M. et M<sup>me</sup> Bersier à dîner. Mais Mélite déclara qu'elle attendait Ninon la semaine suivante, pour passer toute une journée avec elle.

– Et tu sais, je compte que tu viendras très souvent, chuchota-t-elle à l'oreille de son amie,

en l'embrassant dans l'antichambre où Ninon avait été la reconduire.

– Je ne demande pas mieux... Si on me le permet.

– Comment, ne serais-tu pas libre ?

– Je dois éviter de froisser ma belle-sœur, et s'il ne lui plaisait pas que...

– Je voudrais bien voir cela !... Tu t'adresseras à Alexandre...

– Alexandre n'est pas le maître, Méлите.

La jeune femme sourit en jetant un malin coup d'œil vers son mari qui causait près de la porte avec Alexandre.

– C'est un peu comme chez moi, alors... Il faut savoir conduire ces messieurs doucement, sans en avoir l'air, vois-tu, Ninette. Quand tu seras mariée, je te donnerai ma recette... Sera-ce bientôt, dis, chérie ?

Les lèvres de Ninon tremblèrent légèrement.

– Je ne me marierai pas, Méлите.

– Oh ! de quel air sérieux tu dis cela !... Et tu

as dix-huit ans seulement !... Tu as le temps de revenir sur cette résolution, va, mignonne, et charmante comme tu l'es, tu ne manqueras pas de prétendants.

Quand Ninon se trouva seule, elle songea tristement :

« Elle va aussi chercher à me marier ! N'était-ce pas assez de Jeanne et d'Alexandre ! Faudra-t-il que je lutte encore contre les instances de cette bonne amie ?... Oh ! mon Dieu, il me semble cependant tellement impossible de pouvoir jamais songer au mariage. »

... Ninon put se rendre la semaine suivante à Versailles, Jeanne, qu'irritait secrètement sa tranquille fermeté pour la continuation de ses pratiques religieuses, avait bien essayé de contrecarrer ce projet, mais Mélite écrivit une lettre si pressante, demandant la visite de son amie, que M<sup>me</sup> Bordès n'osa apporter plus longtemps des entraves au désir de Ninon.

Les Bersier habitaient une jolie villa, avenue Jeanne-d'Arc, dans ce quartier nouveau qui s'est bâti aux alentours de l'église neuve de Saint-

Antoine de Padoue. Mélite avait fort coquettement arrangé sa demeure, et se trouvait très heureuse entre son mari et ses enfants, deux jumeaux de huit mois.

– Ah ! si je n’avais pas le souci de ma pauvre Valentine, soupira-t-elle, en revenant s’asseoir au salon, après avoir fait visiter la villa à Ninon. Et Gratien aussi m’inquiète. Il a une très mauvaise mine, et le voilà qui se remet à tousser. Je lui ai conseillé une fois de plus de se soigner, d’adopter une vie plus tranquille. Généralement il me répond : « La jeunesse est faite pour s’amuser. Tant pis pour ce qui arrivera après. Cette fois, j’ai été très surprise en l’entendant répliquer : Oui, ce serait bon, en effet. »

– Mais comme il a changé d’idées, Mélite !

– Ah ! tu t’en es déjà aperçue ? Pauvre père, s’il vivait encore, quelle douleur pour lui ! Avec nous, il ne laisse pas trop paraître ses nouvelles opinions. Mais chez Alexandre il se trouve dans son milieu... Car toi aussi, pauvre Ninette, tu as la même épreuve avec ton frère ! Combien il doit être dur pour toi de te trouver en contact avec



cette famille Bardonnier !

– Oui, très dur, je l'avoue. Devant M. Bardonnier, surtout, j'ai peine à dominer l'indignation douloureuse qui s'élève toujours en moi. Jusqu'ici, ils se sont montrés assez convenables, en évitant à peu près les sujets de conversation qui pourraient me froisser trop fortement. C'est Alexandre, je pense, qui le leur aura demandé ! Mais je sens que cela ne durera pas. Jeanne sera d'ailleurs la première à les engager à ne pas se gêner.

– Vraiment, serait-elle si mauvaise ?

– Son but, je l'ai compris, est de m'amener à abandonner toute pratique religieuse. Jusqu'ici, elle a agi sourdement. Mais je suis résolue à me montrer très ferme ; je vois que cela seul réussit près d'elle... Puis, si la vie devient trop difficile chez Alexandre, je puis demander à être émancipée, comme me l'a expliqué M. de Marnis avant mon départ car j'ai toujours prévu que nombre de difficultés m'attendaient dans cette maison où les opinions diffèrent totalement des miennes.

– Oui, ce serait la meilleure solution... Tu pourrais te retirer dans un couvent de dames pensionnaires. Mais le mieux, vois-tu, Ninette, serait encore un bon mariage.

Ninon prit la main de son amie, en posant son regard grave sur le visage souriant de Mélite.

– Amie chérie, si tu m'aimes vraiment, ne me parle plus de cela.

– Voyons, Ninette, ce n'est pas sérieux ! Veux-tu donc te faire religieuse ?

– Je ne me sens pas la vocation, pour le moment du moins. Peut-être Dieu me l'enverra-t-il. Mais je suis bien décidée à ne pas me marier.

Mélite, cela se voyait, avait envie de protester encore. Mais elle se tut devant l'air sérieux et résolu de son amie. Seulement, à part elle, elle songea :

« Voilà qui est bien étrange ! Ninon qui ne veut pas se marier, Didier qui refuse les plus beaux partis et déclare vouloir demeurer célibataire. Autrefois, ils avaient une extrême affection l'un pour l'autre. Aujourd'hui, Didier

ne s'informe même plus des nouvelles de sa petite amie et, quand je lui ai parlé d'elle, la dernière fois que je l'ai vu, il a pris sa figure de marbre. Que s'est-il donc passé entre eux ? »

Pendant tout l'après-midi, les deux amies visitèrent Versailles, que Mélite ne connaissait qu'imparfaitement et Ninon pas du tout. Comme au retour de Trianon elles descendaient du tramway, elles virent sortir de la cour de la gare Gratien qui leur adressa, de loin, un salut amical tout en s'avançant rapidement.

– Je viens te demander à dîner, Mélite.

– Une très bonne idée, mon ami ! Tu t'es donc rappelé que je comptais recevoir aujourd'hui la visite de Ninon ?

– Mais oui, et c'est pour elle que je viens cette fois.

– C'est bien gentil à vous, Gratien, dit Ninon avec simplicité. Mais je vais en profiter pour vous gronder. Mélite m'a dit que vous toussez encore ?

– Oui, cela me reprend un peu. Mais ce n'est

rien du tout ! Cet imbécile de docteur qui voudrait m'envoyer dans un sanatorium, je ne sais sur quelle cime de la Suisse ! Je n'y vivrais pas un mois !

– Cependant, Gratien, il faudrait vous soigner !

– Me soigner... Oui, je m'y soumettrais encore, mais pas comme cela ! Pas tout seul au milieu d'étrangers !

– C'est la meilleure méthode, pourtant, fit observer Mélite.

– Pas pour moi, certainement ! Il me faudrait... Mettons que je sois marié, que j'aie une charmante petite femme qui me soigne bien, que j'aime beaucoup...

Tout en causant, ils s'étaient mis à marcher lentement, remontant la rue Duplessis dans la direction de la rue de Béthune. Gratien parlait d'une voix un peu grave, en regardant droit devant lui, sous ses cils un peu abaissés...

Mélite eut un vif mouvement de surprise.

– Tu songerais à te marier, Gratien ? Mais

alors, raison de plus pour te soigner sérieusement ! Il n'est pas nécessaire que ta femme soit dès le début une garde-malade.

– Une garde-malade ! Oh ! non, non, ce n'est pas cela que je veux dire ! Elle serait là pour la joie de mes yeux, pour m'encourager à la patience, pour me défendre les imprudences. Je ne suis pas bien malade, Méliete, il me faudrait simplement user de ménagement pendant un an ou deux. Mais, seul, je n'en ai pas le courage.

– Eh bien ! cherche, mon ami !... Ou peut-être as-tu trouvé déjà ?

Il eut un geste évasif et, un peu de toux survenant à ce moment, lui évita une réponse qui semblait l'embarrasser, à en juger par l'expression de sa physionomie.

Quand Ninon, le soir, se trouva seule dans sa chambre – elle ne devait rentrer à Paris que le lendemain –, elle se demanda pourquoi la présence de Gratien lui avait été presque désagréable. Jamais elle n'avait remarqué comme aujourd'hui l'expression voilée de ce regard, qui faisait dire au vieux M. Bordès :

« On ne peut vraiment savoir ce que ce garçon-là a dans l'idée... » Jamais, non plus, elle n'avait été frappée comme ce soir des ombres bizarres, des tressaillements passant sur cette jeune physionomie creusée par les excès de la vie, au simple rappel de faits insignifiants du passé, au seul nom de Didier, par exemple.

Ninon savait, par Mélite, que Didier et Valentine ne voyaient plus Gratien. M<sup>me</sup> Bersier n'avait jamais pu connaître, par aucun d'eux, la raison de cette brouille.

– Nous avons eu une discussion très pénible, après laquelle il nous était impossible de nous revoir.

Telle avait été la réponse à peu près identique de Didier et de Gratien à leur sœur.

– Il faudrait que ce soit quelque chose d'extrêmement sérieux, avait ajouté Mélite en racontant ce fait à Ninon, car Didier n'est pas homme à se brouiller pour un rien avec son frère, d'autant plus que notre pauvre père, en mourant, lui avait recommandé de veiller sur Gratien dont il connaissait bien la nature légère. On ne peut

donc penser à une question d'intérêt, car, outre qu'il ne pouvait, à ma connaissance, en exister aucune entre eux, Didier aurait tout cédé plutôt que de briser avec son frère. Il n'y aurait qu'une question intéressant l'honneur. Mais en ce cas pourquoi Didier ne me l'aurait-il pas fait connaître ?

## IV

Ninon passa un pénible hiver. À mesure que Jeanne voyait échouer tous ses efforts pour l'amener à abandonner sa religion, elle s'irritait contre sa jeune belle-sœur et multipliait les sourdes persécutions. Louisa l'encourageait en dessous. Les attentions de Gratien pour Ninon, qu'autorisait leur amitié d'enfance, le charme très visible qu'exerçait sur lui la jeune fille sans le chercher et sans même s'en apercevoir, avaient attiré sur la pauvre Ninon la haine de M<sup>lle</sup> Bardonnier, qui s'était prise pour Gratien d'une folle passion et s'exaspérait en le voyant demeurer insensible à ses avances. Elle ne manquait aucune occasion de la froisser péniblement, soit en raillant la religion, soit en exaltant devant elle l'œuvre sectaire du gouvernement ou en abordant des sujets qu'elle savait devoir profondément déplaire à l'âme si délicate de Ninon.



Le gros Edmond, vexé de voir ses amabilités et ses compliments accueillis avec la dernière fraîcheur par cette petite provinciale, faisait maintenant cause commune avec sa sœur. Lorsque, après quelque plaisanterie grossière, ou la narration de quelque scandale nouveau, il voyait le visage de Ninon tout empourpré de sa gêne difficilement contenue, il échangeait avec ses sœurs un regard méchamment railleur, sans vouloir s'apercevoir des coups d'œil mécontents que lui lançait Alexandre.

Un jour, Gratien, qui dînait assez fréquemment chez les Bordès, fut témoin d'une scène de ce genre. Devant la visible souffrance de Ninon, il fut saisi d'une si vive indignation que, se trouvant seul un instant après le dîner avec Edmond, il lui reprocha sa goujaterie en termes véhéments. L'autre riposta avec insolence. Mais voyant que les choses allaient mal tourner pour lui – car Gratien était très monté, et l'estimable Edmond ne se souciait guère d'exposer sa précieuse peau –, il prit la chose en plaisanterie, glissa même des excuses pour les termes trop vifs qui lui avaient échappé. Ninon ne se douta jamais

qu'une altercation avait failli avoir lieu à cause d'elle. Mais cette petite scène entre les deux jeunes gens eut du moins pour résultat de rabattre un peu la verve mauvaise d'Edmond.

Vers le milieu d'avril, M. et M<sup>me</sup> Bordès firent une absence de quelques jours, pour se rendre en Normandie chez un parent de Jeanne. Alexandre n'avait plus de clientèle – il n'en avait jamais eu beaucoup d'ailleurs –, et se trouvait de ce côté complètement libre.

Ninon se trouva donc seule avec la petite Louissette, qui devenait de plus en plus gentille... Un matin, voyant le temps s'annoncer assez beau, elle résolut de se rendre à Versailles avec l'enfant, pour voir Mélite qui avait été fort souffrante quelque temps auparavant. Elle partit vers dix heures, et, un peu avant onze heures, elle sonnait à la villa Albine.

La femme de chambre l'introduisit dans le salon... Mais sur le seuil, Ninon s'arrêta, le cœur battant à coups précipités...

– Didier ! balbutia-t-elle.

Le jeune homme se leva vivement du siège qu'il occupait près de Mélite. Il était devenu mortellement pâle, à la vue de Ninon... Mélite, avec un cri de surprise, s'élança vers son amie :

– Quelle bonne idée d'être venue aujourd'hui ! Valentine et Didier sont arrivés hier soir du Midi. La pauvre chérie se repose un peu, mais elle sera bien heureuse de te voir tout à l'heure.

Didier s'avancait, il prit la petite main frémissante qui lui était tendue en disant d'un ton calme et froid :

– En effet, ce sera une vraie joie pour notre pauvre malade qui vous a toujours tant aimée.

Ninon, dominant son émotion, s'informa des nouvelles de Valentine. Elles étaient hélas ! fort mauvaises. La jeune fille semblait irrémédiablement condamnée.

– Pauvre, pauvre Valentine ! dit Ninon, les larmes aux yeux. Et cette maladie lui a pris subitement, sans raison aucune !

Didier détourna un peu les yeux, et la pâleur se fit plus intense sur son visage.

Peu après, la femme de chambre de Valentine vint annoncer que sa jeune maîtresse était éveillée. Ninon et Mélite montèrent aussitôt près de la malade. À la vue de Ninon, une lueur douloureuse passa dans les beaux yeux fatigués de Valentine, et ses lèvres murmurèrent :

– Pauvre Didier !

Elle accueillit son amie avec la même tendresse qu'autrefois. Jamais elle n'avait été très démonstrative. C'était une nature un peu froide d'apparence, et donc ceux qui la connaissaient bien savaient seuls tous les trésors d'affection.

– Tu ne m'en veux pas, chérie, de n'avoir répondu qu'une fois à tes charmantes lettres ? dit-elle quand Ninon fut assise près de son lit. J'écris très difficilement, je suis très vite fatiguée... Puisque te voilà, raconte-moi un peu ta vie, là-bas, chez Alexandre.

– Ma vie ! murmura douloureusement Ninon. Valentine, je me demande si je pourrai continuer à demeurer chez mon frère.

Et, devant ses deux amies attentives et

tendrement sympathiques, Ninon laissa déborder son cœur blessé par les basses persécutions dont elle était l'objet.

– Pauvre petite chérie, pauvre petite amie ! murmura Valentine en pressant la main qu'elle tenait entre les siennes. Comment sortir de là ?

– Le meilleur moyen, je le lui répète, serait le mariage ! s'écria Mélite. Mademoiselle ne veut pas en entendre parler... Pourtant, Ninon, je connais un jeune officier, charmant, bon chrétien...

– Je t'en prie ! dit Ninon en l'interrompant du geste. Je t'avais demandé de ne plus me parler de cela.

– Certainement... mais je te trouve si peu raisonnable...

Valentine enveloppa d'un long regard le visage pâli de son amie, et dit doucement :

– Ne la tourmente pas, Mélite. Dieu saura bien, un jour, lui montrer sa voie.

Au déjeuner, Ninon revit Didier... Comme tous les souvenirs de jadis affluaient en sa

présence ! Mais où était le Didier d'autrefois ? Sauf l'expression toujours si loyale, si élevée, on ne le retrouvait guère dans ce jeune homme froid et grave, au front soucieux, au regard absorbé et mélancolique.

Mais elle aussi, n'avait-elle pas changé ? Où était la rieuse Ninon, le petit oiseau chanteur des Nardettes ? Il n'y avait plus maintenant qu'une jeune fille sérieuse, précocement mûrie par les épreuves, et portant au cœur une souffrance, une angoisse sourde qui lui enlevait toute possibilité de rêves d'avenir.

Mélite essaya d'aiguiller l'entretien sur les souvenirs du passé. Mais Didier le fit dévier aussitôt en se mettant à parler de sa fabrique. Il avait eu l'été précédent une menace de grève, que son énergie seule avait empêchée d'aboutir. Chez lui, toutes les réformes sociales raisonnables étaient accomplies ou à la veille de l'être. Il projetait même, pour cette année, d'organiser la participation aux bénéfices.

– Tes ouvriers doivent t'adorer, je suppose ?  
lui dit en souriant son beau-frère.

– Ils m’aiment pour la plupart, en effet... Mais il y a toujours des envieux et des mécontents. Puis les agitateurs sont là, toujours prêts à exploiter les passions populaires. C’est une rude tâche que d’être chef d’industrie, va, mon ami !

– C’est égal, elle est préférable encore au métier militaire par le temps qui court ! dit amèrement le jeune officier. Plus de discipline en bas, l’odieux favoritisme, l’injustice la plus criante en haut. Et surtout l’espionnage qui vous suit partout, qui compte vos pas et démarches, pour vous dénoncer ensuite triomphalement... « Officier clérical et réactionnaire. Va à la messe. Feint des sentiments républicains qu’il n’éprouve pas. » C’était la fiche de mon frère, cela, et bien vite on a expédié ce dangereux officier dans une petite garnison de l’Est. Et toutes les amertumes, toutes les souffrances morales qu’il faut avaler ! Sans parler des angoisses patriotiques !

Une âpre douleur vibrait dans l’accent du lieutenant ; son visage irrégulier et accentué, un peu froid à l’ordinaire, se transformait sous l’empire de l’émotion.

Et cette émotion poignante saisissait aussi Didier, Mélite et Ninon, car eux aussi vibraient jusqu'au plus profond du cœur en songeant aux malheurs de la religion et de la patrie.

– Je ne m'explique pas, mon ami, comment toi, qui es coté certainement comme un clérical irréductible, tu as pu parvenir à cette garnison de Versailles, si recherchée, et réservée aux grands protégés du gouvernement ? fit observer Didier au bout d'un instant de silence.

– Je ne l'ai pas demandé... Voici ce qui s'est passé : Mélite, en écrivant au début de l'année dernière à Gratien, lui dit incidemment que le climat de notre petite ville était fort défavorable aux enfants et à moi-même, que nous nous y déplaisions beaucoup de toute façon. « Paul va demander son changement, ajoutait-elle, mais l'obtiendra-t-il ? En tout cas, il est probable qu'on nous enverra encore dans quelque trou. Vincennes ou Versailles ne sont pas pour des gens mal notés comme nous ! » Trois mois plus tard, je recevais avis que j'étais nommé à Versailles. Tu juges de ma stupéfaction !...



Gratien m'apprit depuis que c'était lui qui avait obtenu du ministre cette nomination.

Il parut à Ninon qu'une ombre intense descendait dans les prunelles bleues de Didier. Jusqu'à la fin du repas, il demeura presque silencieux, et s'éloigna aussitôt en prétextant des affaires qui l'appelaient.

– Mais tu reviendras assez tôt pour dire adieu à Ninon ? demanda Mérite.

– Je l'espère... En tout cas, je vous dis au revoir, Ninon.

Leurs mains se serrèrent faiblement, leurs regards ne se rencontrèrent même pas... Tout était bien fini de l'intimité d'autrefois, Ninon l'avait compris en face de ce Didier correct et froid, qui n'avait pas eu une fois un rappel du passé.

Ninon resta deux heures encore près de Valentine. Elles parlèrent des Nardettes, de M. Larmy, des épreuves qui avaient atteint coup sur coup Ninon. Mais pas une fois Valentine ne prononça les noms de Didier et de Gratien.

– Ce sera sans doute la dernière fois que tu me

verras, chérie, sur cette terre du moins, dit Valentine, quand son amie prit congé d'elle.

Ninon essaya de protester, bien qu'au fond, hélas ! elle n'eût guère de doutes sur la fin prochaine que laissait prévoir l'extrême et douloureux changement physique de la jeune malade.

Valentine secoua la tête en répliquant :

– Je sais que je n'ai plus que quelques mois à vivre. Peut-être passerai-je l'été... mais l'automne verra ma délivrance.

– Quoi ! Valentine, as-tu hâte de quitter ce monde ?

– Hâte, non, à cause de celui que je laisserai seul... Autrement, que puis-je désirer de mieux que d'aller rejoindre mon Dieu, et près de lui tous ceux que j'aimais ?... Pourtant, si la volonté divine me fait souffrir plus longtemps, j'accepte tout, car il y a une âme que je voudrais tant sauver !... Oh ! pauvre, pauvre âme qui s'enfonce dans le crime !

Elle s'interrompit en voyant entrer Mélite qui

portait la petite Louissette Bordès. Elle caressa l'enfant en murmurant :

– Toi aussi, tu es une pauvre petite !... Comment t'élèveront-ils, ces malheureux qui n'ont plus de croyances et si peu de morale !

Les deux amies s'embrassèrent longuement. Ninon ne parvenait pas à retenir ses larmes. Valentine lui dit tendrement :

– Je prierai pour toi, pauvre chérie, afin que tu aies un peu de bonheur. Si ma vie, que j'offre si volontiers à Dieu, pouvait donc obtenir que...

Elle n'acheva pas, mais enveloppa son amie d'un long et affectueux regard, en laissant échapper un soupir.

Mélite reconduisit Ninon jusqu'à la gare.

En route, elles causèrent de Valentine, et Mélite confirma ce que la malade avait dit à Ninon.

– Elle est perdue, et elle le sait, notre pauvre sœur bien-aimée. Elle paraît presque heureuse de mourir, Ninon ! Il n'y a que la pensée de laisser Didier seul qui la préoccupe. Notre pauvre

Valentine !... Et dire que ce malheureux Gratien, lui aussi, va peut-être suivre le même chemin !... Le même ! Non, hélas ! car, s'il ne se convertit, quel abîme entre lui et cette sainte âme de Valentine !... Je suis très inquiète, Ninon ; voici plus d'un mois que je n'ai reçu de ses nouvelles. L'as-tu vu à Paris ?

– Non, voici longtemps aussi. Je n'en ai même pas entendu parler par Alexandre ni par les Bardonnier.

– Serait-il plus malade ? En ce cas, il devrait me faire écrire.

– Je demanderai à Alexandre de s'informer, si tu veux ?

– Oui, tu seras bien gentille, Ninette. Je suis vraiment tourmentée à son sujet, et si je n'avais été si souffrante moi-même, je me serais rendue chez lui.

Ninon quitta Versailles sans avoir revu Didier. Sans doute, expliqua Méliste, s'était-il trouvé retardé par ses affaires... Mais autrefois, quels prodiges de célérité n'aurait-il pas accomplis

pour se trouver quelques instants de plus avec sa petite amie !

Ah ! oui, tout était fini, bien fini de ce cher « autrefois » !

En rentrant chez elle, Mélite rencontra Didier qui arrivait sans se hâter.

– Elle est partie ?... Je me suis retardé, et en arrivant à la villa ta femme de chambre m’a dit que vous étiez à la gare...

– Tu aurais pu te dépêcher un peu plus, Didier ! Ce n’est vraiment pas gentil pour Ninon ! À peine le déjeuner fini, tu la quittes, et tu ne peux même pas te trouver là au moment de son départ !

Il ne répondit pas, et se mit à marcher près de sa sœur... Mélite glissa tout à coup sa main sous son bras...

– Voyons, Didier, qu’y a-t-il donc entre vous ? Jadis, vous aviez une tout autre attitude l’un envers l’autre...

– Nous étions des enfants alors, dit-il froidement. Ces manières de camarade ne

sauraient convenir aujourd'hui.

– Que tu es exagéré, mon ami ! Gratien, lui, n'est pas si...

Elle s'interrompt en se rappelant soudain la brouille des deux frères.

Mais Didier avait eu un brusque mouvement, une lueur d'angoisse et de colère brilla dans son regard.

– Gratien ?... Gratien voit Ninon ? dit-il d'une voix brève, où passait comme une anxiété terrible.

– Quelquefois, oui. Il est très lié avec Alexandre... Pourquoi cela semble-t-il t'effrayer, mon ami ?

Didier passa lentement la main sur son front où perlaient des gouttes de sueur.

– Un mariage avec un être tel que lui serait le malheur de cette enfant, dit-il d'une voix rauque.

– Quelle idée as-tu là ! Gratien la traite comme une amie d'enfance, voilà tout. Du reste, Ninon sait ce qu'il vaut, et sérieuse comme elle l'est, n'accepterait jamais un mari de ce genre... Et de

plus, Didier, Gratien est très malade.

– Oui, je sais... murmura-t-il. Que Dieu lui accorde la grâce du repentir !

En rentrant à la villa. Didier monta chez Valentine. La malade disait son chapelet, avec la ferveur tranquille qu'elle apportait toujours dans ses exercices de piété. À l'entrée de son frère, elle tourna vers lui ses grands yeux profondément cernés, qui exprimaient une tendresse et une compassion infinies.

– Mon Didier !... Pauvre frère aimé, tu as souffert un peu plus aujourd'hui !

Il vint s'asseoir près du lit et appuya son front sur sa main.

– Oui, j'ai souffert ! dit-il d'un ton bas et douloureux. Ma Ninon bien-aimée ! Dans sa gravité mélancolique, elle est plus charmante encore qu'autrefois. Pauvre petite amie !

La main de Valentine se posa sur la tête de son frère, et, pendant quelques instants, ils demeurèrent silencieux, une lourde tristesse pesant sur eux.

Valentine dit enfin doucement :

– Mon Didier, quand je ne serai plus là, tu seras bien seul.

Il redressa la tête, et, prenant l'autre main de sa sœur, la porta à ses lèvres.

– Chère sœur, Dieu seul sait combien tu me manqueras ! Je me lancerai plus avant encore dans ma tâche religieuse et sociale, je me donnerai tout entier à mes ouvriers, à ces pauvres âmes que les agents du mal veulent ravir à Dieu. Dans l'accomplissement de mon devoir, je trouverai la paix du cœur. Quant au bonheur, ce sera pour là-haut, où tu m'attendras, ma Valentine.

– Oui, en priant pour toi... et pour « lui »... Didier, toi non plus, tu n'oublieras pas « sa » pauvre âme ?

La pâleur de Didier parut s'accroître encore, son visage se crispa...

– Si je n'étais pas chrétien, je « le » haïrais ! dit-il d'une voix sourde et tremblante. Mais je suis le disciple de Celui qui a pardonné à ses



bourreaux et... je lui pardonne, je prierai pour lui,  
je te le promets, Valentine.

## V

Un homme fort ennuyé, c'était en ce moment Edmond Bardonnier. Compromis dans une affaire de trafic de décorations, il se trouvait pour l'instant en désagréable posture, non qu'il craignît d'être désavoué par un gouvernement dont son père était l'une des plus pures gloires, mais parce que les journaux daubaient sur son compte, fouillant dans sa vie privée, dévoilant les pots-de-vin reçus, montrant en un mot sous toutes ses faces le peu estimable rejeton de Firmin Bardonnier.

Ce matin-là, Edmond, furieux d'un article de journal dont la cinglante ironie emportait littéralement le morceau, se précipita vers le logis de son beau-frère pour le lui communiquer. L'auteur de cet article était un vieux républicain, quelque peu ami du D<sup>r</sup> Bordès depuis que celui-ci, par un heureux hasard – que la science ne

l'étouffait pas – lui avait sauvé la vie dans une maladie grave. Au reste, leurs opinions différaient en ceci que M. Blon prêchait et pratiquait une large tolérance pour les convictions d'autrui, en même temps qu'un très vif patriotisme, tandis qu'Alexandre s'était rangé dans le parti des sectaires et des destructeurs de la France.

Or, Edmond voulait obtenir de son beau-frère qu'il allât faire des reproches à son insulteur, ce qu'il jugeait beaucoup plus prudent que de les adresser lui-même, M. Blon, en dépit de son âge, ayant encore la réputation d'un escrimeur émérite.

Dans le cabinet d'Alexandre, il trouva Ninon qui causait avec son frère. La jeune fille, répondant froidement à son salut, se levait pour se retirer, lorsque le D<sup>r</sup> Bordès dit :

– Tiens, Ninon, Edmond va pouvoir peut-être nous donner le renseignement que tu désires... Sais-tu ce que devient Gratien Larmy, Edmond ?

– Larmy ? Il garde la chambre depuis plus d'un mois, toussant horriblement. Ce garçon-là

est poitrinaire au dernier degré.

– Vous l’avez vu, monsieur ? interrogea Ninon.

– Oh ! il y a déjà quelque temps ! Depuis, je ne sais trop où il en est.

– Je ne m’explique pas comment il n’a pas écrit à sa sœur.

– C’est bien simple ! Son médecin veut l’envoyer dans un sanatorium ; il sait que sa sœur sera du même avis et, comme il ne veut absolument pas de cela, il se garde bien de l’avertir de cette aggravation de son état.

– Mais, cependant, il faudrait qu’il se soigne !

– Ça le regarde !... Tout le monde ne lui porte pas le même intérêt que vous, mademoiselle Ninon ! ajouta Edmond avec une sorte de ricanement.

Elle riposta :

– Il serait vraiment triste que cet intérêt n’existât pas de ma part, envers le frère de mes meilleures amies, qui fut lui-même le compagnon de mon enfance !

Ninon prenait parfois un certain air qui en imposait malgré tout à l'insolent personnage. Il ne répliqua rien, et Ninon sortit du cabinet de son frère, dans l'intention d'écrire aussitôt à Mélite pour lui faire part de l'état de son frère.

Mais à la porte de sa chambre elle rencontra Jeanne, qui venait pour avoir avec elle un moment d'entretien.

Il s'agissait de ce que Ninon redoutait depuis longtemps : une demande en mariage.

– C'est le D<sup>r</sup> Morier, que vous connaissez bien, car il a dîné plusieurs fois ici... Un gentil garçon, très intelligent, qui arrivera fort bien.

Oh ! de cela, Ninon ne doutait pas ! Elle avait entendu un jour le jeune médecin développer avec un cynisme déconcertant ses théories d'arriviste, d'après lesquelles le malade n'est qu'un instrument de fortune, plus ou moins ménagé selon le revenu qu'il représente. De ce jour, le D<sup>r</sup> Morier, qui lui était jusque-là indifférent, lui avait inspiré une profonde antipathie.

Aussi, sans hésiter, répondit-elle à sa belle-sœur :

– Je vous remercie, Jeanne. Mais ce monsieur ne me plaît pas du tout.

– Vous êtes difficile, ma chère ! Votre dot n'est pas si considérable que vous puissiez espérer avoir tant à choisir. Réellement, ce parti serait très avantageux pour vous.

– Peut-être, mais, je le répète, le D<sup>r</sup> Morier me déplaît. Du reste, je suis trop jeune pour songer au mariage...

– Trop jeune... à dix-huit ans passés ! et dans votre position d'orpheline surtout ! C'est-à-dire que vous devriez être la première à me presser de vous trouver un parti, pour vous voir libre et en possession d'un foyer !

– Bigre ! murmura Ninon. Pensez-vous donc que le mariage donne la liberté ? Pour moi, je n'y vois que des devoirs, plus ou moins lourds, selon que celui que nous choisissons est pour nous une aide, un soutien, un conseil, ou qu'il nous faut supporter sa faiblesse, souffrir de ses fautes et de

ses défauts.

– Êtes-vous ridicule, ma pauvre Ninon ! C’est dans vos livres de piété que vous avez pris cela ?... Des devoirs !... Avant tout, nous avons des droits...

– Oui, le droit de nous dévouer, dit doucement Ninon.

Jeanne leva les épaules avec colère.

– Nous dévouer !... Vieilles sornettes, cela ! J’aurais voulu que vous entendiez l’autre jour ce conférencier, Auguste Barlet...

– Auguste Barlet ?... Je connais ce nom... C’était un Angevin, un jeune écrivain d’un assez grand talent, paraît-il, mais qui l’employait fort mal.

– Cela dépend du point de vue ! Barlet est un fervent apôtre du divorce... À sa dernière conférence, il a parlé des droits de la femme. C’était exquis !

Ninon ne put s’empêcher de sourire.

– Écoutez, Jeanne, je vais vous apprendre quelque chose... Les Barlet étaient des parents

éloignés de la famille Larmy, c'est ainsi que j'ai connu celui-là. Eh bien ! cet ardent défenseur des droits de la femme est marié, et il n'y a pas d'époux plus despotique, pas de femme plus annihilée, à tel point qu'elle doit, chaque mois, présenter à son seigneur et maître tous ses comptes, et justifier de la moindre dépense.

Cette révélation parut déconcerter légèrement Jeanne Bordès.

– Ah ! vraiment, murmura-t-elle. Il parle pourtant fort bien ! Pour en revenir à notre sujet, vous refusez définitivement ce pauvre Morier ?

– Définitivement, oui, Jeanne.

– C'est dommage !... Mais nous vous chercherons autre chose.

Ninon savait bien que tout ne serait pas fini là ! Jeanne ne cachait pas beaucoup son secret désir de se débarrasser d'elle le plus tôt possible, en même temps que de la mettre entre les mains d'un mari imbu des bons principes, et qui aurait tôt fait, pensait-elle, de contrecarrer ses idées religieuses.



Comme la période du plus grand deuil était passée pour Ninon, elle obligeait la jeune fille à assister aux dîners que donnait assez fréquemment le député à ses amis politiques. Jeanne, qui n'avait pas de goûts très mondains, était en revanche très fière de ses talents de maîtresse de maison, et aimait à recevoir des hôtes autour d'une table bien ornée, où l'on servait des mets délicats qui faisaient une réputation aux dîners d'Alexandre Bordès.

C'était là une nouvelle épreuve pour Ninon, condamnée à entendre énoncer des opinions qui blessaient ses convictions les plus chères, et à se voir présenter de temps à autre un jeune homme qui, peu après, devenait un prétendant à sa main, et dont Jeanne lui vantait les mérites.

Invariablement, Ninon répondait par un refus... Et chaque fois, la colère de M<sup>me</sup> Bordès montait d'un degré, ses récriminations se faisaient plus violentes, ses reproches plus blessants.

Enfin, un jour, Jeanne entra chez sa belle-sœur, l'air triomphant...

– Cette fois, Ninon, vous ne serez pas assez folle pour dire non ! Savez-vous qui vient de demander votre main à Alexandre ? M. Mouvon, ce riche négociant que vous avez vu plusieurs fois ici... Quel mariage inespéré pour vous ! Il est millionnaire, et fait chaque année des affaires superbes. En outre, c'est un homme sérieux, et ses quarante ans – qu'il ne paraît pas du reste – vous seront une garantie de bonheur.

Ninon ne put retenir un geste las.

– Ni lui, ni un autre... Je vous en prie, Jeanne, ne me parlez pas de mariage !

Cette fois, Jeanne s'emporta complètement. Eh ! quoi ? Ninon pensait-elle qu'elle allait pouvoir demeurer indéfiniment chez son frère ? D'elle-même, elle devrait avoir la délicatesse de se marier le plus tôt possible, pour libérer Alexandre et Jeanne de cette charge morale, et de la gêne qu'elle était dans leur existence... Ainsi, cette année, ils projetaient de faire un voyage dans le Tyrol. Louissette serait confiée pendant ce temps à sa grand-mère. Mais Ninon ?... Que ferait-on d'elle ? Sans compter que ses habitudes

religieuses pouvaient nuire à Alexandre !

Tout cela, agrémenté de termes blessants, était lancé sans ménagements à la face de Ninon.

Très digne, redressant fièrement la tête, bien que son pauvre cœur battît de douleur et d'humiliation, la jeune fille répondit lorsque Jeanne s'arrêta à bout de souffle :

– Ne vous inquiétez pas, je ne gênerai pas vos projets. Je me retirerai simplement dans une maison de dames pensionnaires, non pas seulement pour l'été, mais pour y rester à demeure, puisque je vous dérange ici.

– C'est ça, vous trouvez intéressant de poser pour la persécutée !... Non, non, vous reviendrez ici, jusqu'à ce que nous vous ayons mise sous la tutelle d'un mari. Nous permettrons seulement que vous demeuriez comme dame pensionnaire pendant notre absence, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen.

Cette scène avait profondément bouleversé Ninon. Après le départ de sa belle-sœur, les larmes se mirent à couler, en dépit de ses efforts.

Oh ! quoi que prétendît Jeanne, elle ne resterait pas l'hiver prochain dans cette demeure ! En attendant sa majorité, elle demanderait l'émancipation... Si encore elle avait pu espérer être utile à la pauvre âme d'Alexandre ! Mais il était dominé complètement par sa femme, et conduit par ses propres vues d'ambition, par ses goûts de vie large et élégante. Sa sœur n'était à ses yeux qu'une quantité assez négligeable, une enfant dont il laissait la direction à Jeanne.

Le regard de Ninon tomba sur Louissette, qui jouait dans un coin de la chambre. Pour celle-là, que pourrait-elle aussi ? Jeanne, si elle laissait volontiers sa belle-sœur soigner l'enfant ne lui abandonnerait pas la direction morale de sa fille.

Et, d'autre part, Ninon sentait qu'elle n'était pas à sa place dans cette demeure, où tout froissait ses croyances et sa délicatesse de conscience.

Se sentant lasse et triste, elle mit son chapeau et se dirigea vers l'église, peu éloignée. C'était là, devant le tabernacle renfermant son Dieu, qu'elle avait puisé durant cet hiver la force de supporter

la vie pénible que lui faisait Jeanne, et de résister intrépidement aux assauts qui lui étaient livrés.

Quand elle revint au logis, la femme de chambre lui remit une lettre de Mélite, à qui elle avait écrit récemment pour avoir des nouvelles de Valentine et de Gratien.

« La pauvre Valentine chérie s'en va lentement, répondait la jeune femme. Elle est à Angers, où j'ai été la voir il y a quelques jours. Elle m'a chargée de toutes ses tendresses pour toi. Elle est admirablement résignée, c'est une sainte !... Quant au malheureux Gratien, j'ai réussi à obtenir qu'il vienne passer quelque temps chez nous, où nous le soignerons le mieux possible. Notre médecin ne me cache guère que son état est très grave, presque désespéré. Il voudrait l'envoyer en Suisse, et, à défaut du sanatorium qui épouvante Gratien, le voir installé avec nous dans un chalet, à une haute altitude. Mais ce pauvre frère n'en veut pas entendre parler. C'est un véritable entêtement de malade, dont aucun de nous ne peut avoir raison.

« Si cela t'est possible, amie chérie, viens donc nous voir ? Gratien m'a dit hier : « Je serais tellement content si Ninon venait me faire une petite visite ! » Peut-être même pourrais-tu obtenir qu'il devienne plus raisonnable ?

« Je clos vite ma lettre, car je l'entends qui tousse, et je vais voir s'il n'y a pas moyen de le soulager. Il souffre beaucoup, le pauvre ami !

« Bien tendrement à toi, ma Ninette.

Mélite Bersier. »

Après quelques instants de réflexion, Ninon murmura :

« J'irai demain, si rien ne vient m'en empêcher jusque-là. Il faut avoir compassion de ce pauvre malade... et puis, Gratien s'est toujours montré un excellent ami, lui ! » ajouta-t-elle avec une sourde amertume.

## VI

Une brise tiède agitait le feuillage des arbustes et, sur le sol couvert de fins cailloux, éparpillait les dernières fleurs de l'acacia rose qui était un des ornements du jardin de la villa Albine. Quelques pétales s'égarèrent jusqu'à Gratien, assis près de la maison, enveloppé d'une couverture et d'un pardessus d'où ressortait son visage affreusement pâli et maigri.

Le jeune homme avait un livre à la main, mais il ne lisait pas. Son regard songeur se perdait dans l'allée étroite, toute bordée de fleurs.

Par la fenêtre ouverte de la salle à manger lui arrivaient de temps à autre le son de la voix un peu chantante de Mélite et le gazouillis de la petite Valentine, une mignonne poupée à qui Gratien, qui n'aimait guère les enfants, accordait néanmoins quelque attention en raison de sa gentillesse.

Une porte s'ouvrit au bout d'un moment, une voix masculine – celle du lieutenant Bersier – demanda :

– Pas de lettre d'Angers, Mélite ?

– Si, Didier a écrit. Il n'y a ni mieux ni plus mal... Tiens, voilà sa lettre – son billet, plutôt. Il est très occupé, par suite des améliorations qu'il fait opérer dans la fabrique, et de la caisse de retraite qu'il va fonder.

– Voilà un homme comme je les comprends !... Aller en avant, malgré tout, accomplir son devoir en dépit des découragements, des désillusions, des ingrattitudes... Quelle belle nature que celle de ton frère, Mélite !

– Oui, bien belle ! Il est seulement dommage qu'il y ait chez lui cette sorte de mélancolie si étrange chez un homme tout jeune, bien portant, pourvu des dons de la fortune, et chrétien fervent avec cela.

– C'est d'autant plus singulier que tu m'as dit qu'il n'avait pas toujours été ainsi.



– Oh ! pas du tout ! Il était sérieux, mais très gai aussi. Si tu l’avais entendu avec Ninon Bordès !... Pauvre petite Ninon, en voilà une encore qui ne rit plus bien souvent, je crois !... Tiens, Paul, j’avais toujours cru qu’il y aurait plus tard un mariage entre eux ! Ils s’aimaient tant, ces deux enfants-là ! Didier ne cherchait que les occasions de faire plaisir à sa petite amie, et elle, de son côté, lui cédaît aussitôt qu’il lui faisait comprendre que ses désirs étaient déraisonnables. Au contraire, elle se montrait une petite despote pour Gratien qui ne lui résistait jamais et flattait tous ses petits défauts... Mais malgré tout, ce n’était pas ce dernier qui était le préféré.

La voix de Mélite s’était un peu baissée en prononçant ces dernières phrases... Mais, néanmoins, elles parvinrent aux oreilles très fines de Gratien, qui écoutait du reste attentivement. Les pommettes du jeune homme s’empourprèrent, une lueur mauvaise, presque haineuse, jaillit de ses yeux bleus qui s’enfonçaient profondément dans l’orbite.

– Le préféré ! murmura-t-il. Oui, c’était lui... Mais, maintenant ?... Qui sait ?

Il écarta un peu son pardessus et prit dans une poche de son veston une petite glace encadrée d’argent. Un long moment, il se contempla... Certes, son visage blême et amaigri portait les traces de la terrible maladie qui le minait, mais il gardait toujours ses traits fins, sa soyeuse moustache châtain clair, ses yeux très beaux, au regard caressant et doux...

Un sourire de satisfaction courut sur ses lèvres.

– Je ne suis pas encore à faire peur !... Et, si Ninon m’aimait, je guérirais vite... Quelle petite femme exquise ce serait là... Elle me rendrait plus sérieux, plus...

Son visage se contracta tout à coup, ses joues devinrent livides, ses doigts amaigris se crispèrent sur la couverture.

Devant ses yeux un peu dilatés, il semblait qu’une vision atroce passait...

– Moi !... moi !... bégaya-t-il.

Le timbre électrique de la porte d'entrée résonna à ce moment... Du vestibule parvint une exclamation joyeuse de Mélite :

– Ah ! te voilà, chérie !

Puis, la douce voix musicale de Ninon :

– Je viens passer quelques heures près de toi et de Gratien, mon amie.

Subitement, la physionomie de Gratien s'était transformée. Elle rayonnait maintenant d'un éclat joyeux. Le jeune homme jeta au loin la couverture, fit tomber le pardessus et, se mettant debout, s'avança d'un pas qu'il essayait de raffermir vers le vestibule, au fond duquel se tenaient Mélite et Ninon.

– Gratien, tu sais bien que le docteur a ordonné le repos absolu ! s'écria M<sup>me</sup> Bersier. Ninon t'aurait excusé de la recevoir sans te déranger.

– Vous êtes un très mauvais malade, Gratien ! dit la jeune fille en s'avançant, la main tendue. Je vais encore vous gronder, cette fois-ci.

– Oh ! faites, faites, Ninon ! De vous,

j'accepte tout... Et je vous promets d'être plus raisonnable à l'avenir. Mais j'étais si heureux en entendant votre voix que, ma foi, j'ai envoyé tout promener !

Il riait, mais il y avait un si réel bonheur dans son regard que Ninon se sentit émue en songeant que sa visite procurait une satisfaction à ce pauvre malade qu'on disait, hélas ! condamné !

Ils s'assirent tous trois dans le jardin. Gratien avait repris place sur son fauteuil, et Mélite l'enveloppa de nouveau de la couverture.

– Grondez une fois de plus ce vilain garçon, Ninon ! dit la jeune femme. Croyez-vous qu'il refuse obstinément de se servir d'une chaise longue !

– On a l'air trop malade ! Un fauteuil est bien suffisant !

– Non, on ne se repose pas aussi bien, je vous assure, Gratien.

– Peut-être... Mais cela ne me dit rien, Ninon... Pas plus que cette horrible viande crue que Mélite voudrait me faire avaler.

– Cela ne lui dit rien !... Il me répond la même chose à toutes les prescriptions du docteur, ma pauvre Ninette !

On discuta quelque temps, puis Ninon obtint enfin la promesse que Gratien essaierait la chaise longue.

– C’est bien pour vous faire plaisir, Ninon, ajouta-t-il de son accent câlin. Mais vous me feriez marcher sur la tête, petite amie !

Dans cette causerie, Ninon put se rendre compte que Gratien ne se croyait pas aussi gravement atteint qu’il l’était en réalité. Il parlait d’aller passer le mois d’août à Cabourg, et comme sa sœur se récriait :

– Oui, tu voudrais m’emmener sur quelque cime déserte, sous prétexte de me soigner ! Merci bien ! Peut-être ferai-je le sacrifice de Cabourg, trop mondain, mais je trouverai un autre endroit où je ne serai pas entièrement sevré de distractions.

– Quel être déraisonnable tu fais, mon pauvre ami ! Le docteur a absolument prescrit une haute

altitude...

– Tu m’ennuies, avec ton docteur ! Je ne veux pas aller m’enterrer vivant dans quelque trou alpestre !

– Mais Saint-Moritz ou Zermatt, par exemple ?

– Non, non, non ! Les glaciers, c’est bon à voir un jour, deux jours, et puis on en est écrasé !... Ne me parle plus de cela, Mélite !

M<sup>me</sup> Bersier jeta un coup d’œil de détresse vers son amie.

La petite main de Ninon se posa doucement sur celle de Gratien, très brûlante.

– Vous ne voulez donc pas guérir, Gratien ? dit-elle d’un ton sérieux.

– Quelle question !... Mais si, au contraire, je désire passionnément recouvrer la santé !

– Alors, pourquoi ne faites-vous rien pour cela ? On vous demande le sacrifice d’aller passer quelques mois dans un lieu tranquille, à l’air pur des hautes cimes, et vous ne pouvez même pas l’accomplir !

– Ajoute à cela qu’il ne sera pas seul, car je me suis offerte à l’accompagner et à demeurer là-bas jusqu’à la fin de l’été, dit Méliste.

– Ninon, n’essayez pas de changer ma résolution ! Je déteste les montagnes !... Si vous veniez avec nous, peut-être...

Ninon se mit à rire.

– Il est peu probable que vous me retrouviez de ce côté, Gratien... Au fond, je ne sais trop ce que je ferai cet été, ajouta-t-elle avec un soudain accent de mélancolie.

Sur les interrogations de ses amis, elle raconta alors la dernière scène dont l’avait gratifiée Jeanne. Au souvenir des dures paroles de sa belle-sœur, les larmes remplirent ses yeux, et l’une d’elles tomba sur la chevelure de la petite Valentine qu’elle tenait assise sur ses genoux.

– La mauvaise femme ! dit Gratien, dont les yeux brillaient de colère. Vous ne pouvez plus rester avec elle, elle vous rendrait la vie intenable.

– J’en ai peur !... D’autre part, elle prétend me

garder sous sa coupe tant que je ne serai pas mariée. Je vais pourtant tâcher d'obtenir d'Alexandre qu'il me laisse vivre dans un couvent comme dame pensionnaire. S'il refuse, je verrai à me faire émanciper.

– Pauvre Ninon ! dit Mélite avec compassion. C'est à cause de tous ces ennuis que tu as si triste mine !

– Vous auriez autant besoin que moi de l'air de la montagne, Ninon, s'écria Gratien. Tenez, si vous voulez venir avec nous, j'accepte d'aller à Saint-Moritz !

– Ninon, prends-le au mot, dit oui bien vite ! Si tu savais comme j'ai déjà prié et supplié pour obtenir ce résultat !

– Mais je ne puis me décider comme cela, tout de suite !

– Si, si !... Dites-moi que vous viendrez, Ninon.

Cette idée s'était emparée maintenant de Gratien, et en voyant ses pommettes s'empourprer, ses yeux briller sous la poussée de



la fièvre, Ninon comprit qu'elle ne devait pas, en tout cas, refuser aussitôt, sous peine de provoquer chez le malade une agitation préjudiciable à son état.

– J'en parlerai à Alexandre, et je réfléchirai sérieusement, je vous le promets, Gratien.

– Je ne veux pas de refus, vous savez !... Et nous partirons bientôt, pour bien profiter de notre séjour là-bas.

– Ce que c'est que ces pauvres malades ! dit Méлите en allant un peu plus tard reconduire son amie jusqu'à la grille de la villa. Il y a deux heures, il ne voulait pas entendre parler de Saint-Moritz, maintenant, si on l'écoutait, nous partirions demain... Mais, chère Ninette, tâche donc de venir avec nous ! Tu l'as vu, c'est à cette condition seulement que cet entêté consentira à obéir enfin à cette prescription du docteur.

– Au fond, je ne vois pas trop ce qui m'en empêcherait, Méлите. Je suis tout à fait libre, puisque ma belle-sœur m'a très aimablement déclaré que je la gêtais. J'en parlerai ce soir à Alexandre, et je t'écrirai demain ma réponse.

Alors, nous pourrons partir quand tu voudras, car, ainsi que le disait tout à l'heure Gratien, il est préférable pour lui de passer le plus de temps possible là-bas.

Comme le prévoyait Ninon, elle ne rencontra aucun obstacle chez son frère et sa belle-sœur. Ce voyage était une solution qui débarrassait Jeanne de la jeune fille, pour trois mois au moins.

– Je ne pense pas que le pauvre garçon en revienne vivant ! dit seulement Alexandre en hochant la tête. Ce voyage me semble presque inutile, au point où il en est, paraît-il.

– Son médecin a encore un rien d'espoir, m'a dit Mélite. Il faut tout tenter, et, puisqu'il accepte enfin de se rendre là-bas, se dépêcher d'en profiter.

– Et puis, vous serez là pour le convertir à ses derniers moments, dit la voix moqueuse de Jeanne. Je pense, du reste, que M<sup>me</sup> Bersier sait ce qu'elle fait, en vous adjoignant à elle comme garde-malade.

Ninon ne releva pas la réflexion de sa belle-sœur, toujours agressive envers Mélite qui ne lui plaisait pas, et, bien vite, elle s'en alla commencer ses préparatifs de départ.

## VII

Gratien semblait satisfait de se trouver à Saint-Moritz. Il passait ses journées sur la terrasse du chalet loué par Méliste, tournant le dos aux glaciers dont la masse blanche l'écrasait, prétendait-il. Ninon avait réussi à lui faire adopter la chaise longue, et elle seule, par ses raisonnements, parvenait à obtenir qu'il se forçât un peu pour manger.

Tant qu'elle était près de lui, causant ou lisant, il ne paraissait jamais s'ennuyer. Mais en son absence, sa physionomie devenait maussade et sombre, et, plusieurs fois, saisi d'un accès d'impatience, il se leva malgré les objurgations de sa sœur en murmurant farouchement :

– Je ne guérirai pas !... Je sens bien que je ne guérirai pas !

Car, hélas ! Méliste, sous les réponses évasives du médecin qui venait voir le malade deux fois

par semaine, avait bien compris qu'il ne fallait guère conserver d'espoir ! Mais, dominant sa tristesse, elle s'occupait à remonter le jeune homme, sans y réussir, généralement. Ninon seule avait ce pouvoir. En sa présence, Gratien semblait toujours moins malade, il paraissait renaître à la vie, et le sourire venait souvent entrouvrir ses lèvres pâlies.

Ninon se sentait pénétrée d'une infinie pitié pour ce pauvre être qui s'en allait vers la tombe, en pleine jeunesse, et il était doux à son cœur, si charitable pour toutes les misères, de pouvoir faire un peu de bien à ce mourant, de chasser pour quelques instants la terrible obsession de la fin prochaine que Gratien lui avait dit un jour le poursuivre sans cesse, quand elle n'était pas là.

Puis il fallait songer à son âme, à cette pauvre âme coupable de tant de défaillances. De temps à autre, au cours d'une lecture, d'une conversation, Ninon glissait une réflexion. Gratien ne la relevait pas, mais il n'avait pas non plus de ces sarcasmes qui lui étaient coutumiers auparavant, et Ninon ne voyait aucune lueur d'ironie ou de

contrariété dans ces prunelles bleues dont le regard la caressait toujours.

Ils étaient depuis une dizaine de jours à Saint-Moritz, lorsqu'un soir une dépêche arriva à l'adresse de Mélite. La jeune femme la décacheta hâtivement et jeta une exclamation douloureuse.

– Mélite, est-ce que... Est-ce que c'est fini ? demanda la voix tremblante de Ninon.

– Oui, ce matin... Elle est morte presque soudainement...

Mélite s'interrompit tout à coup... Gratien, devenu livide, s'affaissait dans une syncope.

Quand il revint à lui, il était si faible que sa sœur envoya chercher le médecin. Celui-ci fit quelques prescriptions et, en sortant, dit à M<sup>me</sup> Bersier qui l'accompagnait :

– Il faudrait tâcher de lui éviter les émotions de ce genre. Il paraît très frappé par la mort de sa sœur.

– Malheureusement, la dépêche m'ayant été apportée devant lui, je n'ai pu éviter de lui apprendre la douloureuse nouvelle. Mais ne

trouvez-vous pas qu'il s'affaiblit plutôt, docteur ?

– Oui, un peu, peut-être... Mais l'air d'ici produira bientôt un bon effet, répondit-il sans conviction.

Naturellement, Mélite ne pouvait songer à quitter son frère pour se rendre aux obsèques de Valentine. Elle écrivit à Didier une longue et tendre lettre, à la fin de laquelle elle ajouta ces mots : « Ninon, qui pleure beaucoup la chère Valentine qu'elle aimait tant, me charge de te dire toute la part qu'elle prend à ton chagrin, pauvre frère. »

Pendant quelques jours, Gratien demeura sombre et taciturne. C'est à peine si, lorsque Ninon paraissait, son regard s'éclairait un peu.

– Il aimait vraiment beaucoup la pauvre Valentine, disait Mélite à Ninon. Comme il s'est toujours montré assez égoïste, je ne l'aurais pas cru capable de tant s'affecter.

Peu à peu, cependant, Gratien redevint comme auparavant, avec seulement, de temps à autre, de courts accès de mélancolie noire, dus sans doute,

pensaient sa sœur et Ninon, à l'absence de toute amélioration dans son état.

Un matin, Ninon, en revenant d'une promenade avec la petite Valentine, entendit, sans qu'elle s'en doutât, une jeune femme, qui habitait le chalet voisin du leur, dire à son mari, en parlant de Gratien, dont la toux affreuse parvenait en ce moment à leurs oreilles :

– Il va traîner un peu ici, et s'en ira à la chute des feuilles, pauvre garçon.

Le cœur de Ninon se serra de pitié. Quoi ! dans deux mois peut-être, le malheureux pourrait n'être plus de ce monde !... Et il était si peu préparé à mourir !

En arrivant sur la terrasse du chalet, Ninon trouva Gratien épuisé par son accès de toux, que sa sœur tentait en vain de calmer. Il essaya de sourire à la jeune fille, et tendit la main en lui faisant signe d'y mettre la sienne.

– Comme cela... j'aurai... plus de force...

Était-ce la présence de Ninon qui exerçait sur lui une influence favorable ? Toujours est-il que



la toux se calma bientôt, le pauvre corps si maigre, cessant d'être secoué, se laissa aller sur la chaise longue dans une impression de relatif bien-être, tandis que Mélite, réprimant sa douloureuse émotion, faisait disparaître les mouchoirs tachés de sang.

La jeune femme s'éloigna peu après. Elle avait fort à faire, étant obligée de partager son temps entre son frère et ses enfants. Ceux-ci, bien que toutes les règles de la plus stricte hygiène fussent observées autour de Gratien, étaient pour plus de prudence complètement séparés de leur oncle, et leur surveillance en était rendue d'autant plus fatigante pour Mélite.

Ninon demeura assise près du malade. Épuisé, il fermait les yeux, en serrant toujours la main de Ninon dans sa main brûlante de fièvre.

Le regard de la jeune fille errait sur les glaciers étincelants. Elle n'était pas comme Gratien, elle aimait toute cette blancheur qui lui reposait singulièrement l'esprit, en y jetant comme un reflet de l'infinie beauté divine. Oui, vraiment, il n'y avait que Dieu, Dieu seul sur qui

l'âme pût vraiment s'appuyer, sans crainte qu'il manquât, Dieu seul à qui Ninon, dans la tristesse de son jeune cœur souffrant, pût dire avec une confiance éperdue :

« Vous m'aimez, Seigneur, je le sais, et c'est pour toujours... Et moi je m'abandonne à vous pour l'éternité. »

– À quoi pensez-vous, Ninon ?

Elle tressaillit légèrement et abaissa son regard sur le malade. Les yeux bleus, très grands ouverts, se posaient sur elle, brillants et inquiets.

– Mais vous êtes un peu curieux, Gratien ! dit-elle avec un léger sourire. Cependant, je veux bien vous répondre qu'en présence de ce magnifique spectacle de la nature je pensais à l'Auteur de toutes ces merveilles.

– Ah ! bon ! murmura-t-il.

Il semblait tout à coup rassuré et ferma de nouveau les yeux... Mais au bout de cinq minutes, ils se rouvrirent et Ninon les vit de nouveau se fixer sur elle.

– Voilà bientôt deux mois que nous sommes

ici, et je ne vais pas mieux... au contraire. Ninon, je vais mourir bientôt.

– Quelles idées vous faites-vous là, Gratien ? Saint-Moritz en a guéri d’aussi malades que vous.

Mais il secoua la tête.

– Je sens que je m’en vais. Cette toux me tue... Et pourtant je... j’ai peur de mourir.

Ses yeux se dilatèrent de terreur, et sa main étreignait celle de la jeune fille.

– J’ai peur, j’ai peur !... Oh ! Ninon, quand vous n’êtes pas là, surtout, je vois des choses terribles, je...

Il s’interrompit, suffoquant, le teint livide, les yeux hagards.

– Gratien, je vous en prie, ne vous agitez pas ainsi ! dit Ninon, effrayée. Si vous tenez à guérir, tâchez d’être calme, d’éloigner de vous cette trop grande crainte... Ah ! si vous vouliez essayer de revenir à vos croyances d’autrefois, mon pauvre ami, je suis certaine que vous envisageriez avec moins de terreur ce moment du passage du temps à l’éternité, qui peut nous saisir les uns et les

autres à tout tournant de la vie.

– Vous savez bien que je ne crois plus, dit-il d’une voix morne et lassée.

– Ce n’est pas vrai !... Non, ce n’est pas vrai, Gratien ! Vous n’avez jamais cessé de croire... Vous avez essayé seulement de vous le persuader.

Il ne répondit pas, et abaissa un instant sur ses yeux ses longues paupières... Il les souleva tout à coup, glissa un regard inquiet et hésitant vers le visage de Ninon attristé et un peu pensif...

– Ninon, vous souvenez-vous de ce que je vous ai demandé un jour près de la rivière ?... Un jour où vous avez si cruellement ri ?...

Elle rougit et fronça un peu les sourcils.

– Pourquoi me rappelez-vous cela, Gratien ? J’avais oublié cette folle idée qui vous prit ce jour-là...

– Mais, moi, je ne l’ai pas oubliée, Ninon ! Une folle idée !... Si vous m’aviez répondu autrement, si vous m’aviez donné l’espoir de vous posséder un jour, ma vie aurait été tout

autre... et je ne serais pas aujourd'hui un condamné à mort !

Ninon pâlit et retira brusquement sa main de celle de Gratien.

– Alors, vous pensez que c'est ma faute ?... Mais je ne pouvais pas, Gratien... Nous n'étions que des enfants...

Une sorte de rire rauque s'échappa des lèvres de Gratien.

– Dites donc franchement que vous en aimiez un autre !... Un autre qui ne s'est pas soucié de vous, lui !...

Ninon se leva, frémissante...

– Taisez-vous, Gratien ! Je ne veux pas que vous me parliez de cela !

Il lui saisit la main.

– Ninon, pardonnez-moi !... Ma chère petite amie, je n'ai pas voulu vous faire de peine... Oh ! non, car moi je vous aime tant ! Ah ! ce n'est pas moi qui aurais dédaigné le don de votre cœur, si vous m'aviez accordé cet inappréciable bonheur !

Elle voulut de nouveau dégager sa main, mais celle de Gratien la serrait fébrilement...

– ... Oui, c'est vous qui teniez entre vos mains mon bonheur. Si vous aviez voulu !... Et maintenant encore... Si vous vouliez adoucir mes derniers jours, m'aider à franchir le terrible moment qui m'épouvante !... Oh ! Ninon, si vous vouliez devenir ma femme, pour ne plus me quitter jusqu'au dernier instant !

Elle eut une exclamation étouffée, en regardant Gratien avec des yeux dilatés par la stupéfaction.

– Je... ne vous comprends pas ! balbutia-t-elle.

– Oh ! je sais que c'est fou, ce que je vous demande là ! Mais je vais mourir, Ninon !... Et on accorde tout à ceux qui vont mourir ! Vous qui êtes si charitable, faites-moi l'aumône de quelques jours de votre vie pour adoucir les derniers moments de celle qui va finir !

Une supplication brûlante s'échappait de ses larges prunelles, où tout ce qui lui restait de vie semblait se concentrer en cet instant.

– Oh ! que me demandez-vous là ! murmura Ninon, complètement éperdue.

– Ne me dites pas non ! Ce sera mon dernier bonheur... Le seul vrai bonheur de mon existence... Et je me laisserai guider par vous, Ninon, vous ferez de moi ce que vous voudrez, vous me parlerez tant qu'il vous plaira de ce que vous croyez, de tout ce que vous aimez.

Était-il possible que Dieu lui mît ainsi entre les mains le salut de cette âme ?... Et à ce prix ?

Un frisson de révolte la secoua. Ah ! comme Mélite avait raison de parler de l'égoïsme de son frère ! Quelle somme il fallait qu'il en eût pour demander à Ninon pareil sacrifice !

Et pourtant, si elle pouvait vraiment ainsi faire du bien à sa pauvre âme ?...

– Ninon, ma Ninon, répondez-moi !... Dites-moi vite que vous consentez ! Vous serez la lumière de mes derniers jours... Vous m'empêcherez d'avoir trop peur...

– Je ne puis vous répondre ainsi... Il faut que je réfléchisse, Gratien, balbutia-t-elle.

– Non, non, dites tout de suite !... Je veux savoir... Ayez pitié... Ayez pitié de moi !

Ces mots glissèrent entre ses lèvres décolorées... Et voilà que la toux, la terrible toux revint de nouveau, déchirant sa poitrine, secouant son pauvre corps épuisé. « Pas d'agitation, pas d'émotions », avait recommandé le médecin... Mais comment Ninon aurait-elle pu lui éviter celles-ci, nées de son étrange désir ?... Et maintenant, que pouvait-elle faire pour lui, en dehors des remèdes habituels, trop souvent impuissants à calmer ces horribles quintes ?

Mais les yeux bleus, douloureux et suppliants, semblaient pourtant lui dire :

« Si vous vouliez, je souffrirais moins ! »

Et ce regard était si éloquent qu'elle y répondit tout à coup, comme si Gratien eût parlé réellement :

– Je ne peux pas vous dire tout de suite... Il faut que j'aie le consentement d'Alexandre...

La toux se calmait peu à peu... Et quand Gratien put parler il murmura en pressant la main



de Ninon :

– Vous voulez bien, vous, si Alexandre dit oui ?

Ninon pâlit d'angoisse. Que lui répondre ? Où était son devoir ?

Mais ces yeux qui l'interrogeaient avec une si poignante anxiété !... Elle le sentait, ce malheureux être, rivé à cette seule idée, qui s'était emparée tyranniquement de son cerveau malade, et peut-être aussi de son cœur, après tout.

Et elle, quelle raison l'empêchait de donner ce rayon de bonheur à un mourant ? Elle était résolue à ne se marier jamais, car jamais l'image de Didier ne s'effacerait de son cœur. Mais Gratien – ses paroles de tout à l'heure le prouvaient – n'ignorait rien de ses sentiments pour son frère. Il ne lui demandait donc pas plus qu'elle ne pourrait lui donner, c'est-à-dire l'incessant dévouement d'une garde-malade, et la douceur d'une affection d'amie ou de sœur, miséricordieuse pour sa faiblesse physique et morale, toujours prête à soutenir l'une et l'autre, et mettant un peu de lumière sur les jours qu'il

avait encore à passer ici-bas.

Dans l'âme de Ninon s'exaltaient soudain tous les instincts de bonté, de charité héroïque qu'elle tenait de sa race. La première Ninon, la grande Chouanne, avait combattu pour sauvegarder la vie des prêtres réfractaires, des châtelains, des chouans ses frères... Mais ici, c'était le salut d'une âme que Dieu semblait mettre entre les faibles mains de la petite descendante, de la seconde Ninon...

– Ninon, répondez !... Mes derniers jours de vie sont attachés à ce mot que vous allez prononcer !

– Gratien, si Alexandre le permet, je ne vous quitterai pas... Je deviendrai votre femme.

Comment avait-elle pu faire cette promesse si vite, si vite !... Et pourquoi, à peine les paroles étaient-elles sorties de ses lèvres, un grand frisson d'effroi la secouait-il tout à coup ?

Rien n'avait pu effacer cette impression...

Non, pas même la joie ardente qui avait éclairé les yeux de Gratien, ni la reconnaissance

passionnée qui vibrait dans sa voix, tandis qu'il la remerciait.

Et maintenant, seule dans sa chambre, elle se demandait si ce n'était pas un mauvais rêve, si vraiment elle venait, dans un moment de compassion, de se fiancer à Gratien Larmy, ce moribond.

– Ai-je bien fait ?... Ai-je bien fait ?... murmurait-elle en regardant son crucifix.

Et tout à coup, se relevant, elle s'assit devant son bureau et attira à elle une feuille de papier. Elle allait écrire à son directeur spirituel, pour lui soumettre son cas et lui demander conseil. Ainsi sa voie se trouverait éclairée.

Cette lettre terminée, elle en commença une autre pour son frère. Mais on frappa tout à coup à sa porte, et la femme de chambre de Mérite entra, l'air effaré...

– Madame demande si Mademoiselle peut venir... M. Larmy vient d'avoir une hémorragie, il paraît très mal...

Ninon s'élança hors de sa chambre... Elle

trouva Mélite affolée, près de Gratien, étendu inanimé, le visage blanc comme la toile d'un linceul.

– J'ai envoyé la cuisinière chez le docteur... Oh ! pourvu qu'il ne meure pas ainsi ! Ce serait ma faute !... Ninon, vois si tu peux le faire revenir.

La jeune fille, dominant son émotion, essaya les moyens employés dans les précédentes syncopes de Gratien. Pendant ce temps, Mélite, la tête un peu perdue, lui racontait en phrases entrecoupées la cause de l'accident...

– Il m'a appris qu'il t'avait demandé de devenir sa femme... Je lui ai dit que c'était inconcevable... Que jamais cela ne se ferait... D'autant plus qu'on m'accuserait d'y avoir poussé pour me décharger sur une autre des soins à lui donner. Il s'est fâché... Et il a été si dur, Ninon ! Puis tout à coup, ce sang...

– Il est trop malade, Mélite, on ne peut lui refuser cela, dit la voix tremblante de Ninon. Aucun obstacle ne s'oppose à ce que je lui donne cette dernière joie.

– Mais, c’est trop affreux, Ninon ! Épouser un mourant, assister à sa lente agonie... et rester veuve à moins de vingt ans !

– Qu’importe ! murmura Ninon. Le rôle de la femme est de se dévouer, d’une manière ou d’une autre. N’ayant pas l’intention de me marier, je pensais consacrer ma vie aux pauvres et aux malades. Eh bien ! je commencerai par celui-ci, malade de corps et d’âme.

Mélite allait répliquer, mais Ninon mit un doigt sur sa bouche pour l’inviter au silence... Il semblait, en effet, qu’un retour à la vie se manifestait chez Gratien.

Le médecin arriva presque aussitôt, il réussit à sortir le malade de la syncope causée par l’hémorragie. Mais celle-ci avait provoqué une faiblesse extrême, Gratien demeura presque inerte sur sa chaise longue, sans parler. Mais ses yeux ne quittaient pas Ninon, et ils exprimaient un tel bonheur que la jeune fille sentit s’adoucir un peu le regret qui lui serrait le cœur, en dépit de ses résolutions de dévouement et de sacrifice.

## VIII

La réponse de M. l'abbé Mauget et celle d'Alexandre arrivèrent le même jour.

« Votre cas est bien délicat, mon enfant, écrivait le prêtre. Il s'agit là d'un acte de charité héroïque que l'on ne pourrait conseiller en règle ordinaire, mais qui peut vous être demandé en cette circonstance pour le salut de cette âme. Si vous vous sentez le courage nécessaire pour accomplir jusqu'au bout cette tâche de dévouement, vous pouvez consentir à ce mariage... Je dis jusqu'au bout, car il faut considérer la possibilité, en dépit de toutes les prévisions humaines, d'une guérison que pourrait permettre la Providence, en ses insondables desseins. Si cela était, il faudrait, mon enfant, vous trouver disposée à être, toute votre vie, le tuteur de cette faible plante, et envisager

courageusement tous les devoirs qui vous incomberaient de ce fait.

« Puisque vous me dites que M. Larmy connaît les sentiments que vous aviez pour son frère, vous pouvez bannir tout scrupule de conscience relativement à ce qui reste de ces sentiments dans votre cœur – à condition que vous fassiez loyalement tous vos efforts, désormais, pour les en effacer.

« Que Dieu vous éclaire et vous guide, mon enfant, et qu'il vous soutienne en cette voie de sacrifice, si vraiment il veut vous y voir entrer ! »

La lettre d'Alexandre était de tout autre ton.

« Si je ne savais Gratien condamné, je te refuserais tout net mon consentement, écrivait-il sans ambages. Mais j'ai pris le temps de me renseigner près de son médecin, je sais qu'il en a pour un ou deux mois tout au plus, et qu'il s'agit pour toi d'avoir le courage de remplir jusque-là un rôle de garde-malade. Aie soin seulement de

te faire donner par contrat toute sa fortune, qui, bien que fort diminuée par ses folies, se monte à une jolie somme... »

Le rouge envahit les joues pâlies de Ninon.

– C’est odieux, murmura-t-elle avec indignation.

Et tout à coup, elle songea que le monde ne verrait là, lui aussi, qu’un vil calcul d’intérêt. Pas plus qu’Alexandre, en effet, il ne pourrait comprendre le motif, trop élevé pour lui, qui faisait agir Ninon.

– Qu’importe, mon Dieu, pourvu que je ramène à vous cette âme égarée ! murmura-t-elle en réprimant le mouvement de révolte qui s’élevait si singulièrement en elle, par instants.

À la fin de la lettre d’Alexandre, Jeanne avait ajouté quelques mots.

« Que vous disais-je, Ninon ? M<sup>me</sup> Bersier savait ce qu’elle faisait, en vous engageant à l’accompagner. C’était un ingénieux moyen



d'arriver à se débarrasser du soin de son frère malade, d'autant plus que, connaissant votre nature, elle doit penser que vous dédaignerez de prendre les mesures nécessaires pour que la fortune de M. Larmy vous revienne. Mais j'espère que vous ne pousserez pas la sottise jusque-là, et que vous saurez vous faire dédommager des quelques jours pénibles que vous aurez à passer près de ce malheureux. »

Brusquement, les mains tremblantes de Ninon déchirèrent la feuille, la réduisirent en menus morceaux... Oh ! les tristes âmes vénales, incapables de comprendre le sacrifice désintéressé !

La fortune de Gratien ?... Mais s'il s'avisait de la lui donner, malgré elle, jamais elle n'y toucherait, elle reviendrait intégralement à Mélite et à Didier.

Elle demeura un long moment immobile près de sa fenêtre, essayant de calmer l'émotion douloureuse qui faisait battre son cœur et devait s'exprimer sur sa physionomie... Puis, quand elle

eut repris un peu de calme, elle descendit près de Gratien.

Depuis le jour de l'hémorragie, il demeurait d'une faiblesse extrême. Chaque matin, un domestique devait le porter de son lit sur sa chaise longue. Tant que Ninon était présente, il ne paraissait pas s'affecter de son état. Mais aussitôt qu'elle s'éloignait, il tombait dans une morne tristesse dont tous les efforts de Mélite ne pouvaient le tirer.

Ce jour-là, pourtant, quand Ninon arriva près de lui, il ne l'accueillit pas par son habituel : « Enfin, vous voilà, ma Ninon ! » Il semblait très occupé à regarder Mélite qui sortait d'une petite caisse un certain nombre d'écrins.

– Voilà des bagues de fiançailles à choisir, Ninon ! dit-il joyeusement. Avez-vous enfin reçu une réponse de votre frère ?

– Oui... Il veut bien, Gratien.

– Enfin ! enfin ! C'est donc bien certain, nous sommes fiancés maintenant !... Vite, choisissez ce qui vous plaît là-dedans.

Ses doigts décharnés ouvraient au hasard les écrins ; diamants, saphirs, émeraudes étincelèrent...

Ninon posa sa main sur celle de Gratien, en disant d'un ton grave et ferme :

– Écoutez, Gratien, j'accepte la bague de fiançailles, mais je tiens essentiellement à ce que ce soit tout ce que vous me donnerez.

– Par exemple !... Je compte bien au contraire vous combler, Ninon.

– Si vous voulez me faire plaisir, vous n'en ferez rien. J'ai toujours eu une vie très simple, je n'ai jamais désiré le luxe ni la parure. Tout ce que vous pourriez m'offrir me laisserait donc indifférente, et me ferait regretter l'argent ainsi dépensé inutilement, alors que tant de misères demandent à être soulagées.

Gratien eut une moue mécontente.

– Vous êtes trop austère ! Voyez Mérite ! Si sérieuse qu'elle soit, elle n'a pas refusé les fort beaux bijoux que Paul Bersier lui a offerts au moment de leurs fiançailles.

Ninon retint la réplique qui lui montait aux lèvres... Comment ne comprenait-il pas que leur situation ne pouvait être comparée à celle de fiancés ordinaires, et qu'il eût dû lui paraître d'une ironie douloureuse d'offrir des parures à celle qui – il le savait – serait veuve dans peu de temps ?

– Enfin, faites comme vous voudrez ! conclut Gratien en voyant l'expression résolue du joli visage de Ninon. Choisissez alors votre bague... prenez la plus belle, elle ne sera pas encore digne de vous.

Le choix de Ninon s'arrêta sur des perles... Et comme Mélite se récriait en disant :

– Les perles amènent les larmes, Ninette, prends autre chose !

Elle répondit avec un mélancolique sourire :

– Je ne les crains pas, il ne m'arrivera rien qui ne soit permis par Dieu.

– Vous avez raison, Ninon, déclara Gratien. Prenez ces perles, puisqu'elles vous plaisent... Sors la bague de l'écrin, Mélite.

Il prit la main de Ninon et glissa à son doigt la bague de fiançailles. Un étrange frisson secoua la jeune fille, elle se raidit pour ne pas retirer cette main qui frémissait dans celle de Gratien, toute tremblante elle-même.

S'en aperçut-il ? Lut-il dans les yeux de Ninon l'énergique effort pour dominer la bizarre impression, tout à fait indéfinissable, qui s'emparait d'elle en cet instant ?... En tout cas, il devint blême, et ses paupières s'abaissèrent juste à temps pour voiler l'expression d'angoisse atroce qui les traversait.

Mais presque aussitôt il reprit sa physionomie accoutumée et se montra même ce soir-là presque gai, avec une lueur joyeuse dans le regard chaque fois qu'il le posait sur Ninon, qui se forçait héroïquement à sourire et à causer.

Gratien mit une hâte fébrile à faire faire toutes les démarches pour la célébration très prompte du mariage. Le lieutenant Bersier, venu pour passer quelque temps près de sa femme, s'en occupa activement, et, étant donné la position particulière de Gratien, dont les jours étaient comptés, les

habituelles formalités furent un peu simplifiées.

Un matin, le facteur apporta une lettre pour le jeune homme. À la vue de la suscription, son visage se contracta un peu. Il la mit dans sa poche sans la décacheter, et ce fut le soir seulement, quand il se trouva seul dans sa chambre, qu'il la lut enfin.

– Ah ! tu voudrais me l'enlever ! murmura-t-il d'une voix sifflante, en froissant la feuille couverte d'une grande écriture masculine. Mais je ne me laisserai pas faire ! Je veux la garder, ma Ninon !... Accuse-moi donc, si tu l'oses ! Après tout quelles preuves as-tu contre moi ?... Tandis qu'il serait logique de penser que c'est toi...

Un grand frisson le secoua, et il se mit à trembler, tandis que son regard trouble et affolé semblait suivre quelque terrible vision.

À dater de ce moment, la hâte de Gratien pour la célébration du mariage augmenta encore. Il semblait étrangement fiévreux et inquiet, et guettait la venue du courrier avec une sorte d'angoisse.

Un après-midi, comme Ninon lisait près de lui, le facteur apparut au bas de la terrasse. La jeune fille alla à sa rencontre, et prit le paquet de revues et de journaux qu'elle posa sur la chaise longue de Gratien. Le jeune homme les éparpilla sur la couverture et saisit vivement une lettre qui se trouvait au milieu d'eux. Il regarda la suscription, et un flot de sang monta à son visage. D'une main qui tremblait convulsivement, il la glissa dans une poche intérieure de son vêtement.

Un quart d'heure plus tard, Mélite, de retour d'une promenade avec son mari et ses enfants, vint s'asseoir près de son frère.

– Le courrier est arrivé ?... Il n'y avait rien pour moi ?

– Non, rien, répondit Gratien d'une voix distraite, sans lever les yeux de la revue qu'il parcourait.

– C'est bien étonnant que Didier ne m'écrive pas ! murmura Mélite.

Les lèvres de Ninon tremblèrent légèrement, ses longs cils battirent un instant sur les yeux

qu'ils voilaient... Oh ! ce nom, ne pourrait-elle jamais l'entendre sans que son cœur frémât ainsi de douleur !

Sous leurs paupières à demi abaissées, des prunelles bleues, jalouses et angoissées, glissaient sur elle un coup d'œil... Une brève lueur de colère en jaillit, tandis que les pommettes du malade s'avivaient, pendant quelques secondes, d'un rouge intense.



## IX

Ce fut en une matinée radieuse, où la fraîche haleine des glaciers venait tempérer l'ardeur d'un chaud soleil d'été, que Ninon Bordès fut unie à Gratien Larmy.

Elle avait revêtu une robe de voile blanc, toute simple, et Mélite lui avait mis dans les cheveux et au corsage une touffe de fleurs d'oranger. Pâle et grave, elle répondit par un oui très ferme à la question du prêtre, bien que, intérieurement, elle ressentît ce frémissement bizarre dont elle n'aurait pu expliquer la raison.

Par contre, on entendit à peine le « oui » de Gratien, qui parut s'échapper avec effort de ses lèvres décolorées... Et à peine le prêtre avait-il quitté cette chambre où avait eu lieu la cérémonie presque *in extremis*, que le malade perdit connaissance.

Cette syncope fut courte, et quand il eut repris

ses sens, Gratien ébaucha un faible sourire pour rassurer Mélite et Ninon.

– Ce n’est rien du tout ! une sottie petite faiblesse... Asseyez-vous là, ma Ninon. Maintenant, vous ne me quitterez plus !

– Non, Gratien, je vous soignerai de tout mon pouvoir, dit-elle gravement.

– Oh ! mais, je ne veux pas que vous vous fatigiez ! Nous prendrons une garde-malade... Vous, vous serez là pour me gâter un peu... et puis pour chasser toutes ces idées, tout ce noir que j’ai dans l’esprit. Cela me trotte là, voyez-vous !...

Et, à deux mains, il pressait son front où perlaient quelques gouttes de sueur.

– Allons, ne pensez pas à cela ! dit-elle d’un ton de douce autorité, tout en s’asseyant sur un fauteuil bas, près de la chaise longue. Vous verrez que nous renverrons bien loin toutes ces inquiétudes, et que vous retrouverez la paix de l’âme.

– La paix !... la paix ! murmura-t-il d’un ton

indéfinissable. Vous l'avez, vous, Ninon ?

– Oui, tant que je suis en état de grâce.

– Alors, moi ?

– Eh bien ! il faudra vous y mettre, Gratien !

– Oh ! c'est impossible ! dit-il d'une voix un peu rauque. Je suis trop...

Il détourna brusquement la tête, et par la fenêtre ouverte, parut suivre d'un regard vague, pendant quelques instants, le va-et-vient de la bonne qui promenait sur la terrasse la petite Valentine.

Ninon n'insista pas. L'œuvre de la grâce se ferait sans doute peu à peu dans cette âme. Il suffirait de dire, de temps à autre, un mot qui la touchât, d'émettre une pensée qui l'élevât à Dieu...

– Ninon ?

Il avait de nouveau tourné la tête vers elle, et elle rencontra ses yeux caressants.

– Que voulez-vous, Gratien ?

– Donnez-moi un de vos petits bouquets

d'oranger, pour que je le garde en souvenir de ce jour, dit-il d'un ton de prière câline.

Elle sourit et commença à détacher la touffe de fleurs qui ornait son corsage.

– Non, pas celle-là, je préfère celle qui est dans vos cheveux.

Se prêtant à sa fantaisie, elle l'enleva de sa coiffure et la lui tendit.

– Merci, Ninon ! merci, ma femme bien-aimée !

Se penchant un peu, il effleurait de ses lèvres les cheveux de Ninon... Elle eut un involontaire mouvement en arrière, tellement instinctif qu'il lui eût été absolument impossible de le maîtriser, et aussi de l'expliquer.

– Pardon... Je suis un peu nerveuse ce matin, balbutia-t-elle.

Gratien, devenu blême, détourna ses yeux du doux regard confus en murmurant, si bas qu'elle ne l'entendit pas :

– Non... vous avez raison.

Le congé du lieutenant finissait dans une huitaine de jours, et toute la famille Bersier devait repartir alors pour Versailles, laissant Ninon et Gratien à Saint-Moritz, où le malade, par ordre médical, demeurerait le plus longtemps possible.

Cinq jours après la célébration du mariage, Mélite reçut une lettre de Didier... Et quand elle l'eut lue, elle courut, anxieuse et effarée, la porter à son mari.

– Vois, Paul, ce que m'écrit Didier ! Que veut-il dire ? Et cette lettre perdue ?...

« Je viens de recevoir ton petit mot, ma chère Mélite, écrivait l'aîné des Larmy, et je vois que ma dernière lettre ne t'est pas parvenue. Maintenant, c'est fini, l'iniquité est consommée. Ninon, cette enfant au cœur si droit, si admirablement honnête, est la femme de ce misérable fourbe, de ce... Non, il est inutile maintenant que je t'apprenne ce qu'est notre

malheureux frère ! De cette révélation Valentine est morte, et moi je souffrirai jusqu'à mon dernier jour. Pour sauver Ninon d'un pareil mariage, seulement, je m'étais décidé à tout te faire connaître. C'était l'objet de la lettre que je t'ai écrite en réponse à celle où tu m'annonçais les fiançailles. Fort heureusement, me fiant peu à la poste, je ne citais aucun nom, je t'expliquais les choses vaguement, de telle sorte que toi seule, qui connais les événements dont il était question, pouvais comprendre. Informe-toi néanmoins, fais faire des recherches pour tâcher de la retrouver.

« Ah ! si j'avais pu courir moi-même là-bas ! Mais je viens d'avoir la scarlatine, que j'ai prise en allant visiter l'un de mes ouvriers malades ; je suis encore à la chambre pour une ou deux semaines. Et pendant ce temps, cette chose monstrueuse s'accomplissait !

« Elle porte maintenant ce nom de Larmy... ce nom que je n'ai pas voulu lui offrir, parce qu'un autre l'avait déshonoré... Et c'est « lui » qui le lui donne !

« Mérite, il me semble par moments que je

deviens fou ! Elle, la femme de Gratien !

« Ma sœur, prie pour moi parce que je « le » hais... non pas surtout parce qu'il me la prend, cette Ninon qui fut toujours la fiancée de mon cœur, mais bien plus encore pour l'abominable tromperie dont il se rend coupable envers la pauvre enfant qui, si elle savait, s'éloignerait de lui avec horreur.

« Mais maintenant il ne reste plus qu'à nous taire. Elle est sa femme, il n'a plus beaucoup de temps à vivre... deux motifs pour que nous la laissions dans l'ignorance. Peut-être Dieu a-t-il permis cette union pour ramener à lui cette âme si coupable, par l'exemple et le dévouement de cette autre petite âme plein d'angéliques vertus. Cette pensée seule me donne la force de surmonter la révolte et l'horreur qui s'élèvent en moi, elle seule m'empêchera, lorsque je serai mieux, de courir à cet être que je n'osais plus appeler mon frère, de déchirer devant Ninon tous les voiles et de demander l'annulation de ce mariage odieux.

« Je serai bien obligé maintenant, Méliete, de

tout te faire connaître ! mais je préfère te le dire de vive voix. Tâche de venir à Angers quand tu seras de retour en France. Si Paul peut t'accompagner, je serai heureux de le voir. Je suis las à mourir, et j'ai besoin de toute ma foi chrétienne pour supporter la souffrance morale qui m'étreint en ce moment. »

– Ah çà ! qu'est-ce que tout cela signifie ? murmura le lieutenant en regardant sa femme.

– Je ne comprends pas !... Que veut-il dire ?... Il accuse Gratien... De quoi ?

– C'est à se demander si cette maladie ne lui a pas laissé quelque chose au cerveau. Sa lettre est étrange... Et cette autre qu'il a soi-disant écrite, et que tu n'as pas reçue...

– Oui, c'est bizarre... Et pourtant, en y réfléchissant, il y avait cette brouille depuis des années entre Gratien et lui. À quel propos est-elle survenue ? Il fallait, pour Didier, une raison sérieuse... Puis, tu vois, il aimait toujours Ninon, et il a renoncé à elle... Pourquoi ?... Il dit qu'il ne



pouvait lui offrir le nom qu'un autre avait déshonoré. Mais cet autre, ce serait donc Gratien ? En ce cas, quelle infamie a-t-il pu commettre pour que son frère se soit cru obligé à ce sacrifice ?... Et la maladie de Valentine est due à la même cause, dit-il aussi...

– J'avoue que je n'y comprends absolument rien ! Le mieux est d'attendre les explications que nous donnera Didier... Mais informe-toi à la poste pour cette lettre, Méliste.

– Oui, je vais y aller tout de suite... Oh ! jamais je ne me pardonnerai, si Didier dit vrai, si j'ai été la complice, bien inconsciente pourtant, de quelque monstrueuse fourberie ! Ma chère petite Ninon !... Et pourtant, il me semble que Gratien l'aime réellement !

– C'est possible, et je le pense aussi. Mais cette âme doit être singulièrement complexe, et – pour te le dire franchement, Méliste – je crois ton pauvre frère capable de singulières dissimulations.

– Dès son plus jeune âge, on lui a toujours reproché cette tendance. Combien de fois Didier

s'est-il fâché en lui criant : « On ne sait jamais si tu dis vrai, Gratien ! » Que me voilà donc tourmentée maintenant !

Elle alla rapidement s'habiller, puis descendit dans l'intention de se rendre à la poste. Mais se ravisant, elle se dirigea vers la petite terrasse où Gratien passait ses journées.

Ninon lui faisait la lecture – une lecture sérieuse, d'où émanaient de très hautes pensées. Il l'écoutait attentivement – en apparence du moins. Ses yeux ne quittaient pas le visage de la jeune femme, son oreille tendue semblait recueillir avidement tous les mots qui tombaient de ses lèvres. Mais peut-être, si on lui en eût demandé le sens, aurait-il été fort embarrassé de répondre. Que lui importait pourvu qu'il eût devant lui ce doux et fin visage dont la seule vue chassait de son esprit les noirs fantômes, pourvu qu'il entendît la fraîche voix harmonieuse qui était une caresse pour l'oreille !

– Vous sortez, Méлите, demanda Ninon en interrompant sa lecture à la vue de M<sup>me</sup> Bersier.

– Oui, je vais à la poste... Didier m'avait écrit

il y a quelque temps, mais cette lettre ne m'est pas parvenue... Il faut que je m'informe...

Tout en parlant, Mélite regardait son frère. Elle vit s'abaisser les longues paupières – et c'était là un signe bien connu d'elle. Gratien agissait toujours ainsi, tout petit enfant qu'il était, lorsqu'il voulait dissimuler sa pensée à des yeux trop observateurs.

– Vous pensez qu'elle est perdue ? dit Ninon. Il faut, en effet, demander, car elle peut se trouver simplement égarée.

– Peut-être s'est-elle glissée dans des journaux ou revues. Cela arrive souvent... As-tu ouvert tous ceux que tu as reçus ces dernières semaines, Gratien ?

Les yeux mi-clos toujours, il répondit tranquillement :

– Non, il en reste quelques-uns qui n'ont pas été touchés encore... Voulez-vous regarder, Ninon ?

Mais la jeune femme explora en vain les trois ou quatre revues non coupées posées près de

Gratien... Et Mélite s'en alla vers la poste par acquit de conscience, car, en regardant son frère, elle avait été saisie tout à coup d'une idée qui s'implantait de plus en plus en son esprit, et qui expliquait la disparition de cette lettre.

« Mais alors, ce que dit Didier serait vrai ?... » songea-t-elle avec terreur.

... Mélite dut s'en aller quelques jours plus tard sans avoir aucune nouvelle de la missive de Didier. Au moment de prendre congé de Gratien, se trouvant seule un instant avec lui, elle se demanda, pendant quelques secondes, si elle ne devait pas lui parler, essayer de le démasquer...

Mais elle jeta un regard sur ce visage si profondément creusé par la terrible maladie, sur ce corps décharné d'où la vie s'en allait un peu chaque jour... Et elle pensa :

« Il est trop malade, il ne supporterait pas une scène de ce genre. Laissons Dieu arranger tout, maintenant que Ninon porte son nom. »

Mais elle dut se faire violence pour mettre sur son front l'habituel baiser fraternel. Il s'en

aperçut sans doute – comme aussi de la froideur de son beau-frère – car une rougeur de colère monta à son visage, et, tandis que Ninon accompagnait les voyageurs jusqu’à la grille du chalet, il murmura en crispant les poings :

– Ah ! tu essayes de me nuire, Didier ! Mais je me défendrai... Et surtout si tu tentes d’apprendre quelque chose à Ninon ! Les autres, peu m’importe, mais elle... Elle, si elle savait !

... Le chalet sembla bien triste à Ninon après le départ des Bersier. Mais Gratien, en revanche, parut prendre un peu de gaieté, et, courageusement, elle essaya de dominer sa mélancolie pour le distraire.

Il n’était pas un malade difficile, du reste, sauf lorsqu’il s’agissait de laisser sortir Ninon. À grand-peine pouvait-elle s’échapper le dimanche, et parfois une ou deux fois dans la semaine pour assister à une messe matinale. C’était là une tyrannie de malade, comme aussi cette exigence que le courrier lui fût immédiatement apporté, à lui seul, qui en faisait ensuite la distribution.

Autrement, il montrait une grande douceur

envers sa jeune femme, et se soumettait docilement à toutes les prescriptions médicales, lorsqu'elle avait dit :

– Vous me feriez tant de plaisir, Gratien !

Il semblait qu'une légère amélioration se produisit, et il s'en aperçut, car il dit un jour à Ninon :

– Figurez-vous que je m'imagine que je vais guérir, maintenant !

Mais le docteur, quand Ninon lui en parla, répondit d'un air ambigu :

– Oui... hum !... Il y a du mieux... Quant à guérir. Enfin, on a vu des choses plus extraordinaires !

Quelques jours plus tard, en entrant dans la chambre de Gratien, Ninon fut accueillie par ces mots :

– Savez-vous l'idée qui m'est venue, Ninon ?... Vous rappelez-vous que Mélite vous a dit que la Mirille était à louer ?

– Oui, en effet.

– Eh bien ! j’ai envie d’y retourner, pour y passer un mois ou deux.

– Quelle idée, Gratien ! D’abord, le docteur ne permettra pas...

– Nous lui demanderons quand il viendra tout à l’heure... Cela ne vous ferait-il pas plaisir de retourner là-bas, Ninon ?

Une pâleur soudaine s’étendit sur le teint frais de la jeune femme.

– J’y ai été heureuse, c’est vrai... Mais j’y ai ensuite beaucoup souffert, dit-elle d’une voix étouffée.

– Oui, vos pauvres parents... Laurent... C’est cela que vous voulez dire ?

Elle penchait un peu la tête, et ne vit pas le regard d’inquiétude jalouse qui l’enveloppait.

– Oui, c’est cela, murmura-t-elle.

Il lui prit la main et la serra doucement.

– Mais ne serez-vous pas heureuse, malgré tout, de prier sur leurs tombes, Ninette ?

– Oh ! si... Mais je crois que votre projet est

tout à fait déraisonnable, Gratien, et qu'il n'obtiendra pas l'approbation du docteur.

Ce projet était sans doute, chez Gratien, une idée fixe, car malgré le refus prévu du médecin, il s'y cramponna fiévreusement tant et si bien que le docteur finit par dire à Ninon :

– Ma foi, emmenez-le là-bas ! Maintenant qu'il s'est mis cela dans l'esprit, il s'enfièvre et ne pourra plus supporter de rester ici... Après tout, cela ne lui fera pas grand-chose, je crois, acheva-t-il entre ses dents.

Et, dès le lendemain, Ninon commença les préparatifs de retour.



## X

C'était pour Ninon une dure épreuve d'habiter cette demeure où, à chaque détour, des souvenirs de l'heureux « autrefois » venaient l'assaillir. Deux silhouettes surtout reparaissaient sans cesse : Valentine et Didier. Leur nature avait toujours eu plus d'affinités avec la sienne, et, bien qu'ayant une réelle affection pour Mélite et Gratien, c'étaient les aînés que, tout enfant, elle avait préférés.

Et Valentine était morte... Et Didier...

Oh ! pourquoi donc Gratien avait-il eu cette idée tenace de revenir à la Mirille. Ici plus que partout ailleurs la lutte serait difficile contre ce souvenir qu'elle devait chasser de son cœur. Tout lui parlait de Didier – tout, et surtout cette barrière du petit parc, près de laquelle avait eu lieu cette scène poignante dont les détails demeureraient gravés dans la mémoire de Ninon.

Combien de fois, depuis lors, s'était-elle posé la douloureuse interrogation :

– Pourquoi Didier a-t-il agi ainsi puisqu'il n'était pas coupable ?... Et pourquoi n'a-t-il pas voulu m'expliquer la présence de son portefeuille dans le vestibule ?

Le mystère demeurait intact pour elle... Et pourtant, inébranlable, la certitude de l'innocence de Didier était implantée dans son cœur.

Elle était allée revoir ses chères Nardettes. La fermière, qui la connaissait depuis toujours, l'avait discrètement laissée errer à son aise dans le vieux jardin, demeuré tout semblable à autrefois. Ninon avait beaucoup pleuré en parcourant ces allées, où elle s'était si souvent promenée, pendue au bras du cher grand-père, où elle avait tant ri et joué avec les Larmy... Était-il possible qu'elle n'eût même pas encore vingt ans ? Il lui semblait qu'un siècle séparait ce jour de celui où, pour fêter sa seizième année, l'aïeul avait donné ici une petite fête, à laquelle Didier et elle s'étaient tant amusés ! Ils étaient si gais tous deux en ce temps-là !... Oh ! ce temps si lointain !

En revenant, elle passa devant la Brossière. La vieille maison, où personne n'entrait jamais, tombait peu à peu en ruine... Et sous le ciel sombre de ce jour-là, elle avait un aspect sinistre qui fit frissonner Ninon.

Gratien, lui, ne quittait pas la Mirille. Depuis l'instant où il y était entré, la légère amélioration qui avait paru se produire à Saint-Moritz s'était évanouie, et, au bout de quelques jours, son état s'aggravait plutôt.

– Allons, décidément, il faut renoncer à guérir ! dit-il un jour à Ninon.

Et, comme elle essayait de le remonter, il répliqua d'un ton d'âpre ironie :

– Laissez donc, vous serez trop heureuse d'être débarrassée de moi !

À cette parole, des larmes remplirent les yeux de la jeune femme... Il s'en aperçut et lui saisit la main en l'enveloppant d'un regard d'ardent regret...

– Pardon, ma Ninon ! Puis-je dire cela, lorsque vous me soignez si bien, lorsque c'est vous-

même qui avez tant insisté pour que je ne quitte pas Saint-Moritz... Oui, c'est moi qui ai voulu revenir, bien que je sache que tout me ferait mal, ici ! acheva-t-il d'une voix étouffée.

De fait, depuis qu'il était à la Mirille, il devenait de plus en plus sombre et nerveux. Il n'avait pas un instant de sommeil, et plusieurs fois, la nuit, Ninon, se levant pour accourir à son appel, le trouva tremblant, baigné de sueur, les yeux hagards...

– Restez un peu près de moi... Parlez-moi... c'est affreux, ce que je vois ! balbutiait-il en se cramponnant aux mains de Ninon.

À ces heures-là, la jeune femme parlait de la miséricorde de Dieu, du bonheur que procurent le repentir et l'humble aveu de ses fautes. Il l'écoutait silencieusement. Peu à peu, le calme renaissait en lui... Mais jamais un mot ne venait faire savoir à Ninon si ses paroles avaient réellement touché cette âme – cette âme ignorée d'elle encore, car, pendant tous ces jours qu'elle venait de vivre continuellement près de Gratien, elle n'avait pu parvenir à la pénétrer, à savoir ce

qui se cachait sous la douceur féline de ce regard, sous la grâce souple de cette nature.

... Quinze jours s'étaient écoulés maintenant depuis l'arrivée de Gratien à la Mirille. Le malade s'affaiblissait de plus en plus, il avait d'atroces quintes de toux qui secouaient son pauvre corps épuisé, et tous les efforts de Ninon ne parvenaient plus à lui faire accepter une nourriture suffisante.

Dans son visage affreusement maigri, on ne voyait plus maintenant que les yeux, ces grands yeux bleus où, à tout instant, s'exprimait une angoisse que la présence même de Ninon n'était plus capable de chasser complètement.

La jeune femme le soignait avec le plus complet dévouement. Ce pauvre être qui s'en allait ainsi, à vingt-trois ans, lui inspirait une affection compatissante. Puis il l'aimait réellement, elle le sentait ; il était bon pour elle, s'inquiétait de la voir un peu pâle – lui, l'égoïste Gratien, qui n'avait jamais voulu penser qu'à lui-même.

Mais, chose étrange, il ne parlait jamais de

Mélite. Celle-ci, du reste, ne lui écrivait plus. Ses lettres étaient toujours adressées à Ninon... Et la jeune femme s'étonnait de leur ton gêné, presque froid.

– Êtes-vous donc brouillé avec votre sœur, mon cher Gratien ? demanda-t-elle, un jour où elle venait précisément de recevoir une lettre de M<sup>me</sup> Bersier.

C'était une matinée de septembre, ensoleillée, idéalement tiède. Gratien était installé dehors, sous une petite tente. Chaque jour, quand le temps le permettait, on le portait là, et il y restait jusqu'au moment où le soleil baissait.

Les lèvres du malade se crispèrent légèrement à la question de Ninon.

– Pas que je sache... Vous avez bien vu, du reste, que nous nous sommes séparés en bons termes.

– Oui... un peu froidement cependant, Gratien.

– Ah ! je n'en sais rien ! dit-il, avec un impatient mouvement d'épaules.

Il demeura un instant silencieux, les yeux fixés

sur les arbres de l'avenue que l'automne teintait d'ocre et de brun roux. Que regardait-il, pour que ses prunelles pussent s'emplier ainsi d'un avide désir et d'une sorte d'épouvante ?

– Ne m'avez-vous pas dit, Ninette, que M<sup>me</sup> Barcot vous avait offert son landau ?

Elle leva la tête et le regarda avec surprise.

– Oui... Mais à quoi cela nous sert-il, puisque vous avez toujours refusé de faire quelques promenades, comme le permettait le docteur ?

– Eh bien ! j'ai cette fantaisie aujourd'hui, Ninette. Je me sens un peu plus fort...

Elle n'osa lui donner un démenti, en lui rappelant que ce matin, quand elle était entrée dans sa chambre, il lui avait dit :

– Je suis d'une faiblesse inouïe, et je crois que dans quelques jours je ne pourrai plus même quitter mon lit.

– Et où voulez-vous aller ? demanda-t-elle.

Il eut un geste vague et son regard se troubla.

– Nous verrons... Je vous dirai, en sortant...

Elle alla donner l'ordre au domestique de se rendre chez M<sup>me</sup> Barcot, une voisine complaisante qui leur avait plusieurs fois offert sa voiture. Celle-ci était libre aujourd'hui... Et une heure plus tard, elle venait se ranger devant la Mirille.

Gratien s'y traîna au bras du domestique. C'était là pour lui un tel effort, dans l'état d'effrayante faiblesse où il se trouvait réduit, que la sueur coulait le long de son visage, tandis que Ninon l'installait soigneusement sur les coussins, lui enveloppait les jambes de couvertures et mettait un chaud manteau sur ses épaules.

– Vraiment, ne craignez-vous pas que cette promenade ne vous fatigue trop ? demanda-t-elle, un peu effrayée en le voyant si pâle, si défait sous le radieux soleil.

– Non... Je veux sortir... Dites au cocher qu'il prenne la route des Nardettes.

Elle n'insista pas, comprenant qu'elle se heurterait à une de ces idées arrêtées de malade que Gratien avait de temps à autre, assez rarement pourtant, mais qu'elle-même ne pouvait



faire changer – témoin la location de la Mirille.

Les Nardettes apparurent bientôt. Ninon enveloppa d'un tendre et mélancolique regard le cher logis, dont le soleil dorait les toits et les vieux murs... Hélas ! toujours, il lui faudrait le laisser entre les mains d'étrangers ! La quenouille de la grande Chouanne ne reprendrait pas sa place dans la chambre où sa première propriétaire avait rendu le dernier soupir.

Tout absorbée dans la contemplation de la vieille demeure, Ninon ne regardait pas Gratien... Elle ne voyait pas les prunelles bleues devenir fixes, en se dirigeant là-bas, vers le sombre bâtiment de la Brossière, ni tout ce maigre corps se raidir, comme dans l'attente d'un coup terrible.

La voiture venait de dépasser les Nardettes, elle allait maintenant passer devant la Brossière... Machinalement Ninon leva les yeux vers Gratien, et elle retint un cri d'effroi...

Dans un visage décomposé, des yeux hagards brillaient, se fixant sur la vieille maison. Une terreur atroce semblait convulser cette physionomie...

– Gratien, qu’avez-vous ?

– J’ai... J’ai que... Je suis...

Il porta la main à sa poitrine et s’affaissa sur le côté, tandis qu’un flot de sang s’échappait de ses lèvres.

En hâte, la voiture revint vers la Mirille. Tandis qu’un domestique courait chercher le curé et le médecin, Ninon, avec l’aide de la garde-malade, chercha à faire revenir Gratien de la syncope où il était plongé. Elles n’y étaient pas parvenues encore lorsque le docteur arriva.

Il hocha tristement la tête, et dit à la jeune femme :

– S’il est disposé à recevoir le prêtre, je vous préviens qu’il est temps. J’espère le faire revenir à lui, mais c’est fini, il n’en a pas pour jusqu’à demain.

– Alors, il faut que je prévienne son frère et sa sœur ? dit Ninon d’une voix tremblante.

– Oui, vous ferez bien, car, hum !...

Après une heure qui parut un siècle à Ninon, le malade reprit enfin connaissance. Mais sa

faiblesse était telle qu'il ne pouvait même pas soulever sa main.

Ses yeux se posèrent sur Ninon, et elle y lut une affreuse angoisse, une poignante supplication...

Se penchant vers lui, elle posa sa main sur son front, en demandant doucement :

– Que voulez-vous, cher Gratien ?

– J'ai peur !... C'est fini, n'est-ce pas ?

– Dieu peut vous sauver encore... Mais il faudrait, Gratien, vous réconcilier avec lui.

Les paupières s'abaissèrent un instant sur les yeux bleus... Puis elles se soulevèrent de nouveau...

– Renvoyez... tout le monde... Restez seule, Ninon...

Le médecin et la garde-malade sortirent... Alors, la voix très faible de Gratien s'éleva de nouveau...

– Regardez à mon cou... Il y a une petite clé attachée à un cordon... Prenez-la, et ouvrez mon

petit coffret en laque.

Elle obéit... Et quand le coffret fut ouvert, une voix rauque murmura :

– Prenez les lettres qui sont là, et lisez-les.

Ces lettres étaient au nombre de deux... Au hasard, Ninon commença à lire...

« Je reçois à l’instant la lettre de Mélite, m’annonçant cette nouvelle monstrueuse : tu as osé demander à Ninon de devenir ta femme, et la malheureuse enfant a accepté ! Es-tu donc perversi jusqu’au fond de l’âme, pour en arriver à ce degré d’épouvantable perfidie ! Elle, la chère enfant, innocente et pure, épousant le lâche criminel que tu es ! Elle, la descendante d’une lignée d’honnêtes gens, prenant ce nom de Larmy que j’ai renoncé pour toujours à lui offrir, dès le moment où j’ai compris que tu l’avais à jamais déshonoré !... Et c’est toi qui le lui donnes !... toi, Gratien Larmy, dont la place serait au bagne, où tu aurais laissé envoyer un malheureux innocent !

« Il est impossible que semblable iniquité

s'accomplisse ! J'ai dû me taire et ne pas t'accuser, parce que tu étais mon frère. Mais si tu persistes dans ton abominable dessein, j'apprends tout à Mélite, et c'est elle qui prévient Ninon, qui saura lui faire comprendre que ce mariage est impossible. Te voilà averti, arrange-toi donc pour rompre avec Ninon, puisque tu as eu l'infamie de la demander en mariage, ce qui aurait dû te faire bondir de honte, si tu avais conservé un reste d'honneur ! »

La vue de Ninon se brouillait, ce fut à grand-peine qu'elle parvint à lire la seconde lettre, dont l'écriture était celle d'une main fiévreuse de malade...

« Me voilà cloué au lit par la scarlatine, ma chère Mélite ; sans cela, je serais en ce moment à Saint-Moritz. Mais à mon défaut, c'est toi qui dois te charger d'empêcher ce mariage... Cet odieux et épouvantable mariage ! Ces termes ne te paraîtront pas exagérés, quand tu sauras que le malheureux Gratien est... Comment te dire cela

dans une lettre confiée à la poste ?... Écoute ceci : la crise de rhumatismes qu'il eut jadis à la Mirille... Tu te souviens, cette nuit où ?... cette crise n'était qu'une feinte... Comprends-tu ?... Et vois-tu maintenant pourquoi Valentine est morte, elle qui savait, qui l'avait vu se glisser hors de la maison ?... Vois-tu aussi pourquoi ma vie s'est trouvée brisée, à la suite d'une révélation que me fit Ninon, sans en comprendre la portée, pauvre chère petite amie !

« Je ne puis mieux t'expliquer tout cela aujourd'hui, Mélite, d'ailleurs, je suis brisé par la fièvre. Mais, à tout prix, empêche ce mariage, fais comprendre à Ninon que Gratien est complètement indigne, car c'est terrible de tromper ainsi cette petite âme honnête, de vouloir donner son nom à cette enfant... lui, lui !... Et ce misérable est notre frère, Mélite ! »

Le lettre glissa des mains de Ninon... Et ces pauvres mains tremblantes saisirent le dossier d'un fauteuil, s'y cramponnèrent, car tout tournait autour de la jeune femme...

Une lumière aveuglante se faisait dans son esprit... Ah ! elle comprenait maintenant le silence de Didier ! Pouvait-il, même devant elle, accuser son frère ?... La crise de Gratien était une feinte... Alors, c'était lui ?...

Une horreur sans nom s'emparait d'elle, la faisait frissonner convulsivement. Un assassin !... Gratien Larmy !

Et elle était sa femme !

Quelle âme épouvantable était-il donc, pour avoir osé pousser jusque-là la perversion ?

– Ninon !

La voix était presque indistincte... Un grand tressaillement secoua la jeune femme, il lui parut que tout son être se soulevait de répulsion et que la haine et le mépris montaient à l'assaut de son âme, pour l'envahir, pour la pénétrer...

– Ninon !

Cette fois, elle tourna la tête, elle se rapprocha... Mais ses yeux se détournèrent des prunelles douloureuses et suppliantes qui se fixaient sur elle.

– Vous... me méprisez ?

La réponse spontanée, vibrante, était sur les lèvres de Ninon... Mais devant ce malheureux, haletant, décharné, dont le regard était chargé d'une interrogation poignante, Ninon sentit son cœur envahi d'une immense pitié. Elle se souvint tout à coup de la miséricorde divine, des ineffables pardons de Jésus... Et elle se pencha sur Gratien, elle prit sa main glacée...

– Non, je ne vous méprise pas... Je vous plains, dit-elle d'une voix étouffée.

– Oui... Je souffre... C'est affreux, ce que j'ai fait... Et je haïssais Didier... J'ai été si heureux de le faire souffrir en vous épousant !... Mais je regrette... Voici longtemps que le remords me tourmentait, mais je résistais... Maintenant, je vais mourir... Vous pouvez faire venir un prêtre, Ninon.

– M. le curé va certainement arriver dans un instant, Gratien.

– Tant mieux !... Cela fera du bien de dire tout... toute la vérité !



Étrange parole, dans la bouche de cet être qui avait dissimulé toute sa vie !

– Vous voyez, j’ai voulu que vous sachiez... Je vous ai donné ces lettres... Je vous ai trop longtemps menti, Ninon, il fallait que ce soit moi qui vous dise...

Une faiblesse le prit... Quand il revint à lui, Ninon s’empressa de faire entrer le prêtre qui venait d’arriver, puis elle se rendit dans sa chambre et rédigea des dépêches pour Mélite et Didier... Cela fait, elle s’affaissa dans un fauteuil, et, la réaction se faisant, elle se mit à sangloter.

Était-il possible que tout cela fût vrai ?... Et se pouvait-il qu’une âme atteignît ce degré de perversion ?

Cet homme était cependant d’une race vertueuse et honnête, d’une race de grands chrétiens. Mais sur son âme molle et légère, avide de jouissances, les enseignements de la religion et de la famille avaient glissé... Et il était tout prêt pour céder à la tentation, lorsque, sous le coup sans doute de quelque grand et pressant besoin d’argent, l’idée lui était venue de cette chose

épouvantable...

Certainement, il ne devait pas avoir prémédité le crime. Mais tandis qu'il enlevait les valeurs, M<sup>me</sup> Brénoux s'était peut-être réveillée, avait appelé... Alors, se voyant découvert, il avait...

Ninon eut un frisson d'horreur... Elle songea aussitôt.

« Comme le pauvre Didier a dû souffrir ! »

Et cette pensée du martyr de Didier lui parut plus atroce que tout – oui, même que son union avec Gratien Larmy, le criminel !

On frappa à la porte... C'était la garde-malade, annonçant que Gratien demandait sa femme.

Ninon passa de l'eau sur son visage décomposé par la douleur, et, se raidissant, elle entra dans la chambre du malade.

Quel progrès s'était accompli en si peu de temps ! La mort était là, elle frôlait déjà le front livide de Gratien.

La voix presque indistincte du jeune homme balbutia :

– Là... dans la poche... les fleurs...

Ninon, sur l'indication que lui en donnait son regard, chercha dans la poche de son vêtement d'intérieur et en sortit la petite touffe de fleurs d'oranger qu'il lui avait demandée le jour de leur mariage.

– Donnez, Ninon.

Elle la mit entre ses doigts, qui se crispèrent convulsivement dessus.

– Merci... Merci, Ninon !... Vous m'avez fait du bien, c'est vous qui m'avez sauvé... Dites à Didier que... je lui demande pardon... et qu'il vous épouse. Je veux que vous soyez heureuse, Ninon... ma Ninon !

Ces mots passèrent comme un souffle entre les lèvres du moribond... mais en eux, et dans le regard qui se posait sur Ninon, s'exprimait tout l'amour que Gratien avait eu pour elle.

Et elle comprit que, seul peut-être, ce sentiment avait été vraiment sincère chez lui, et que, de cet amour très pur, fleur délicate éclosée dans l'âme criminelle, la miséricorde divine

s'était servie pour sauver Gratien Larmy.

– Dites... si vous pardonnez ? murmura-t-il.

– Oui, Gratien, je vous pardonne... Et je prierai pour vous, mon pauvre ami.

Elle se pencha, et ses lèvres tremblantes se posèrent sur le front du mourant.

Un rayonnement éclaira le visage de Gratien.

– Vous m'embrassez ! Je ne suis pas digne... Vous vous souvenez, j'ai voulu un jour... Mais vous vous êtes reculée... On aurait dit que vous deviniez...

Il se tut, épuisé... Une de ses mains serrait celle de Ninon, l'autre la touffe de fleurs... Et ce fut ainsi, en baisant le crucifix que la jeune femme approchait de ses lèvres, que Gratien rendit, une demi-heure plus tard, le dernier soupir.

## XI

La demie de onze heures sonna à la petite pendule de Ninon. La jeune femme eut un long frémissement et se souleva un peu sur le lit où elle s'était étendue pour obéir à ses vieux amis Barbans, accourus aussitôt que la nouvelle du décès leur était parvenue.

Onze heures et demie !... Le train devait être arrivé. Si la dépêche avait trouvé Didier à Angers, le jeune homme aurait certainement pris celui-là et serait ici dans un moment.

Oui, voilà qu'un pas faisait grincer les graviers du dehors...

Ninon se leva et passa une robe de chambre. Son cœur battait avec violence, tandis que, debout près de sa fenêtre, elle écoutait le bruit de la porte qu'ouvrait le domestique, le chuchotement des voix... On apprenait à Didier que tout était fini... Et maintenant, il montait

lentement... Il entra dans la chambre mortuaire du frère qui avait été son bourreau...

Il semblait à Ninon qu'elle éprouvait elle-même tous les sentiments qui devaient en ce moment bouleverser l'âme de Didier, il lui semblait que toutes les souffrances du jeune homme, ravivées par la vue de Gratien, déchiraient son propre cœur...

Voici qu'il sortait de la chambre mortuaire... Ninon, se raidissant sur ses jambes fléchissantes, ouvrit sa porte et fit quelques pas dans le corridor.

Sous la douce clarté d'une ampoule électrique, elle apparut, à Didier, frêle et pâle dans sa longue robe de lainage blanc.

Et à la seule vue du doux visage frémissant, des yeux à la fois douloureux et pleins d'une enthousiaste admiration, il comprit qu'elle savait...

Il lui saisit les mains et y posa ses lèvres.

– Il... vous a dit ? murmura-t-il.

– Oui, il m'a donné les lettres... vos lettres...

Ils demeurèrent en face l'un de l'autre sans parole. La même muette horreur remplissait leurs âmes... Mais maintenant le criminel avait cessé de vivre, son âme avait reçu le pardon divin, Dieu seul était juge... Le frère torturé par lui, la jeune femme dont il avait fait la veuve d'un assassin gardaient le silence sur lui.

– Ninon, vous avez bien souffert ? dit enfin la voix tremblante de Didier.

– Oui... Mais pas encore tant que vous, Didier !

Leurs mains frémirent, et un même frisson de douleur passa en eux.

– Je vais finir la veillée près de lui, reprit au bout d'un instant Didier. L'excellente M<sup>me</sup> Barbans pourra aller se reposer...

– Oui, je lui ai fait préparer un lit... Mais moi aussi je veillerai, Didier.

– Non, ce ne serait pas raisonnable ! Après ces émotions il vous faut du repos.

– Je ne pourrais pas !... Il faut que je prie pour lui.

Il n'insista pas, comprenant, par ce qu'il éprouvait lui-même, la raison qui faisait ainsi parler Ninon. Dans leurs âmes que les fautes de Gratien avaient si cruellement fait souffrir, le ressentiment ne pouvait être chassé que par la vertu d'une prière pleine de pitié pour le malheureux qui s'était repenti.

Et quand ils se trouvèrent ensemble devant le jeune mort dont le fin visage très reposé semblait celui d'un être endormi, un apaisement se fit dans leurs cœurs meurtris, et, en se regardant, ils comprirent que tous deux pardonnaient.

Ils pardonnaient mais n'oubliaient pas.

Didier pouvait-il oublier le martyr que lui avait infligé la connaissance du crime de son frère, l'abandon des chers projets d'amour, la pensée de la souffrance de la petite amie bien-aimée, la vue de la lente agonie de Valentine, la mort de Mocheux, due à sa claustration préventive ? Pouvait-il oublier ses tortures d'honnête homme se heurtant au cynique endurcissement de Gratien lorsqu'il avait été lui



dire : « Ton devoir est de t'accuser, car on peut encore en suspecter d'autres. » Et, comme couronnement, ce mariage...

Ninon aussi devait se souvenir toujours des années qui avaient suivi le crime de la Brossière, et pendant lesquelles son jeune cœur, meurtri, ulcéré, avait saigné surtout à la pensée de l'étrange abandon de Didier et du mystère qui planait sur ce portefeuille trouvé. Elle se rappellerait aussi qu'elle avait été, pendant deux mois, la femme de Gratien Larmy et qu'elle portait son nom... le nom d'un criminel.

Aussitôt après les funérailles, elle quitta la Mirille. Tout d'abord, elle avait eu l'intention d'entrer comme dame pensionnaire dans une communauté d'Angers. Mais les Barbans insistèrent tellement pour qu'elle vînt demeurer chez eux qu'elle s'y décida, temporairement du moins. Sa santé, ébranlée après ces pénibles émotions, avait besoin de soins, et la bonne M<sup>me</sup> Barbans les lui prodiguait avec une affection qui, plus que tout, faisait du bien à Ninon.

Alexandre, venu pour l'enterrement, avait

voulu emmener sa sœur à Paris. Mais elle refusa, et lui n'insista pas. Sans doute, Jeanne ne se souciait-elle pas de voir revenir cette jeune belle-sœur aux principes irréductibles.

Mais Ninon dut essayer de la part de son frère une pénible scène lorsqu'elle lui déclara ne pas vouloir garder un centime de la fortune que Gratien lui léguait tout entière. Voyant qu'il ne pouvait faire changer sa décision, il partit furieux, en déclarant qu'il ne voulait plus avoir de rapports avec une sotte de cette espèce.

Didier, lui, opposa d'abord un énergique refus en apprenant, par elle-même, qu'elle refusait l'héritage de Gratien. Mais elle lui ferma la bouche par ces mots :

– Voulez-vous donc qu'on dise que c'est pour cela que je l'ai épousé, *in extremis*, pour ainsi dire ?

Les premiers temps après la mort de Gratien, elle le voyait assez souvent, car il venait à Sarnay pour régler les affaires de son frère, et, chaque fois, faisait une courte visite chez les Barbans. Le nom du défunt n'était pas prononcé entre eux...

Et pourtant son ombre flottait toujours autour d'eux, pendant leurs brefs entretiens, au cours desquels ils parlaient peu et évitaient les chers souvenirs du passé, de même que ceux, si douloureux, de ces dernières années. Très souvent, le silence tombait entre eux... Mais ce silence était plein de pensées, et c'était alors qu'ils sentaient plus fortement battre leurs cœurs.

Puis, peu à peu, ces visites s'espacèrent. M<sup>me</sup> Barbans, voyant le teint de Ninon pâlir de plus en plus, hochait la tête en marmottant :

– Pauvre petite, cet original de Didier devrait bien se faire un devoir de la consoler et de lui donner un peu de bonheur, à elle qui s'est si bien dévouée pour son frère ! Quel singulier garçon ! Il l'aime certainement, depuis toujours : qu'est ce que c'est donc que cette façon de la planter là ?... Et avec ça, il a une mine !... la mine d'un homme qui souffre réellement !

Pour réagir contre la mélancolie qui l'envahissait, Ninon s'offrit comme aide à l'institutrice de l'école libre de Sarnay, et dans cette tâche elle trouva un puissant dérivatif à ses

tristes souvenirs et aux craintes qui lui serraient le cœur. Puis elle priait beaucoup, et, fréquemment, faisait offrir le saint sacrifice pour l'âme coupable mais pardonnée, retournée vers son Dieu. Ainsi passa l'hiver, et le mois de mai trouva une Ninon mieux portante, avec un teint rosé et des yeux plus vifs, bien que la mélancolie vînt encore souvent les assombrir.

Elle n'avait pas revu Didier depuis trois mois. Elle savait par les lettres de Mélite et par un court billet de lui-même, qu'il voyageait à l'étranger pour ses affaires. « Sa fabrique, réorganisée, dirigée par une main à la fois ferme et douce et par un grand cœur de chrétien, prospérait admirablement, écrivait M<sup>me</sup> Bersier. Les gros bénéfices réalisés étaient employés par le jeune industriel à l'amélioration matérielle et morale de l'existence de ses ouvriers, et la fabrique Larmy était citée comme un des rares établissements où l'entente entre patron et employés n'avait subi que de rares accrocs et résistait à tous les efforts des meneurs. »

– Quelle belle nature que celle de ce jeune

homme ! disait M. Barbans avec enthousiasme. Ah ! si nous en avions beaucoup comme lui, qui sachent dédaigner les jouissances que pourrait leur procurer leur fortune pour mettre en première ligne leur devoir religieux et social !

« Ah ! oui, quelle belle nature », répétait en elle-même Ninon.

... Un jeudi de la fin de mai, profitant de l'absence des classes, elle s'en alla vers les champs qui faisaient partie du domaine des Nardettes. La matinée était tiède et claire, une brume dorée flottait seulement au loin sur les bois nouvellement garnis de feuilles. Dans les sillons, la verdure pointait. Mais la tonalité générale était encore celle de la terre brune, de ce brun spécial de terre sèche que la rosée des nuits a trempée et que les ardeurs de l'été ne dessèchent pas encore pendant le jour.

Ninon s'en allait lentement dans le sentier étroit qui bordait les sillons. Les souvenirs du passé affluaient en foule ici. Combien de fois avait-elle parcouru ces champs, en compagnie du grand-père ou de Laurent ! Combien de fois,

enfant, insouciante et gaie, avait-elle couru avec les jeunes Larmy à travers ces sillons, dépouillés alors de leur blonde parure ! Elle était la plus légère à la course, ses petits pieds froissaient à peine les chaumes que la terre retenait encore après l'impitoyable travail de la faucheuse.

– Vous êtes une petite fée des champs, Ninette, lui avait dit un jour Gratien.

Il avait toujours su manier la flatterie, au contraire de Didier. Mais il est probable qu'il était sincère en l'adressant à Ninon, car jamais elle n'avait éprouvé en ces occasions la sensation désagréable que, souvent, si inexpérimentée qu'elle fût alors, les dissimulations de Gratien, ses détours, son extraordinaire souplesse de conscience lui faisaient ressentir, sans qu'elle approfondît cette impression.

L'étrange et triste nature qu'avait été celle-là ! Il semblait que l'aberration du sens moral ne pouvait être poussée plus loin !... Et quelle effrayante puissance de dissimulation avait existé en lui !

Il avait fallu à la fois la menace de la fin

prochaine et l'influence qui émanait de l'âme pure et loyale de Ninon pour lui ouvrir les yeux sur cette perversion dont, aux derniers jours de sa vie, il avait peut-être compris toute l'horreur.

Oui, il avait dû la comprendre, car c'était un acte d'expiation, ce geste par lequel lui-même, volontairement, avait livré le secret de son infamie à la jeune femme passionnément aimée, en sachant qu'ensuite il ne pourrait attendre d'elle que l'horreur et le mépris, jusqu'à ce que son âme de chrétienne, se ressaisissant, lui donnât l'aumône de la pitié et du pardon.

Et cet acte avait sans doute pesé d'un grand poids dans la balance des divines miséricordes.

Ninon s'en allait ainsi le long des sillons, plongée dans sa rêverie triste et douce, où affluaient les souvenirs d'enfance. Et en levant les yeux elle vit tout à coup une silhouette masculine qui s'avavançait au-devant d'elle.

Didier !... Oui, c'était bien lui !

Il l'avait reconnue aussi, et, maintenant, hâtait un peu le pas. Bientôt elle le vit devant elle qui

s'inclinait en lui prenant la main.

– Vous voilà revenu de vos voyages, Didier ?... Et à peine descendu du train vous courez déjà les champs ?

– Oui, figurez-vous, Ninon, que j'ai éprouvé tout à coup la nostalgie de tout cela et que ce matin, ne pouvant plus résister, j'ai sauté dans le train de sept heures pour venir passer quelques heures ici.

Il souriait, mais quel sourire contraint, mélancolique !

– ... C'est un véritable enfantillage, n'est-ce pas ?

– Mais pas du tout ! Je comprends si bien cela, moi qui ai tant souffert à Paris d'être éloignée de mon Sarnay !

– Ah ! oui, pauvre Ninon, vous avez passé là par une dure épreuve ! Quel milieu pour vous, si chrétienne et si délicate ! Heureusement, Dieu était avec vous, c'est pourquoi vous avez été plus forte qu'eux.

– Mon pauvre Alexandre ! murmura



douloureusement Ninon. Avez-vous lu son dernier discours à la Chambre ?... Et se peut-il que ce soit lui... lui, un Bordès, qui prononce de telles paroles contre la religion, pour laquelle ses aïeux ont donné leur sang !

– Hélas ! il n'est pas le seul, Ninon !... Et nous ne pouvons que prier pour lui.

– Oui, pour lui et pour tous ceux dont il se fait le complice... Où allez-vous maintenant, Didier ?

– Je retourne vers la gare pour reprendre le train de onze heures.

– Comment, reprendre le train ? Vous ne déjeunez pas avec nous ?

– Non... je suis pressé, on a besoin de moi à la fabrique...

Il semblait embarrassé et détournait un peu ses yeux de ceux de Ninon.

– Je m'imagine que si je ne vous avais rencontré vous seriez reparti sans venir me voir, Didier, dit-elle gravement.

Il pâlit, sans répondre.

– Pourquoi donc, mon ami ?

– Parce que cela vaut mieux ainsi... Allons, au revoir Ninon...

Mais la petite main tenait fermement la sienne, et les grands yeux bruns ne quittaient pas son visage altéré.

– Pardon, j’ai le droit de savoir pourquoi vous me fuyez, Didier.

– Mais vous l’avez bien deviné ! s’écria-t-il avec une sorte de violence. Ne me forcez pas à vous répéter ce que je vous ai dit un jour... le jour où vous sortiez de chez le vieil Hilaire !

– Vous oubliez que depuis lors il s’est passé un fait qui change la situation. Si vous êtes toujours le frère de Gratien Larmy, moi, je suis maintenant sa veuve. Ce nom que vous ne pouviez songer alors à me donner, je le porterai désormais jusqu’à la tombe... Mais il dépend de vous, Didier, que Ninon Larmy le tienne d’un honnête homme.

Il eut un brusque mouvement en arrière, et arracha sa main de celle de Ninon.

– Taisez-vous !... ne me tentez pas ! dit-il d'une voix rauque. Rien ne vous force à le conserver, ce nom ! Il ne manquera pas d'hommes trop heureux de vous offrir le leur !... Et alors, de ce mariage, il ne vous restera que le souvenir d'un mauvais rêve que le temps effacera... Tandis que, si c'était moi, le lien qui vous attache à notre famille déshonorée se resserrerait.

– Jamais – entendez-le bien, Didier –, jamais Ninon Larmy ne quittera ce nom. J'ai pu accepter la demande en mariage de Gratien, parce qu'il s'agissait là d'une tâche de charité à remplir, et que, d'autre part, lui n'ignorait pas que je ne pouvais avoir pour lui qu'une affection fraternelle. Mais comment voulez-vous que je puisse accepter loyalement une autre union, quand mon cœur est tout rempli par celui qui fut toujours pour moi l'homme aimé et estimé entre tous !

– Ninon !

Il lui saisissait les mains, et son regard à la fois hésitant et radieux enveloppait le doux visage

empourpré, où les yeux bruns brillèrent d'une grave tendresse.

– ... Vous voulez ?... Vous ne craignez pas ?...

– Oui, je veux m'appeler M<sup>me</sup> Didier Larmy... j'y tiens absolument, mon ami.

Silencieusement, il porta à ses lèvres les petites mains frémissantes... Et, d'un commun accord, sans se parler, ils s'en allèrent dans le sentier, le long des sillons bruns où le soleil achevait de boire la rosée.

Les grands bonheurs sont silencieux – surtout lorsque sur eux planent de douloureux souvenirs.

... Le mariage fut fixé au mois de septembre... Et, jusque-là, le chemin de fer conduisant d'Angers à Sarnay vit fort souvent Didier Larmy.

Sur leurs fiançailles, l'ombre des souffrances passées et du secret d'infamie dont ils étaient détenteurs jetait une note grave et donnait à leur amour quelque chose de très haut. Leurs projets d'avenir portaient la marque de l'esprit sérieux et si profondément chrétien qui les animait. Didier parlait de ses ouvriers, de leurs besoins moraux et

matériels, des améliorations qu'il projetait encore, de la tâche d'apostolat dévolue aux patrons. Et Ninon, toute vibrante, disait :

– Je vous aiderai... vous m'apprendrez à vous ressembler, Didier...

Il répliquait en la couvrant d'un regard de tendresse émue :

– Restez telle que vous êtes, ma chérie, avec votre belle petite âme ardente et dévouée, votre pitié et votre délicate bonté. C'est ainsi que l'on attire les âmes, plus sûrement qu'avec tous les systèmes.

Ils causaient ainsi, cœur à cœur, laissant parler leurs âmes confiantes, pendant ces heures que Didier passait à Sarnay. Souvent, ils allaient faire un pèlerinage aux Nardettes. Didier s'était arrangé avec la fermière pour qu'elle réservât les chambres naguère occupées par Ninon et sa mère. C'était là qu'ils viendraient passer quelque temps après leur mariage, dans le calme du cher logis et du pays aimé.

– Et, plus tard, Ninon, quand je laisserai la

fabrique entre des mains plus jeunes, nous reprendrons tout à fait la ferme.

Ninon avait applaudi à cette idée. Certes, elle se trouverait bien n'importe où, pourvu qu'elle fût avec lui, mais elle regrettait toujours ses chères Nardettes et il lui semblait qu'il eût été bien doux de vivre ici tous deux. Maintenant surtout que la Brossière n'existait plus... Didier avait fait abattre le néfaste logis et vendu le terrain où s'élevait peu à peu une grande et belle villa bâtie par un négociant d'Angers, son ami. Ainsi avait disparu la sombre demeure d'où était sortie tant de souffrance pour Ninon et Didier.

Ils évitaient de parler de ce douloureux passé et de prononcer le nom de Gratien... Pourtant, un après-midi, tandis qu'ils revenaient vers Sarnay à travers champs, Didier ayant émis l'idée de faire prochainement avec les Barbans un pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray, Ninon demanda tout à coup :

– Vous ne m'avez jamais expliqué, Didier, comment le petit portefeuille que je vous avais donné jadis se trouvait entre... « ses » mains ?

Mais, voyant le visage de Didier se crispier un peu, elle s'écria aussitôt :

– Non, si cela vous rappelle quelque souvenir pénible, ne me dites rien, mon ami !

– Si, je vais vous raconter cela. Il ne doit rien y avoir entre nous, maintenant, ma Ninon... Quelques jours avant le... le crime, une discussion surgit entre Gratien et moi. Il avait trouvé dans le salon ce portefeuille que j'y avais oublié et, l'ouvrant, avait vu votre photographie. Là-dessus, venant me trouver dans ma chambre, il me fit une scène de jalousie. Tout d'abord, je parvins à demeurer calme. Mais les termes employés par lui devinrent si violents que la colère me saisit, et, à mon tour, je lui répondis sans ménagements. Alors, il se jeta sur moi pour me frapper. Mais, le prévenant, je lui donnai un soufflet en pleine figure, et je tentai de lui arracher le portefeuille. « Non, tu ne l'auras pas ! » cria-t-il avec rage. Tu me tueras plutôt avant ! » J'étais arrivé au paroxysme de la fureur... Je me jetai sur lui, je réussis à le faire tomber à terre, et là, j'essayai encore de lui enlever mon cher

souvenir. Mais ses doigts se crispèrent dessus, et ses yeux luisants de défi me disaient : « Tu ne l'auras pas ! » Que se passa-t-il en moi pendant l'espace d'une seconde ?... Oh ! Ninon, en ce moment, j'ai haï mon frère !... Mais voilà qu'au même instant, je revis le lit de mort de ma mère ; il me sembla entendre sa voix presque indistincte, qui me disait : « Je te confie ton frère, Didier. Il est faible, moralement et physiquement ; dirige-le et aime-le. » Alors, une grande honte descendit en moi... Et, lâchant Gratien, je m'enfuis hors de ma chambre, pour échapper à l'atroce tentation d'user de ma force physique supérieure pour le réduire par la douleur à me rendre mon bien. C'est le souvenir de cette scène si pénible, c'est l'humiliante et douloureuse pensée de la violence dont je m'étais rendu coupable envers mon frère qui me firent pâlir et me troubler devant vous, Ninon, le jour où vous me remîtes ce portefeuille, qu'il avait sans doute laissé tomber de sa poche sans s'en apercevoir, ce jour... Cet affreux jour !...

– Mon pauvre Didier !... Déjà, vous aviez souffert par « lui ».



Ils s'étaient arrêtés au milieu des champs, maintenant dépouillés, sur lesquels planait la grande paix des fins d'après-midi. Une brume d'un gris rosé descendait sur les bois et voilait la clarté mauve du soleil couchant. Les parfums du soir commençaient à monter de la terre chauffée tout le jour, des prés que la rivière, leur voisine, entretenait humides, des haies où les fleurs se fanaient, des futaies dont l'ombre protectrice laissait aux mousses et aux bruyères toute leur fraîcheur.

La voix grave de Didier, répondant à la dernière phrase de Ninon, murmura pensivement :

– La souffrance est la monnaie de ce monde. Il ne faut jamais la regretter, c'est avec elle que nous achetons le bonheur sans fin... Et c'est par elle que les âmes sont sauvées, Ninon.

Dans la douce lumière de cette soirée finissante, il leur parut qu'une ombre passait devant eux... Et ils songèrent :

– Dieu a peut-être permis que nos souffrances comptent un peu pour le salut de « son » âme.



Cet ouvrage est le 284<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.